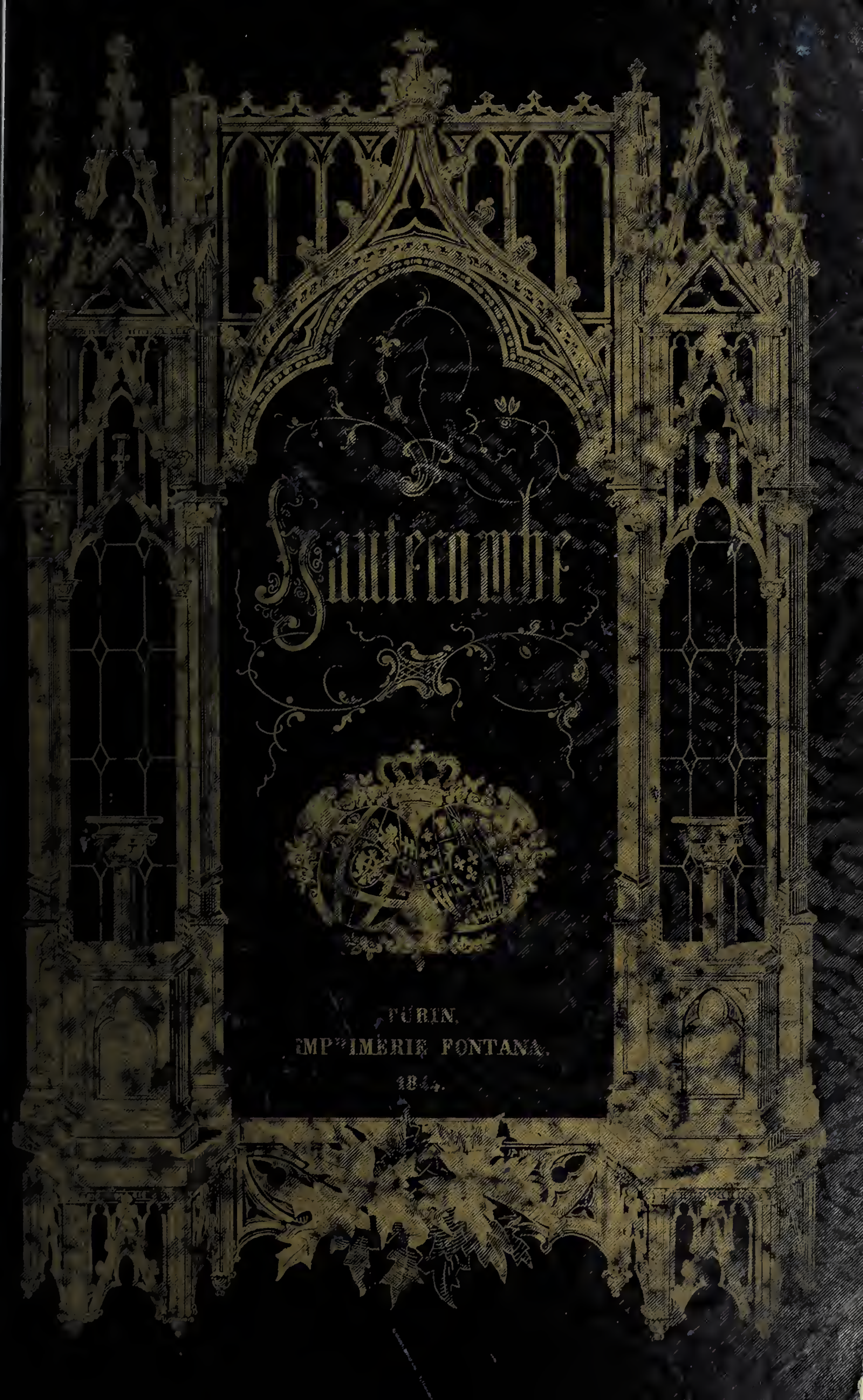
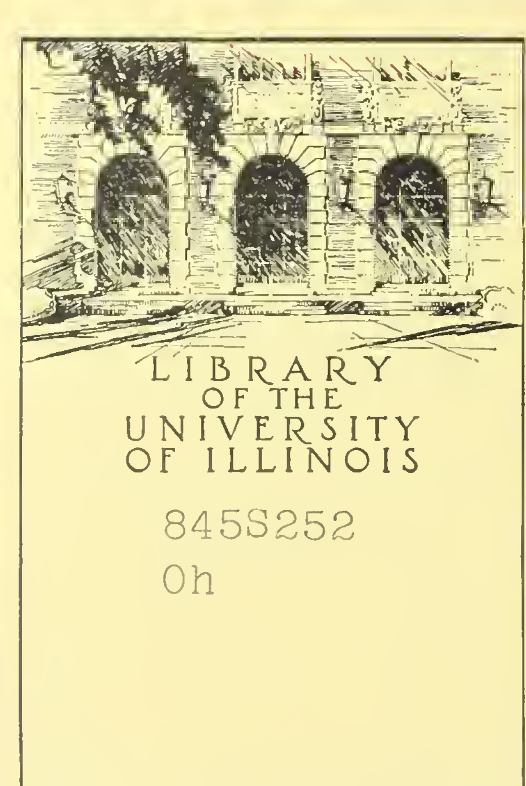

Hautecombe
TURIN.
IMPRIMERIE FONTANA.
184.

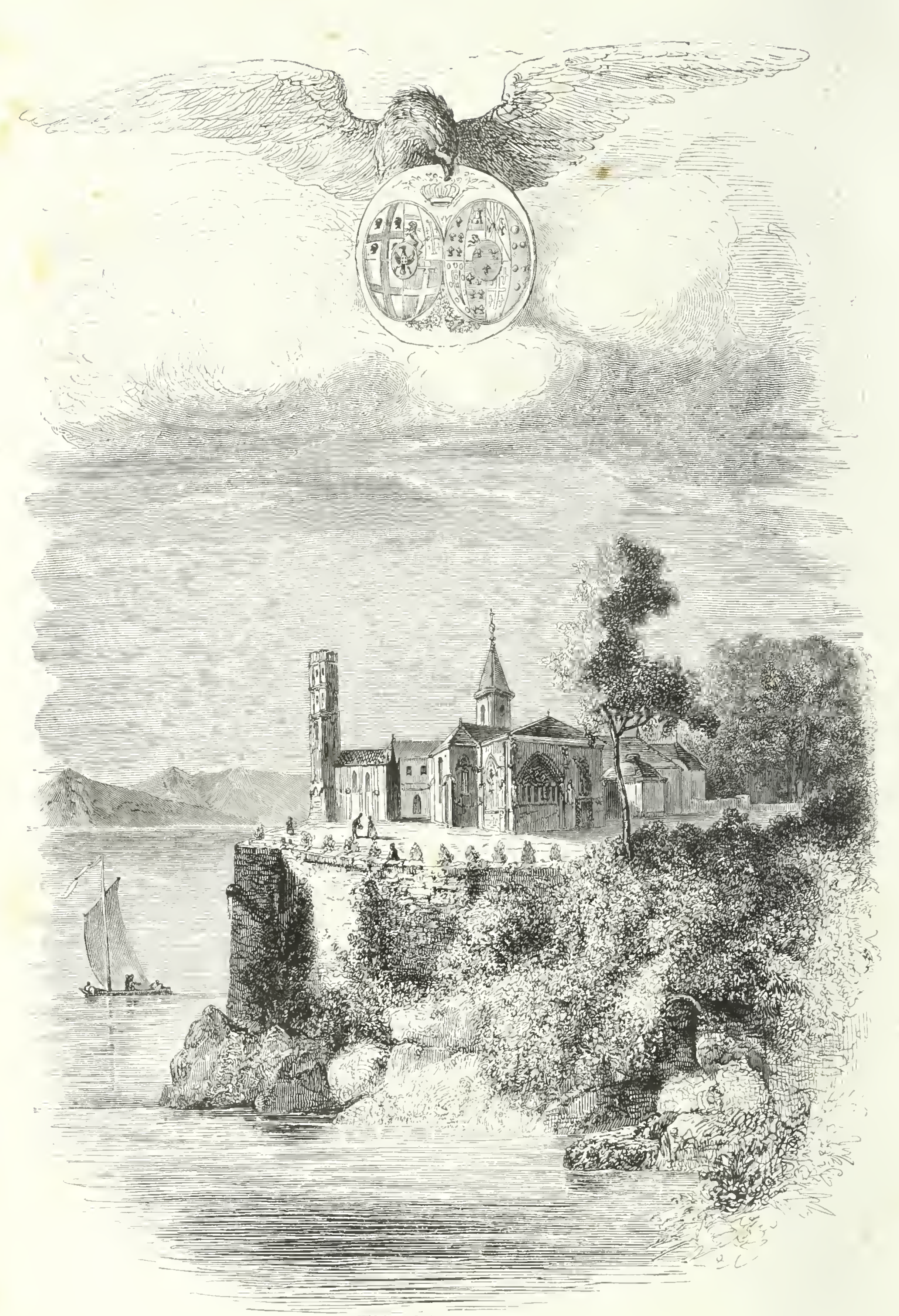

ex Libris
Cristoforo Scotti


LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF ILLINOIS
845S252
Oh



HAUTE-COMBE

POÈME LYRIQUE



TIMMS .C

HAUTE-COMBE

POÈME LYRIQUE

PAR MADEMOISELLE

AGATHE SOPHIE SASSERNÒ



TURIN,

ÉTABLISSEMENT TYPOGRAPHIQUE FONTANA

1844

AVEC PERMISSION.

A SON EXCELLENCE

LE COMTE

D. PHILIBERT AVOGADRO DE COLOBIANO

CHEVALIER D'HONNEUR DE S. M. LA REINE

MARIE CHRISTINE

GRAND-MAITRE ET CONSERVATEUR GÉNÉRAL DE SA MAISON

GENTILHOMME DE LA CHAMBRE DE S. M. LE ROI, PREMIER SECRETAIRE EN 2d DE L'ORDRE DES SS. MAURICE ET LAZARE, CHEVALIER DE L'ORDRE MILITAIRE DE SAVOIE, GRAND-CROIX DE L'ORDRE DE S. GRÉGOIRE ET CHEVALIER DE L'ORDRE DU CHRIST EN DIAMANTS, COMMANDEUR DE L'ORDRE IMPÉRIAL DE LÉOPOLD D'AUTRICHE ET CHEVALIER DE PREMIÈRE CLASSE DE L'ORDRE DU MÉRITE CIVIL DE S. LOUIS DE LUCQUES.



Excellence,

Elle est magnanime et touchante la pensée de cette Reine, qui pour tromper sa propre douleur, consacre tous ses soins à immortaliser encore la mémoire de son Epoux; à sa voix les beaux-arts, les sciences et la poésie ont tour-à-tour payé un juste hommage de regret et d'admiration aux vertus du Roi Charles Félix. Me

permettrez-vous, en transmettant à Votre Excellence mon *Poème sur Haute-Combe*, de vous prier de déposer aux pieds de S. M. la Reine MARIE CHRISTINE le tribut de ma respectueuse gratitude pour la flatteuse mission dont Elle daigna me charger, par l'entremise de Votre Excellence, en me confiant le soin douloureux et sacré de rappeler dans mes chants les derniers moments de son illustre Epoux. J'ai compris toute l'importance d'une pareille tâche, car si la flatterie encense souvent la puissance, la vérité seule doit retentir sur un tombeau ; d'ailleurs, ma voix devait être l'écho des sentiments d'une grande REINE et des regrets d'un peuple entier; heureuse si j'ai pu justifier, du moins par mon dévouement, l'honorable

confiance de S. M. la Reine Marie Christine, et fière aussi, je l'avoue, si j'ai su répondre dignement à l'attente de Votre Excellence, dont le jugement est un arrêt en matière d'arts et de littérature. Vous reconnaîtrez souvent dans ces chants une réminiscence de vos propres sentiments, car je dois beaucoup aux détails que vous avez daigné me donner sur les vertus privées du Roi Charles Félix.

Mon ouvrage est moins un poème qu'une rêverie vague et mélancolique, s'inspirant de souvenirs et d'émotions. Un poème exigerait une action que le sujet que j'ai traité ne pouvait admettre. Aucun fait mémorable ne se rattachant à l'histoire d'Haute-Combe, mais son antique origine se confondant avec celle de

la Maison Royale de Savoie, les tombes de ces premiers Princes qu'elle renferme, sa dévastation pendant le règne sanglant de la terreur, sa restauration commencée par Charles Félix et si dignement achevée par son Auguste Veuve, tout a fait de cette Abbaye un monument national, auquel s'identifient des souvenirs historiques et religieux; sous ce point de vue, mon ouvrage avait aussi un but utile, celui de populariser par les formes de la poésie les fastes glorieux de la Maison de Savoie. Tel fut le vœu que m'exprima Votre Excellence et auquel j'ai tenté de me conformer, car j'ai toujours considéré comme le premier devoir de l'écrivain, de s'inspirer aux souvenirs historiques, glorieuses annales de la patrie où les

jeunes générations viennent puiser l'amour de la vertu.

« Que la patrie et Dieu fassent vibrer ta lyre. »

ai-je dit quelque part, c'est sous l'inspiration de ces deux sentiments sacrés que j'ai écrit cet ouvrage; puisse-t-il, en témoignant de ma vénération et de mon respect pour S. M. la Reine Marie Christine, rappeler aussi à Votre Excellence l'empressement avec lequel j'ai taché de mériter votre indulgence et votre approbation.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect

De Votre Excellence

LA TRÈS-HUMBLE SERVANTE

AGATHE SOPHIE SASSERNÒ

CHANT PREMIER

L'ARCHITECTURE

I

ITALIE, Italie! ô riante contrée
Par tant de souvenirs à jamais illustrée;
L'Éternel te créa pour charmer ses regards;
Sous ton ciel enchanté nacquirent les beaux arts;
Et ton nom immortel d'un long reflet de gloire
A travers trois mille ans a sillonné l'histoire.
Chaque pas sur ton sol éveille un souvenir,
Car ici le passé défia l'avenir:
Soit, que se couronnant de gloire et de ruines
Rome surgisse encor du sein des sept collines,

Et montre ses débris, ses temples renversés,
Cet immense cercueil des siècles effacés,
Ces restes immortels où gît le Capitole,
Dont vingt siècles de gloire ont formé l'auréole;
Ou, soit qu'aux nations dictant encor des lois
Elle abrite le monde à l'ombre de la croix.
Reine de l'univers dont la main colossale
Impose encor des fers à l'Europe vassale;
De la religion symbole glorieux,
Rome, ô sainte cité liant la terre aux cieux!
A ton nom révéré pieuse je m'incline,
Et baise avec respect ta poussière divine!
Deux fois reine du monde, ô puissante cité
Dont le nom est encor tonnant de majesté!
Dans les décrets du ciel deux fois prédestinée,
De quel divin éclat n'es-tu pas couronnée!
Les palmes des martyrs ornent aussi ton front;
Ton passé radieux au présent se confond;
Et l'Italie unie à ta brillante histoire
Se réchauffe au soleil de ton immense gloire.
O sublime pays! toujours cher et sacré,
Combien de fois, hélas, ton sein fut déchiré!
Quand tes fils agités par les guerres civiles
Chassaient et rappelaient l'étranger dans leurs villes,

Et, que de la discorde allumant le flambeau
Ils transformaient ton sol en un vaste tombeau.
O peuple malheureux que le Ciel a fait naître
Pour dominer le monde, ou ramper sous un maître!
Toujours esclave ou roi, monument colossal
Qui domine le faîte, ou gît au piédestal.
Mais secouant enfin ta poussière sacrée,
Italie, à nos yeux rayonnante, inspirée,
Le front brillant de gloire et d'immortalité
Viens nommer tes enfants à la postérité:
Pares-toi seulement des lauriers du génie,
Dis nous ces noms fameux, l'honneur de l'Ausonie:
Dante créant d'un mot un magique univers;
Le Tasse révélant de sublimes concerts;
Colomb aux flots jaloux ravissant une terre;
Michel Ange prêtant sa pensée à la pierre;
Flavio surprenant l'amour mystérieux
Qui d'un lien secret suspend la terre aux cieux,
Quand du sein palpitant de l'ardente boussole
L'aimant par un soupir s'élance vers le pôle.
Ouvrant à la science un chemin triomphal,
Arrachant aux métaux le fluide vital,
Volta de la nature a résout le problème
Et semble s'inspirer au sein de Dieu lui même.

II

Italie, Italie! ô ravissant séjour!
Où tout parle à nos cœurs de génie et d'amour;
Où le sol embaumé des vapeurs d'ambroisie
Exhale à larges flots l'antique poésie;
Où l'histoire du monde a semé des tombeaux,
Où la muse a laissé des noms et des lambeaux,
Où le peuple exalté, d'une éternelle ivresse
Encense les beaux arts, la gloire et la tendresse;
Où du parfum des fleurs l'air embaume les flots,
Où les cieux étoilés se mirent dans les eaux.
Où comme un fruit du sol croît l'inculte génie,
Où des mots cadencés la suave harmonie
Prête à la voix humaine un accord si touchant,
Que le langage émeut comme ferait le chant,
Lorsque de flots en flots la lyre harmonieuse
Exhale les soupirs d'une plainte amoureuse.
Dieu sur tes bords fonda son empire éternel
Italie, et le Christ ici mit son autel,

Quand Jupiter vaincu, renversé sur la poudre
Vit briser dans sa main son impuissante foudre :
Un nouveau jour parut, un Dieu de vérité
Versa partout la vie et l'immortalité.
Envain l'impiété vomissant le blasphème
Crut lancer jusqu'aux cieux l'insulte et l'anathème :
L'homme n'altère pas l'œuvre de l'Éternel :
Son souffle éteindrait-il un astre dans le ciel ?
Pourrait-il dire aux mers : cherchez d'autres rivages,
Aux vents : sous d'autres cieux emportez vos orages,
À l'éclatant soleil : ne brille que pour moi.
Non, c'est Dieu qui l'a dit, l'univers suit sa loi,
La matière l'entend, et les efforts de l'homme
Atteignent aussi peu le soleil que l'atome;
Tourmenté par l'instinct de l'immortalité,
Un pied dans le néant rêvant l'éternité,
Il voit qu'autour de lui tout est tombé, tout tombe,
Que sous la faux du tems tout se broie et succombe,
Que l'enfance du globe est un livre effacé,
Que vingt cultes divers tour-à-tour ont passé,
Qu'empires, nations, tout s'éteint, tout s'écroule,
Sans laisser rien de soi, comme une eau qui s'écoule;
Qu'hors le culte éternel, tout meurt ou doit mourir,
Et que l'œuvre de l'homme avec lui doit périr.

III

Mais pour éterniser sa puissante pensée,
Pour consacrer les pas d'une race passée
L'homme sème des monuments :
L'histoire de la terre est écrite en ruines,
Et des peuples divers les vagues origines
Ont des débris pour fondements.

Ces monuments vainqueurs qui traversent les âges
Sont des siècles passés les éloquentes pages,
Que le tems ne pourra ternir.
Nous devinons leur gloire en voyant leur puissance :
Envain le morne oubli sous son linceul immense
Nous dispute leur souvenir.

Nous venons demander à ces pierres muettes,
De ces âges lointains sublimes interprètes
Le mot des générations ;

Car, lorsque tout s'éteint, seule encor la ruine
Du haut des tems passés comme un phare domine
Sur l'océan des nations.

Ainsi la liberté, la gloire, l'esclavage,
Divinisent leur tems ou flétrissent leur âge
Sur les feuillets de l'avenir.
L'œuvre de l'homme même a témoigné l'histoire,
Et ces restes épars, tels qu'un lambeau de gloire,
Trahissent un grand souvenir.

La mousse ronge envain les hautes colonnades
Qui ceignaient de Memphis les superbes arcades,
Sa gloire surgit du néant;
Et ces temples brisés, ces œuvres colossales
Portent sur leurs frontons les puissantes annales
Que laissait un peuple géant.

Une blanche colonne indique seule encore
Le cap, où s'inspirant à la vague sonore
Venait parfois rêver Platon.
Athène a vu tomber les dieux de sa jeunesse;
Le tems n'a respecté des gloires de la Grèce
Que les restes du Parthénon.

Sous ces climats brûlants où les souples lianes
S'agitent mollement aux brises des savannes
Et couvrent d'immenses marais;
Au milieu des bosquets, des landes odorantes
Quelle main a jeté ces masses imposantes
Que voilent d'antiques forêts?

D'une race ignorée, ô superbes vestiges!
L'homme nous apparaît à travers les prodiges
Dont nous contemplons les débris;
Et lorsque tout est mort, ce merveilleux ouvrage
Sur la route des tems sillonna son passage
Qu'il révèle à nos yeux surpris.

IV

Ainsi, ces peuplades sauvages,
Dont les noms à jamais perdus,
Dans la nuit épaisse des âges
Roulent épars et confondus,
Ont jalonné leur existence
En semant sur ce globe immense
Un gigantesque souvenir.
Le tems en remuant la terre
Cache sous les restes d'une ère
Les germes d'un autre avenir.

Ainsi nos palais et nos temples,
Monuments de notre splendeur,
Chez nos neveux servant d'exemples
Attesteront notre grandeur;

Quand sur nos races éclipsées
Rêvant sur nos gloires passées
Ils viendront péser nos destins;
Une colonne renversée
Dévoilera notre pensée,
Peut-être, à ces peuples lointains.

Ils souriront à nos sciences:
Notre but est loin derrière eux;
Mais s'inclinant à nos croyances
La foi leur montrera les cieux.
Dieu, ce besoin de tous les âges
Se révèle dans nos ouvrages
Comme dans l'œuvre de sa main;
Tout porte une empreinte divine,
Et le créateur se devine
Dans l'hommage du genre humain.

Oui, l'image de Dieu dans notre œuvre est tracée,
L'homme, atôme d'un jour, porte dans sa pensée
L'instinct de l'immortalité;
De ce besoin sublime il agite les âges,
Et toujours on retrouve empreint dans ses ouvrages
Le sceau de la divinité.

Dieu! ce nom retentit et le tems le proclame:
De son immensité le poids écrase l'âme:
C'est son nom que roulent les mers;
C'est son nom que les cieux apprennent à la terre,
Et l'hymne que redit à la nature entière
La grande voix de l'univers.

Élevez, élevez des temples à sa gloire,
Et venez abriter votre frêle mémoire
À l'ombre de l'éternité;
De vos travaux d'un jour sanctifiez l'usage,
Et Dieu reflétera sur votre moindre ouvrage
Un rayon d'immortalité.

V

Que de nobles travaux attestent ton génie!
Homme, du Créateur, ô merveille infinie!
Atôme fugitif il n'a que des instants,
Mais il serait un Dieu s'il possédait le tems.
Dans cet éclair d'un jour qu'on appelle la vie,
Qu'on ne fait qu'essayer qu'elle est déjà ravie,

Dans ce court intervalle, espace limité,
L'homme rêve pourtant une immortalité.
Et, sentant que déjà s'enfuit son existence
Sur le bord de la tombe il nourrit l'espérance
De consacrer ses jours fugitifs et mortels :
Car l'homme a des pensers qui naissent éternels.
Où sont ces monuments dont se pare la terre?
Oh Rome! montre moi ton sublime Saint Pierre!
La magique Venise assise sur les eaux
Berce du vieux Saint Marc les moresques arceaux.
Près du noir Westminster que mouille la Tamise
Le somptueux Saint Paul montre sa tête grise.
À Paris Notre Dame éléve au ciel sa tour,
Dentelle de granit que traverse le jour.
Mais il est sur nos bords des chefs-d'œuvre gothiques,
Qui levant dans les airs leurs fronts mélancoliques,
Semblent parler encor de ces tems valeureux,
Quand la gloire et l'amour guidaient nos jeunes preux;
Sous les sombres arceaux de ces vieux monastères,
L'homme sent vers le ciel s'élever ses prières,
Et ces murs presque aëriens,
Ces longues flèches élancées,
Ces clochers aux frêles soutiens,
Apportent au Seigneur nos pieuses pensées.

Ineffable tristesse, instinct religieux,
Qui sous ces vastes nefs parle à des cœurs pieux;
Loin d'un bruit importun, l'âme en paix recueillie
S'enveloppe d'amour et de mélancolie;
Que ce morne silence est digne des tombeaux!
Un jour douteux pénètre à travers les vitraux.....
O muse des chrétiens, jeune ange aux blanches aîles,
Viens, descends à ma voix des voûtes éternelles;
Guide mes pas errants vers ces bords enchantés
Qu'un songe offrit parfois à mes sens agités.
Déjà, je crois errer sur ces augustes dalles
Où reposent en paix tant de cendres royales;
Haute-Combe a reçu mes pas retentissants:
Mes pleurs ont éveillé les échos gémissants:
Il est nuit..... Sur l'autel une faible lumière
Semble des malheureux accueillir la prière.
Comme un dernier espoir qui caresse le cœur,
Elle remplit la nef de sa pâle lueur:
A ces rayons douteux je m'arrête pensive.
Et des chants ont frémi sur ma lyre craintive.....
Sous la voûte sonore un souffle harmonieux
Emprunte au vent du soir un bruit mélodieux:
Je mêle en frémissant ma voix à ces murmures
Prolongés par l'écho sous ces arches obscures.

La tristesse et la paix remplissent ce saint lieu:
La grandeur et la mort, tout parle ici de Dieu!
Ici l'on n'entend plus tous ces vains bruits du monde
Que le tems engloutit dans une paix profonde;
Que reste-t-il de nous quand nous avons vécu?
Rien, que le souvenir que laisse la vertu!
Rien, qu'un regret pieux, qu'une larme timide,
Qu'un soupir s'échappant sur la fosse fétide;
Soupir! plainte sublime, élan mystérieux,
Qui sait parler au cœur comme les yeux aux yeux;
De la foi, de l'amour, ineffable langage,
Dont l'homme n'ose pas prostituer l'usage.

VI

Mais tandis que mes pleurs coulaient silencieux,
Et que mes chants émus montaient au haut des cieux,
L'éclat des souvenirs qui remplissent l'enceinte,
Vint oppresser mon cœur sous sa majesté sainte;
J'évoquai du passé les fastes radieux:
Sur ces tombeaux sa voix a des sons glorieux;

Et dans l'air agité le souffle de la brise,
Fait de nos souverains ondoyer la devise;
Le dôme étincelant de ces nobles drapeaux,
Comme une tende immense ombrage les tombeaux;
Voûte qu'à la valeur prépara la victoire,
Et jeta sur nos rois comme un linceul de gloire;
O vaillants étendards! qu'un éclatant destin
Déploya triomphant de Rhode à Saint-Quentin!
Les Suisses, les Lombards, les Grecs et les Bataves,
Tour-à-tour ont connu la valeur de nos braves.
L'aigle de la Savoie a terrassé l'oubli:
Voyez-la dans sa serre étreindre Tripoli,
Et vers les bords fameux de l'antique Carthage,
Par un cri de triomphe électriser notre âge.
Charles-Félix! Ton nom excitait nos guerriers!
Hélas sur ton cercueil ils sèment des lauriers!
Écho de vérité la lyre du poète
Jette son dernier mot à la tombe muette;
Et devant l'avenir distribue au cercueil,
La louange, le blâme, ou la honte, ou l'orgueil.
Aux tombeaux de nos rois, jeune fille timide
Je dépose une fleur sous mes larmes humide.
Oui, Félix, à ton nom mon luth a résonné;
Ainsi qu'un épi mur la mort t'a moissonné.

Et de nos longs regrets la plainte gémissante
Fait vibrer en passant ma lyre frémissante,
Elle en tire un long son de tristesse et de deuil
Dont ma juste douleur entoure ton cercueil;
À tes pieds laisse moi déposer mon hommage
De respect et d'amour pieux pélérinage;
Je viens sur ton tombeau célébrer tes vertus,
Et consoler ainsi nos esprits abattus.

FIN DU CHANT PREMIER.

CHANT SECOND

L'ABBAYE

I

Généreuse Savoie! ô contrée héroïque
Que la Gloire a couvert d'un voile poétique:
Nid de notre aigle altier, à ton nom éclatant,
Soudain ma harpe jette un accord palpitant;
J'aime à me rappeler ce fidèle courage,
Cet amour pour nos rois, chaste et saint héritage!
Sentiment noble et pur que depuis huit-cents ans
Les pères ont transmis intact à leurs enfants;
J'aime à me rappeler cette franchise austère,
De l'homme primitif sublime caractère.

Quand la société d'un doigt nivélateur
N'en a point décimé la native grandeur.
Oui! pour en retrouver encor la noble image,
Il faut ces monts empreints d'une beauté sauvage,
Dont le vice n'a point souillé l'air virginal,
De la création vieux berceau colossal,
Que semble avoir brisé jadis la main féconde
Qui des blocs du chaos a su tailler le monde.
Ces débris couronnés par d'éternels frimats.
Que n'a jamais foulé la trace de nos pas,
Gigantesques éclats des arêtes du globe;
Monuments d'un passé que le tems nous dérobe,
L'homme en vous contemplant recule épouvanté
Comme écrasé du poids de votre éternité.....
Vos pieds jetant au loin leurs racines de pierres,
Ont creusé dans le sol des vallons solitaires.
Où la neige apportant le tribut de ses eaux
D'un lac limpide et bleu vît se former les flots;
Sur des blocs de granit sa surface agitée
Promène incessamment une vague irritée;
De glaciers éternels ses flancs sont couronnés.
Et d'immenses forêts ses bords environnés
Semblent, dressant au ciel leurs orgueilleuses têtes,
Arrêter dans son vol le souffle des tempêtes.

La nature encor vierge en sa mâle beauté
Étale plus de luxe et plus de majesté;
Ces rochers et ces monts, ces forêts, ces abîmes,
Parfois jettent entr'eux comme des voix sublimes;
Des parfums ignorés poétisent les airs;
Aucun bruit ne frémit dans ces vastes déserts,
Si ce n'est quand du lac les lames colossales
Se déroulent au loin au souffle des rafales;
Ou lorsque l'ouragan volcanisant les cieux
Fouette au feu des éclairs ces monts audacieux.
Vers ces sauvages bords s'élève un monastère,
Des tombes de nos rois sombre dépositaire:
Ses murs noircis des ans se mirent dans les eaux,
Et ses pieds de granit sont baignés par les flots:
Superbe monument sculpté par la victoire;
Feuillet encor debout de notre grande histoire;
Page éloquente et vraie aux merveilleux récits:
Huit siècles de splendeur sur tes flancs sont écrits:
Ici, c'est l'Orient tremblant sous nos cohortes,
Là, c'est Rhodes, nos preux ont délivré ses portes,
C'est l'Espagnol vaincu, c'est le Suisse indompté
Contraint d'humilier sa fougueuse fierté.
Oh! tombes de nos rois, archives glorieuses
Où viennent s'inspirer les âmes généreuses:

A votre auguste aspect notre esprit abattu
A respiré la gloire et puisé la vertu.
HUMBERT, Toi qui des saints mérita la couronne;
AMÉDÉE et THOMAS que la gloire environne;
Magnanime ÉDOUARD, intrépide guerrier;
PIERRE, prince superbe et courtois chevalier;
AYMON et PHILIBERT, PHILIPPE, BONIFACE,
Aventureux héros d'une sublime race,
Puissent vos noms chéris évoqués à ma voix
Nous rappeler encor vos antiques exploits.

II

Ils dorment sur ces bords, ces princes dont la gloire,
D'exploits et de vertus sut enrichir l'histoire;
Ce puissant souvenir exhumé du passé
Comme un géant superbe à ma voix s'est dressé:
D'un pied il atteignait aux rives de Byzance,
L'autre faisait pencher les destins de la France,
Tandis que dans les cieux son front resplendissant
Cinq fois est couronné des mains du Tout-Puissant.

La tombe a des leçons où s'instruisent les âges
Et qui font méditer les héros et les sages:
Que le monde est petit contemplé de ce lieu!
Et l'homme, hélas, qu'est-il en présence de Dieu?
À coté de la mort qu'est-ce donc que la vie?
Ah! tous ces vains plaisirs dont notre âme est ravie
Nous paraissent bien nuls vis-à-vis d'un cercueil!
De nos folles rumeurs c'est l'éternel écueil!
C'est là que tour-à-tour tombent nos espérances;
La mort a le secret de bien des existences.....
Mais lorsque de nos jours va pâlir le flambeau,
La foi rouvre une vie au delà du tombeau:
Seule elle vient encor adoucir ce passage,
Où le juste souvent sent fléchir son courage,
Tant l'inerte matière attachée à ce sol
Frémit de son néant quand l'âme prend son vol;
Ainsi que le phénix mystérieux emblême
Qui ne peut pas mourir ou naît de la mort même,
Notre âme s'élevant au moment de la mort,
Comme un esquif perdu rentre au céleste port.
Heureux qui peut laisser pour garder sa mémoire
Un pieux souvenir de vertus et de gloire!
Heureux, quand l'avenir, juste dans ses arrêts,
Qui n'a plus pour les rois des courtisans secrets,

Mais qui pèse à leur taux leur conduite passée,
Et qui sait mesurer une étoile éclipsée.
Heureux, quand son amour entoure le tombeau;
Quand la gloire a sur lui secoué son flambeau:
Heureux, lorsqu'à l'oubli son nom ravit sa proie,
Lorsqu'à travers les tems il se fraye une voie,
Et qu'après huit-cents ans sur ses restes poudreux
Vient rêver le poète et s'animer le preux.
La cendre des héros inspire les grands hommes:
Nous venons sur la tombe évoquer leurs fantômes,
Et nous croyons encor que leur puissante voix
Apporte jusqu'à nous des leçons d'autre fois.

III

Oui, ces murs que la foi, la grandeur, la victoire
Élevèrent jadis, tel qu'un temple de gloire,
Nous parlent bien plus haut que tous ces monuments
Dont un futile orgueil posa les fondements:
Car, la religion imprime à cette enceinte
Son auguste splendeur et sa majesté sainte.

Sept-cents ans ont passé depuis que dans ces lieux
Amédée érigea ce monument pieux.
A sa voix s'éleva ce vaste monastère
Voilé par des forêts près d'un lac solitaire.
Dans ces âges lointains d'ignorance et d'erreurs
La discorde agitait ses sanglantes fureurs;
Le peuple gémissant sous un dur esclavage
Suivait aveuglement son instinct de carnage;
La misère étouffait tout sentiment d'amour,
Et vingt partis vaincus et vainqueurs tour-à-tour,
Par d'atroces forfaits signalaient leurs conquêtes:
C'était comme ces nuits où grondent les tempêtes,
Où le vaisseau perdu qui se sent dériver
Jette envain l'ancre au fond sans jamais le trouver;
Sur tous les points il sombre, et le vent en furie
Soulève en tournoyant la carène qui crie,
Dans ces instans d'angoisse, alors que sur les flots
La foudre répond seule aux cris des matelots,
Si tout-à-coup, un phare illuminant la plage
Fait renaître en leur sein l'espoir et le courage,
Les mariniers voguant vers ce point lumineux
Trouvent bientôt le port que demandaient leurs vœux.

IV

Ainsi, dans cette époque agitée et sanglante,
Quand la force écrasait l'innocence tremblante;
Quand l'Italie en proie aux fureurs des partis
Voyait sous vingt tyrans ses fils assujétis;
Quand le schisme, la peste, et le crime et la guerre,
Pillaient et désolaient tour-à-tour cette terre;
Quand les sanglants débats de deux partis rivaux
Agitaient sur nos tours leurs féroces drapeaux;
Quand Frédéric armé contre la Lombardie,
Allumait de Milan le sanglant incendie :
Lorsque chaque village en état érigé
Appauvrissait ce sol en lambeaux partagé;
Quand ces partis haineux renfermés dans leurs villes
Secouaient le flambeau des discordes civiles,
Et bornant la patrie à leurs propres remparts
N'étaient frères que sous les mêmes étendarts;
Quand pour voir triompher leurs causes criminelles,
Ils sommaient l'étranger de vider leurs querelles.

Et trahissant ainsi leur intérêt commun
Se créaient vingt pays quand ils n'en avaient qu'un:
Alors, pour échapper aux maux de l'anarchie,
Pour sauver les lambeaux de notre monarchie,
Le vertueux Clermont par le ciel inspiré,
Vint chercher pour HUMBERT cet asile sacré.
Aux plus saintes vertus instruisant sa jeunesse,
Il lui participa les fruits de sa sagesse.
Et pour le bien public lui prêtant son appui,
Aussi grand que Suger, il régna comme lui;
Quand servant de soutien au trône qui chancelle,
Il sut le rafermir sur sa base immortelle.
Du fond de son couvent il veillait sur l'état:
Moine et législateur, diplomate et soldat.
Dans ces tems désastreux que le crime environne
Il sut par la vertu conserver la couronne:
Aussi le jeune HUMBERT docile à ses avis
S'éloignait à regret de ces sacrés parvis.
Dans ces tems qu'agitaient les discordes civiles
La paix n'habitait plus que ces pieux asiles,
Où la foi rassemblant les élus du Seigneur
Tressait pour la vertu quelques jours de bonheur.
Dans le fond des couvents la paix et l'innocence
Comme le feu sacré cultivaient la science;

C'est là que du Seigneur on conserva les lois,
Et que l'on recueillit les récits d'autre fois;
Sciences et beaux-arts, histoire et poésie,
Exhalaient sous ces murs un parfum d'ambroisie;
Les moines conservant ce dépôt précieux
Ont transmis jusqu'à nous ces legs de nos ayeux.
Ce sont eux dont les soins sauvèrent du naufrage
Ces manuscrits épars, monuments d'un autre âge,
Et qui pour rechercher la parole de Dieu
Nous conservaient Homère et le poète Hébreu;
Et de tant de débris ramassant les vestiges,
De la science antique ont gardé les prodiges:
Honneur, gloire à leurs noms, le genre humain vieilli
Ne doit pas replonger leurs bienfaits dans l'oubli:
Il doit se rappeler qu'aux jours de son enfance
Ils hâtaient les progrès de son intelligence;
Que les serfs attachés au joug avilissant,
Hommes stigmatisés par un sceau flétrissant,
Ne trouvaient de pitié, de secours, de justice,
Qu'en cherchant d'un couvent l'ombre sainte et propice.

V

Haute-Combe bientôt vit sous ses murs pieux
S'augmenter des élus le nombre glorieux:
Les uns vouant leurs jours à l'austère abstinance
Du sévère Bernard admiraient l'éloquence;
Les autres de Basile imitant les vertus
Imposaient un cilice à leurs sens combattus:
Nuit et jour prosternés aux pieds de la croix sainte,
De leurs hymnes sacrés ils remplissaient l'enceinte,
Leurs chants volaient à Dieu, leurs angéliques voix
Imploraient le Seigneur pour l'âme de nos rois.
Fidèles gardiens de nos tombes royales,
Ils baignaient de leurs pleurs les pierres sépulcrales;
Et les siècles passaient, sans que dans ce saint lieu
L'ombre d'un monde impur voilât le nom de Dieu.
Les vertus et la foi, les sciences, la gloire
De l'antique Haute-Combe, ont crayonné l'histoire;
Des saints et des savants, deux papes révérés
Sont sortis à leur tour de ces murs vénérés.

Jusqu'au siècle dernier l'auguste sanctuaire
Vit le tems l'honorer d'un culte héréditaire.
Et chaque âge en passant lui payer tour-à-tour
Un hommage éclatant de respect et d'amour.

VI

Mais le siècle en mourant pousse un cri de colère,
Et le monde envahi sous le flot populaire
Craque sur ses appuis comme ces monuments
Dont un feu souterrain mine les fondements.

Crise qui fit vibrer la terre palpitante,
Et semblait révéler à l'esprit agité
Que l'homme avait passé l'hémisphère brûlante
D'une autre humanité.
Époque où l'univers en travail d'une idée,
Des débris du passé prépare un avenir:
Où du sang des martyrs la terre fécondée
Fait un culte d'un souvenir.

Époque convulsive, où la pensée humaine,
Pour une ère nouvelle acquiert de nouveaux sens;
Où cédant au besoin qui l'agite et l'entraine
Elle rompt ses freins impuissants.
Époque où de ses sens la fièvre dévorante
L'emporte loin du but où tendaient tous ses pas;
Volcan dévastateur dont la lave bouillante
Vomit le deuil et le trépas.

Ainsi, quand des soleils a pâli la lumière,
Sur leurs axes rouillés s'ils arrêtent leurs cours,
Dieu jette une comète à travers leur carrière
Qui vient changer l'ordre des jours:
Secouant dans les airs sa crinière enflammée
Elle embrase la terre et déplace les mers;
Choc, qui rend aux soleils leur voie accoutumée
Et repeuple les cieux déserts.

Mais lorsque la terreur commandait le carnage,
Quand l'autel s'écroulait sous le crime et l'outrage;
Quand jusqu'à la vertu, tout devenait suspect;
Quand pour la tombe même on n'eut plus de respect;
Quand l'homme du Très-Haut osa nier l'empire,
Et que le genre humain eut un jour de délire;

Alors un lâche essaim d'avides forcenés.
Osèrent insulter aux tombeaux profanés.
Et brisant sous leurs pieds les pierres sépulcrales,
Ils foulaient et broyaient tant de cendres royales;
Portant à Saint-Denis leurs forfaits inouis
Ils trainaient sur le sol Henry Quatre et Louis.
Et profanaient ainsi les plus saintes reliques:
Ossements glorieux, dépouilles héroïques!
Mânes de tant de rois! O restes immortels!
Chassés de vos tombeaux vous aurez des autels!

VII

Mais l'anarchie échevelée
Se précipite sur ce bord
Et jette dans cette vallée
Le deuil, l'épouvante et la mort.
Dans sa fureur inassouvie
Elle porte une main impie
Sur le temple de l'Éternel;
Envain pour défendre la tombe
Le lévite outragé succombe
Sur les pieds sanglants de l'autel.

Envain pour conserver ces monuments de gloire,
L'Ange des souvenirs qui préside à l'histoire
Se dressait menaçant sur le bord des tombeaux,
Et d'un glaive effrayait ces Attilas nouveaux.

Rien de leur fureur insensée
Ne pouvait arrêter les flots:
Ainsi d'une mer courroucée
Dieu déchaine les grandes eaux;
Il les laisse dans sa colère
Envahir et couvrir la terre
Jusqu'au terme qu'il a marqué;
Mais à ce point quand l'onde arrive
Le reflux les foule à la rive
L'élan à sa force a manqué.

Ainsi Dieu leur permit pour les punir ensuite,
De triompher un jour dans leur œuvre maudite;
Il laissa devant eux s'enfuir l'ange éploré
Et son saint tabernacle à leurs mains fut livré.

Déjà les tombes sont ouvertes,
Et les ossements dispersés:
Ils errent dans les nefs désertes
En poussant des cris insensés;

Ils pillent, renversent et brisent,
L'œuvre des tems ils la détruisent,
La voûte tombe sous leurs coups;
Pour hâter sa chûte sonore
Par la flamme ils s'aident encore,
Tant de détruire ils sont jaloux.

Seigneur ils ont brûlé ton divin sanctuaire,
Ils se sont partagés tes chastes vêtements,
Ils ont brisé des morts la pierre séculaire,
Ils ont détruits leurs monuments:
Ils ont pour s'emparer d'une sainte dépouille,
Des filles de nos rois soulevé le linceul!.....
Ah! le glaive des preux enchainé par la rouille
Ne pouvait-il brandir tout seul?.....

De ces nobles héros couchés sur leurs armures,
Un seul ne pouvait-il se lever devant eux?
Ah! j'ai cru que le vent dans ses rauques murmures
Roulait des accents belliqueux!!
Oui, l'ombre d'Amédée a frémi de colère,
Tandis que partageant les fruits de leur butin,
Ces lâches forcénés. peut-être, sur sa pierre
Préparaient un impur festin.

Sur l'autel écroulé le mur pend en ruines;
La flamme a dévoré les gothiques arceaux;
Et les vases sacrés, les images divines
Sur le sol trainent en lambeaux.
La mort a vu ravir son secret à la tombe;
Et les os outragés privés de leur cercueil,
Arrachés aux caveaux de l'antique Haute-Combe
Sont jetés hors du divin seuil.

VIII

O murs sacrés! chastes chapelles,
Où venaient prier nos ayeux!
Cloîtres poudreux, hautes tourelles,
Restes nobles et glorieux;
O débris chers à la patrie!
De l'antique chevalerie
Vous seuls rappelez les beaux jours!
O murs voilés par le mystère!
Où gémit souvent la prière
Et soupirèrent les amours.

Arceaux tombés, voûtes foulées,
Où l'hirondelle fait son nid;
Blanches colonnes écroulées
Sur vos chapitaux de granit:
Noirs débris qu'embrasse le lierre;
Haut clocher du vieux monastère,
Où vit un magique passé:
Mur ébréché par le tonnerre.
L'aigle à son tour suspend son aire
Près de ton dôme renversé.

O restes! ô débris! vieux témoins de nos gloires!
O tombes de nos rois! Vous qui de nos victoires
Gardiez les fastes merveilleux!
O mânes révérés, ô pieuses reliques!
Un ange a protégé vos cendres héroïques
Par un pouvoir miraculeux.

IX

Lorsque le voyageur errant sur ces collines,
Viendra s'agenouiller, pensif, sur ces ruines,
Contemplant à ses pieds ces marbres mutilés,
Ces chapiteaux rompus, ces autels écroulés,
Ces débris immortels, lambeaux de notre histoire
Tout palpitans encor et d'honneur et de gloire;
Il se demandera, plein d'un regret pieux,
Où dorment de nos rois les restes glorieux:
« Où sont, s'écrîra-t-il, vos cendres révérées?
« Ah! loin d'ici peut-être, elles sont ignorées ;
« Quel tombeau vous renferme, ô restes immortels?
« Où vous jeta la main qui brisa nos autels?
« Mais j'en crois le Seigneur dont le bras vous protège,
« Non, il n'a pas permis ce dernier sacrilège,
« Et pendant que mon cœur ici vous cherche envain,
« Tranquilles vous dormez à l'ombre de sa main.

Oui, tandis que le crime osait fouiller la tombe,
On vit dit-on plâner sur les murs d'Haute-Combe
L'Ange éclatant de l'avenir.

Il disputait au feu ces dépouilles sacrées,
Et non loin de ces lieux, de ses mains inspirées
Il courut les ensevelir.

Il couvrit ce dépot d'un amas de ruines
Qu'il défendit encor par un buisson d'épines
Qui le cachait à tous les yeux;
Et prêt à regagner les voûtes éternelles,
Trois fois sur cette tombe il étendit les ailes
Avant de s'envoler aux cieux.

« O Seigneur, disait-il, votre volonté sainte
« Doit un jour rétablir cette pieuse enceinte
« Par les soins d'un grand roi;
« De son règne éclatant je vois poindre l'aurore.
« Et ses brillants destins que lui même il ignore
« Se sont déroulés devant moi.

« Oui, bientôt il viendra, fils pieux, sur ces rives
« Rappeler à sa voix ces ombres fugitives
« Errantes sur ces bords en deuil.
« Relevant les autels brisés par la tempête
« Après quinze ans d'exil déjà sa main s'apprête
« À rendre la paix au cercueil.

« Epargnant à ce sol la honte d'un outrage,
« Vous conduirez, Seigneur, ce merveilleux ouvrage
« En veillant sur ces ossements;
« Car vous ne voulez pas qu'outrageant leur mémoire
« On laisse dans l'oubli leurs vertus et leur gloire ,
« Et qu'ils dorment sans monuments?.....

Et l'Ange s'inclinant à ces mots vers la terre
Voulût par un baiser consacrer cette pierre;
De ses longs yeux d'azur s'échappèrent des pleurs....
Le sol aride et nu poussa soudain des fleurs.....
Un parfum virginal, une saveur divine
En elles trahissaient leur céleste origine:
Ah! sans doute Félix à leur chaste beauté
Devinera qu'un ange ici s'est arrêté.

FIN DU CHANT SECOND

CHANT TROISIÈME

LES OMBRES

I

Mais on dit que le soir lorsque s'étend la brume ;
Quand du lac irrité mugit la blanche écume;
Lorsque la voix des flots et le bruit des torrents
Semblent hurler au fond des gouffres dévorants;
Quand l'aigle seul planant sur le bord de l'abyme
Jette à ces noirs débris un cri fier et sublime;
Quand les ifs ébranlés tremblent comme un roseau;
Quand l'avalanche gronde et roule au fond de l'eau;
Quand un épais brouillard rasant ces froids rivages,
Siffle à travers les creux de ces rochers sauvages;

Quand l'ouragan errant dans les airs agités,
Fouette ces monts neigeux de ses flots irrités,
Gigantesques débris qu'ébranlent les tempêtes
Et dont la foudre seule ose ébrécher les têtes;
Quand tous les éléments se disputant les airs
Se livrent un combat au milieu des déserts;
On voit, dit-on, passer des formes indécises,
Dessinant dans les cieux de grandes ombres grises;
On entend retentir des armures d'airain
Et la cloche qu'ébranle une invisible main
Dans les airs effrayés jette des cris d'alarmes,
Un rauque son se mêle au cliquetis des armes:
N'a-t-on pas entendu les mânes des héros
Entrechoquer entr'eux la pierre des tombeaux?
Quels cris se sont unis aux accents du tonnerre?
Sous des pas surhumains a tressailli la terre!
Sur ce bloc de granit, immense piedestal,
Se dresse en menaçant un spectre colossal:
De sa puissante main il agite une lance:
Qui jeta ce bruit sourd? Guerre, guerre, vengeance!..
D'où naissent ces clameurs, ce bruit tumultueux
Se mêlant au fracas des vents impétueux?....
Quand les cieux irrités se vêtissent d'orages
L'ombre du comte Vert passe sur les nuages.

Et, frappant sous son pied le sol retentissant,
Il jette un cri d'alarme à l'écho frémissant;
Et soudain l'on entend comme un frôlement d'ailes,
Et l'on voit s'élancer les ombres immortelles,
Qui toutes l'entourant, réveil miraculeux,
Semblent ressusciter un âge fabuleux;
On entend des soupirs, des menaces, des larmes,
Et le chant de la mort s'unit au bruit des armes;
Dans l'ombre on voit briller des fers, des boucliers,
Et la croix sur le sein errent des chevaliers;
On les voit s'agiter au milieu des ténèbres;
Ils parlent, et leur voix a des accents funèbres,
Des sons rauques et durs que repoussent les vents;
Car la voix des tombeaux fait du mal aux vivants.

II

« Mais guerre, a dit Humbert, guerre à la horde impie
« Qui chassa du cercueil notre cendre assoupie ;
« Guerre à ces forcenés qui vinrent sur ce bord
« Outrager l'Eternel et profaner la mort ;
« Non, le jour n'est pas loin, le Seigneur dans sa grâce
« Relève la splendeur de notre antique race,
« Et déjà de nos fils les descendants pieux
« Illustrent dans la paix leur règne glorieux.
« Bientôt nous pourrons voir ces princes magnanimes,
« Et nous applaudirons à leurs vertus sublimes ;
« Heureux à leur aspect, oui, du fond du cercueil
« Nos cœurs seront émus et d'amour et d'orgueil.
« Et toi, Charles Félix, toi dont l'âme héroïque
« Forte dans le malheur et d'une trempe antique
« Ne sut jamais fléchir que devant le devoir ;
« O mon fils! oui, c'est toi, déjà je crois te voir,
« Qui rendras le repos à nos cendres troublées !
« Ta main relevera nos chastes mausolées,

« Et l'auguste CHRISTINE, ange échappé des cieux,
« Viendra s'associer à ce devoir pieux;
« CHRISTINE, noble reine, ô ma fille chérie!...
Ici la voix d'HUMBERT paraissait attendrie.....
« Soutien de l'orphelin, espoir des malheureux,
« Le pauvre a son appui dans ton cœur généreux;
« Dieu d'un souffle plus pur sembla créer ton âme,
« Car la reine dans toi n'efface pas la femme;
« Tes grandeurs ne sont rien auprès de tes vertus.....
Mais le souffle des vents, un murmure confus
Ont emporté les sons de la voix prophétique.....
Entendez-vous frémir le clairon héroïque?
Voyez vous se lever ces mânes belliqueux?
Quel est cet étendart qu'ils agitent entr'eux?
Sur la pourpre la croix en blanc émail s'argente;
Le vent fait ondoyer sa forme voltigeante,
Il passe et disparait, et la bise du nord
Mêle ses sifflements aux soupirs de la mort.
Sur les pas d'AMÉDÉE, oui, ces ombres légères
S'assemblent comme on voit ces vapeurs passagères
Que la lune revêt d'un éclat gracieux,
Suivre ses pas errants dans l'abyme des cieux.

III

« Étendart glorieux, quand ma main te déploie,
« A-t-il dit, que fais-tu pour venger la Savoie?
« Hélas pour l'affranchir où sont mes vieux guerriers,
« Mes fidèles vassaux, mes braves chevaliers,
« Héros qui sur mes pas vîntes sauver Bysance:
« Nous opposant envain une noble défense
« Nous avions déjà vu tomber Gallipoli.
« Que vos noms à jamais soient ravis à l'oubli:
« O généreux Seyssel, ô fidèle La Chambre!
« Grandson, de mes états le plus illustre membre!
« Viry, Gerbaix, Villette, intrépides héros
« Que la gloire entraînait sous mes hardis drapeaux;
« Qui bravant les dangers, prouviez à la patrie
« L'éclatante valeur d'une race aguerrie;
« Les descendants d'Omar frappés de nos hauts faits
« Interdits et confus sollicitaient la paix;

« Tandis que sur leurs bords enchainant la victoire
« Nous vimmes Amurat pâlir devant ma gloire.
« Mais poursuivant encor le Bulgare effrayé,
« Franchissant le sentier que sa fuite a frayé,
« Nous prenons en courant Lassile et Mésambrie;
« Là d'un peuple insolent châtiant la furie
« Je lave dans son sang l'affront de l'Empereur;
« Des peuples d'Orient dissipant la terreur,
« Je rends Paléologue au trône de l'empire:
« De là, dictant des lois au fourbe Strastimire,
« Je le force à ployer sous mon bras indompté;
« Mais du perfide envain l'orgueil s'est révolté,
« Il flêchit devant moi, se soumet et doit rendre
« Les nombreuses cités qu'il avait osé prendre.
« Et quoi, ne suis-je plus l'arbitre du destin?
« C'est peu d'avoir sauvé les murs de Constantin,
« La puissante Venise et la superbe Gênes
« Déposent à mes pieds leurs querelle et leurs haines:
« Et juge impartial de ces reines des flots
« Je prononce, et Venise a lâché Ténédos.
« O rivages riants, o belle Parthénope,
« Qu'un long réseau de pourpre et d'azur enveloppe!
« Déjà tes champs féconds sont couverts de soldats;
« A la danse, aux plaisirs, succédent les combats;

« Ton sol qu'a dévasté la guerre et l'incendie
« Exhale un souffle impur, brûlante épidémie,
« Qui, d'un miasme infect empoisonne ce bord,
« Et nos seins altérés ont respiré la mort.
Mais aux pieds du héros un jeune homme s'élance,
Embrasse ses genoux, et les presse en silence,
Et sur sa large main laissant tomber des pleurs....
« Mon père! ô noble objet d'amour et de douleurs!
« Sur ces bords qu'illustrait ton courage sublime
« Hélas, de tes vertus tu devins la victime.
« Craignant d'abandonner tes fidèles soldats
« Dans un camp infecté tu trouves le trépas!
« Oh! rare dévoûment! ô généreux courage!
« Mon père! ah dans quel deuil tu laissas mon jeune âge!
Et les mânes émus de tristesse et d'amour
Sur leurs seins frémissants se pressaient tour-à-tour.
« Mon fils, dit Amédée, ah pour combler ma joie
« Répond? ton règne a-t-il illustré la Savoie? —
« J'ai sur la loi, mon père, établi ma grandeur;
« Un peuple heureux et fier du trône est la splendeur;
« Envain dans leurs fureurs, quelques voisins hostiles
« Me soufflaient le poison des discordes civiles.
« J'écrasai leur puissance et je donnai la paix
« A vingt peuples divers conquis par mes bienfaits:

« La docte Ventimille et la riante Nice
« De deux partis rivaux subissaient l'injustice,
« Et lasses de porter un pouvoir incertain
« Heureuses sous mes lois bénirent le destin.

IV

Mais dans l'ombre qu'éclaire un rayon faible et pâle
Un mâne a déployé sa taille colossale,
Le sol tremble sous lui comme sous un géant,
Sa voix semble pouvoir animer le néant
Tant il parait marqué d'une empreinte divine;
Sa barbe en blancs anneaux roule sur sa poitrine;
Les héros ont cru voir le vainqueur d'Ottoman:
« Oui, ce bras de terreur glaça le Musulman,
« Dit-il, quand je chassai les infames cohortes,
« Qui de Rhodes la sainte, environnaient les portes,
« Je parus et ma voix dispersa ces brigants,
« Je foulai sous mes pieds leurs drapeaux arrogants;

« Souvenir éternel d'une sainte entreprise
« Voyez en lettres d'or cette noble devise
« Entourant de ses nœuds la croix des chevaliers!
« Hélas, où sont ces tems, où mes braves guerriers
« Succombaient pour chasser le croissant infidèle:
« Des chevaliers chrétiens épousant la querelle,
« Les peuples et les rois se hâtaient d'accourir;
« Nous ne formions qu'un vœu: savoir vaincre ou mourir!
« Alors on n'aurait pas dans un lâche silence
« Vu piller nos tombeaux sans venger notre offense!
« Ah! ces temps ne sont plus, et le p uple oublieux
« Outrage jusqu'au nom que portaient ses ayeux.
« Mais le jour n'est pas loin, où sur notre mémoire
« Resplendira l'éclat d'une nouvelle gloire!....

V

Quel est donc ce guerrier? Sa main porte des fers,
Souvenirs douloureux des maux qu'il a soufferts:
Sous les drapeaux Hongrois entraîné par son zèle
Chrétien il veut pouvoir combattre l'infidèle;

Du cruel Bajazet repoussant les soldats.
Il porte dans leurs rangs le deuil et le trépas.
Inutiles exploits que trompe la victoire!
Les preux de Sigismond tombent, mais avec gloire!
Et le croissant vainqueur près de Nicopolis
A traîné dans la fange et la croix et les lis;
Et Romont n'écoutant que son bouillant courage
S'élance le premier au devant du carnage,
D'un désastre éclatant héroïque débris
Sur un monceau de morts mourant il est surpris,
Et le héros chargé des fers de l'esclavage
Voit abreuver ses jours et de honte et d'outrage.
Pendant sept ans entiers le cruel Bajazet
Veut au Dieu des Chrétiens opposer Mahomet;
A force de tourmens croyant dompter son âme
Il veut l'épouvanter par le fer et la flamme;
D'autres fois descendant à l'appas des plaisirs
Il voudrait par de l'or exciter ses désirs.
Enfin las d'éprouver son superbe courage,
Tel qu'un tigre brûlant d'une impuissante rage,
Ne pouvant sur sa proie étendre sa fureur,
Bondit soudain, frappé d'une intime terreur,
Tel Bajazet lâcha l'héroïque victime!
Oh! des guerriers chrétiens, modèle magnanime!

Romont vois tour-à-tour ces mânes valeureux
Imprimer un baiser sur tes fers généreux!
Là, le jeune Édouard chevalier intrépide
Dont le cœur généreux prit l'honneur seul pour guide,
L'Angleterre, la France et le Suisse indompté
De son brillant courage admiraient la fierté.
Là, Pierre, qu'on aimait à nommer Charlemagne;
Et le vaillant Thomas appui de l'Allemagne,
Quand la guerre civile agitant nos remparts
De deux partis rivaux levait les étendarts;
Là, le pieux Aymon dont la docte sagesse
D'un état appauvri répara la détresse;
Dédaignant des combats les plaisirs onéreux
Il mit sa seule gloire à faire des heureux:
Il fonda des couvents, créa la cour suprême
Où le pauvre venait se défendre lui-même;
Il raffermit les lois, ouvrit des hôpitaux,
Et créa le premier les états généraux.
Puis ce noble prélat dont les vertus sublimes
Etonnaient d'Albion les peuples magnanimes;
Le bâton pastoral orne ses chastes mains;
Sur son front resplendit la couronne des saints;
Planant bien au dessus des grandeurs de la terre,
Humble il voulut remplir un humble ministère,



Chant III

Page 57

Et fuyant de la cour les charmes enivrants
Il consuma ses jours près du lit des mourants.
Là, le pieux Humbert, sans s'éloigner du trône
Il sùt aussi des saints mériter la couronne.
O princes bienheureux! ô mânes immortels,
Vos noms ont fait fumer l'encens sur nos autels!

VI

Mais quel est cet essaim de beautés virginales?
Un rayon triste et doux tombe sur leurs fronts pâles;
La lune les revêt d'un jour mystérieux;
Posant leurs blanches mains sur leurs seins gracieux,
Elles semblent fixer les plis de leurs longs voiles;
Chastes sœurs seriez-vous les anges des étoiles?
Voyez-vous sous vos pieds glisser dans un ciel pur
Ces globes éclatans de lumière et d'azur?
Vous laissez-vous porter par les brises errantes?
Parfois vous couvrez-vous de vapeurs odorantes?
Est-ce vous dont la voix au son mélodieux
Prête ses frais soupirs au soir harmonieux?

Est-ce vous qui donnez aux vagues frémissantes
Leurs doux élancements, étreintes caressantes?
Dans les boutons naissants renfermez vous les fleurs?
Sous vos doigts délicats broyez-vous les couleurs
Qui nuancent d'Iris l'écharpe transparente?
Donnez vous aux parfums leur saveur enivrante?
Couvrant l'astre des nuits d'un voile nébuleux
Mesurez vous l'éclat de ses timides feux?
Enchainez vous l'ormeau par les souples lianes?
Le jour passe à travers de vos corps diaphanes,
Fantômes gracieux, peuple jeune et charmant,
La mort n'a pu ternir en vous le sentiment;
Il brille sur vos fronts comme ces fraîches roses
Au souffle du matin nouvellement écloses;
Vos pas aëriens ont effleuré les flots,
Vous passez sans troubler la surface des eaux;
Et de vos pieds légers rasant ces pics sauvages,
Fleurs du ciel vous venez embaumer ces rivages;
Près des tombeaux foulés vous arrêtez vos pas:
« Ils sont là, dites vous, ne les éveillons pas!
« Chaque nuit nous venons par nos plaintes timides
« Consoler vos débris, ô mânes intrépides!
« Vous qui fûtes jadis par les nœuds les plus doux
« Nos frères ou nos fils, nos pères, nos époux!

« N'entendez vous donc plus la voix qui vous appelle?
« Oh renaissez encor à cet accent fidèle!
« Chaque nuit sur ce sol nous effeuillons des fleurs
« Et couvrons vos cercueils de baisers et de pleurs!
« Venez, depuis ce jour où nos cendres troublées
« Vîrent des forcenés briser nos mausolées,
« Esprits chastes et purs nous planons dans les cieux
« Et nous mêlons nos chants aux chœurs harmonieux,
« A cet hymne incessant de la nature entière
« Qui vers le Créateur éléve sa prière;
« Oh venez, et nos chants dans un concert d'amour
« Vont louer l'Éternel jusqu'au lever du jour.

VII

Et les hymnes sacrés éclataient dans l'espace;
Oui, vous mêliez vos vœux pour votre auguste race,
O Germaine, Marie, et toi charmante Agnès,
Cécile, noble objet d'amour et de regrets;
Odile, Marguerite et toi belle Mathilde,
Et la douce Faidide et la touchante Gilde,

Yolande, Sibille et la pieuse Alix,
Blanche!.... Mais vers quels bords s'envole Béatrix?
Elle entendit la voix du héros qu'elle adore,
Elle appelle, revient, écoute, appelle encore,
Va de la plaine aux monts, retourne aux bords des flots,
Et toujours elle croit entendre des sanglots;
N'a-t-elle pas saisi dans les brises errantes
Le dernier souffle ami de deux lèvres mourantes?
Oh! c'est lui! c'est Thomas, et son sein frémissant
Qu'agite cette voix se trouble à cet accent;
Elle fuit et revient, va du lac à la plage,
Suit des sentiers neigeux l'escarpement sauvage,
Ainsi qu'un alcyon qui rase un noir écueil
Elle erre en gémissant sur cette rive en deuil,
Puis tout-à-coup aux vents livrant sa douce plainte,
En proie au noir chagrin dont son âme est atteinte,
Comme un léger soupir qui trouble les échos
Sa voix ainsi s'exhale à travers ses sanglots:

« Reviens, car triste et désolée
« Je ne puis vivre où tu n'es pas;
« Mon âme au ciel même exilée
« S'enfuit pour voler sur tes pas:

« Il me faut l'air que tu respires,
« Mes yeux ne cherchent que tes yeux,
« Et je brille quand tu me mires
« Comme une étoile dans les cieux.

« Mais il vient de passer sous cet épais feuillage,
« Soyez béni mon Dieu qui comblez mon espoir,
« C'est lui, lui! mais il fuit léger comme un nuage
« Lui, qu'attendant toujours, je n'espérais plus voir.

« Reviens, c'est moi, moi qui t'appelle!
« Ne reconnais tu plus ma voix?
« Ma plainte amoureuse et fidèle
« Meurt ainsi qu'un chant dans les bois;
« J'appelle, j'écoute et je pleure,
« Hélas, tu ne me réponds pas,
« La brise qui passe et m'effleure
« Me semble le bruit de tes pas.

« Mais il vient, je le vois, c'est lui! de ma paupière,
« Vite essuyons les pleurs; qu'un sourire oublié
« Revienne m'embellir pour que je lui sois chère,
« Et qu'il m'aime d'amour et non pas de pitié.

*

« Mais il s'avance, il glisse, il passe,
« Je viens d'entendre ses sanglots;
« Du lac il touche la surface,
« Comme un cygne il rase les flots.
« C'est lui! lui! qui m'a tant aimée!
« Je le vois qui me tend les bras!
« Il me semble qu'il m'a nommée.....
« Ce ne peut être que Thomas!

« Car son regard vers moi s'est levé doux et tendre,
« Mon cœur le reconnait et me crie: Il est là!
« Oh! dis-moi vite un mot que je puisse t'entendre.....
« Un seul, ah par pitié! qui dise: Me voilà!!

Et Béatrix vers lui s'élance palpitante.....
Mais déjà s'est enfuit le préstige trompeur;
Toujours le vain espoir qui leurre son attente,
Passe et s'évanouit ainsi qu'une vapeur.

VIII

Hélas, tandis qu'envain, gémissante, elle appelle,
Thomas que trompe aussi cette image infidèle
Croit entendre à son tour une mourante voix
Qui le nomme en pleurant errante dans les bois :
Serait-ce Béatrix ? une forme adorée
Dans le vague lointain indécise, éplorée,
Se montre et puis s'enfuit, ce fantôme trompeur
Serait-ce Béatrix ? non, c'est une vapeur,
C'est un nuage blanc qui brille et s'évapore,
Il passe et disparait, revient et fuit encore,
Et Thomas abusé poursuit toujours hélas,
Ce prestige enchanteur qui fuit devant ses pas.
Mais ce suave accord plein de mélancolie,
Imitant les soupirs des harpes d'Éolie,
Douce plainte d'amour, harmonieux sanglots,
Serait-ce Béatrix? non, c'est le bruit des flots,
C'est le lac assoupi dont l'onde frémissante
Emprunte pour gémir une voix caressante;
Le vent court empreigné de suaves odeurs,
Serait-ce Béatrix? oh non ce sont les fleurs

Qui versent dans les airs les parfums de leurs urnes,
Odorantes moissons des zéphires nocturnes.
Mais le ciel a souri comme un regard d'amour,
Serait-ce Béatrix? Non, c'est déjà le jour
Qui d'un éclat douteux lutte avec les ténèbres,
Déjà l'on n'entend plus ces craquements funèbres,
Que l'esprit de la nuit laisse fuir des tombeaux;
Les étoiles au ciel ainsi que des flambeaux
S'éteignent tout-à-coup, à peine un reflet pâle
Colore l'horizon d'une teinte d'opale;
Le lac calme soudain ses mugissantes eaux;
Tout redevient encor harmonie et repos,
Et les épaix brouillards qui couvraient ces rivages,
Se fondant en vapeurs, s'amassant en orages,
Emportent dans leur vol l'étrange vision
Que du soleil levant dissipe un chaud rayon;
A l'éclat de ses feux déjà les mânes sombres
Palissant par dégrés s'effacent dans les ombres;
Le vent a balayé ces corps mystérieux,
Et comme un vapeur qui se perd dans les cieux,
Qui s'éclipse, s'éteint, se fond et s'évapore.
Ils se sont dissipés quand l'œil les cherche encore.

FIN DU CHANT TROISIÈME

CHANT QUATRIÈME

L'INAUGURATION

I

Mais les tems approchaient où la Savoie en deuil
Verrait de tant de rois relever le cercueil;
Dieu pour récompenser ces fidèles provinces
Gardait à son amour le plus pieux des princes;
Déjà les étrangers avaient fui de nos bords;
Nos rois étaient rendus à nos justes transports,
Et sous leurs douces lois notre heureuse patrie
Voyait fleurir les arts et naître l'industrie;
Le commerce animait nos opulents remparts,
De nombreux monuments brillaient de toutes parts;

Par les soins de nos rois chaque ville embellie
Voyait à sa splendeur applaudir l'Italie.
Déjà Charles Félix visite ses états:
Vers ces bords révérés Dieu guide enfin ses pas;
Et fils pieux il vient, sur le sol d'Haute-Combe,
Tandis qu'autour de lui tout s'écroule et succombe,
A ses nobles ayeux rendre leurs monuments;
L'ange qui conserva leurs chastes ossements,
Dans le cœur de Félix a mis cette pensée:
Dieu bénit le respect pour la gloire passée,
Oui, tout grand sentiment met l'homme à la hauteur
Qu'il avait en sortant des mains du Créateur.
Culte de la vertu, viens, reçois mon hommage,
Pour le purifier sois l'âme de notre âge,
Et que sur tes autels, l'homme régénéré
Brûle tes parfums seuls comme le feu sacré.

II

Chaque siècle en mourant, ainsi qu'une relique,
Transmet à l'avenir quelque fait héroïque;
Souvenir éclatant des plus mâles vertus
Dont à travers les tems nous marchons revétus;
Chaque siècle nous dit un nom ou deux, qu'il jette
A travers les flots morts de la foule muette:
Où parfois il nous lègue un des mots solennels
Qui dressaient ou brisaient tour-à-tour ses autels.
Héritage incompris d'erreurs ou de croyances,
De vices, de vertus, d'abus ou de sciences,
Dont nous ne pouvons plus bien distinguer le nom:
Chaque siècle en passant dépose son limon.
L'or primitif souillé par la rouille des âges
Fut souvent blasphémé par la bouche des sages,
Qui l'ayant méconnu sous ces déhors fangeux
Ainsi qu'un vil caillou le rejetait loin d'eux.
Mais quand la vérité compagne de la gloire
D'un reflet éclatant illumine l'histoire;

Quand d'un culte pieux nous pouvons honorer
Ces touchantes vertus qu'il est doux d'admirer;
Lorsque le doute même étranger à notre âme,
N'a jamais de son vent fait vaciller la flamme
Que le respect portait comme on porte un flambeau;
Lorsqu'un grand souvenir nous désigne un tombeau,
Et que nous sommes surs que nos justes hommages
Ne font que s'acquitter de la dette des ages;
Ah! qu'il est doux alors d'apporter quelques fleurs
Sur ces restes chéris, objets de nos douleurs!
Ainsi, Charles Félix, ô héros magnanimes,
En payant un tribut à vos vertus sublimes,
Se grandissait aux yeux de la postérité;
L'hommage de son âge est enfin acquitté;
C'est lui qui s'élançant le premier dans la lice
Est venu réparer une grande injustice,
Et rendant à la mort la gloire et le repos,
Rétablit sur ces bords le culte des tombeaux.

III

Des premiers feux du jour l'horison se colore,
D'un long reflet pourpré déjà le ciel se dore,
Un brouillard vaporeux de son voile incertain
Semble encor disputer l'aube au riant matin;
Et les vagues parfums que la nature exhale
Répandent dans ces lieux leur fraicheur virginale;
Tout n'est qu'enchantement, harmonie et concerts;
Une brise embaumée a parfumé les airs;
L'eau court en murmurant sur les fleurs qu'elle arrose,
Le glacier se colore au tact d'un rayon rose;
Un vent léger frémit sur la cime des bois,
On dirait qu'on entend passer de douces voix;
Le cytise s'enlace aux vagues chevrefeuilles,
Un zéphir caressant frissonne dans les feuilles;
Tout semble respirer le bonheur et l'amour;
Le ciel pur et serein nous promet un beau jour.
Le murmure des flots à la bise s'allie.
Par le soleil levant la nature embellie

Semble s'orner encor par de nouveaux attraits,
Les bois se sont parés d'un feuillage plus frais,
Et le lac diapré d'un essaim de gondoles
Balance mollement leurs longues banderoles;
Des chants ont retenti dans l'air vierge des cieux,
Et la rame a frappé les flots harmonieux;
Ces bords hier encor tristes et solitaires,
Animés par des jeux, par des danses légères,
Offrent d'un peuple ému le spectacle joyeux.
Mais quel est cet esquif que suivent tous les yeux
Et qu'entoure d'amour tout un peuple fidèle?
Que les vents te soient doux, chère et frêle nacelle!
Puisses-tu sans danger atteindre vers nos bords;
Elle approche!.. et le peuple éclate en longs transports!...
C'est Félix, c'est Félix, il vient sur ce rivage
Recueillir les débris des gloires d'un autre âge,
Et son grand cœur guidé par un devoir pieux
Vient rendre leurs cercueils aux os de ses ayeux.

IV

Il s'avance, il débarque, et son âme attendrie
Cherche les monuments d'une race chérie:
« Quoi! le fer du barbare a brisé vos tombeaux?
« Et je ne trouve plus que d'informes lambeaux!
« La flamme a dévoré cette abbaye antique!
« Quelques murs ébréchés, l'arceau d'un vieux portique...
« Quoi, c'est là ce qu'il reste! et de ces monuments
« L'homme impie osa donc raser les fondements?
« Quoi, mes nobles ayeux exilés de leur tombe
« Erreraient sans abri sous les murs d'Haute-Combe?...
« Quoi, les brillants Amés et les pieux Aymons,
« Verraient sur leurs tombeaux l'oubli rayer leurs noms?
« Honorer la vertu c'est la rendre féconde,
« Leurs pas ont sur ce sol une empreinte profonde;
« Et laisser effacer ces restes glorieux,
« Désapprendre à nos fils le nom de nos ayeux,
« C'est vouloir étouffer la vertu dans son germe,
« C'est montrer que l'oubli de la gloire est le terme:

« Éteindre le passé, c'est tuer l'avenir,
« Car l'héroïsme en tout naît d'un grand souvenir;
« Le culte des tombeaux est l'âme de la gloire,
« Les cercueils sont autant de jalons pour l'histoire;
« Les briser? c'est nier les témoins éclatans
« Avérant nos exploits à travers tous les tems.
« C'est insulter son âme et descendre soi-même
« De ce trône éternel, où par l'Être suprême
« L'homme fut appelé dès le premier des jours:
« Oui, c'est tarir le fleuve au milieu de son cours,
« C'est abdiquer son sceptre et laisser la puissance,
« C'est comme un vil fardeau regarder l'existence,
« C'est éteindre à jamais les vertus et la foi,
« C'est blasphémer au ciel par un hardi: pourquoi?
« C'est mettre un désespoir dans toutes les misères,
« C'est briser de nos sens tous les freins salutaires,
« C'est tuer ce que Dieu fit pour être immortel,
« Et saper à la fois et le trône et l'autel.

V

« Mânes de mes ayeux! ô vous ombres sacrées,
« Qui depuis quarante ans, sur ces bords éplorées
« Vîtes des forcenés troubler votre repos;
« Oui, je viens sur ce sol relever vos tombeaux,
« Les chants interrompus reprendront leurs prières,
« Sur l'autel nuit et jour brûleront cent lumières,
« Et l'abbaye encor cachera dans son sein
« Des serviteurs du Christ un angélique essaim.
« La paix redescendra sur vos tombes royales,
« Et bientot à genoux sur ces augustes dalles,
« Des femmes, des vieillards, des enfants, des guerriers,
« Viendront tresser des fleurs et jeter des lauriers!
« Mais où reposez-vous, ô pieuses reliques,
« Hélas, où cacha-t-on vos restes héroïques?...
Et Félix vers le ciel levait ses yeux en pleurs....
On dit, qu'il vit alors glisser parmi des fleurs
Un ange qui du doigt semblait montrer la terre....
N'a-t-il pas d'un baiser désigné cette pierre?....

Céleste messager prêt à prendre son vol
Ne s'est-il pas trois fois incliné sur le sol ?
Félix a tressailli, car soudain il devine
Qu'il vient lui révéler une grace divine,
Et tombant à genoux sur ce sol vénéré
Que d'un baiser de paix un ange a consacré,
Félix tout palpitant d'une sainte espérance
En implorant du ciel l'éternelle assistance,
A d'un bloc de granit soulevé les débris,
Et soudain, ô merveille! à ses regards surpris
S'offrent de ses ayeux les dépouilles si chères!
Oui, les voilà, couchés dans leurs urnes de pierres,
Ils dorment ces héros, et leur glaive indompté
Comme un fidèle ami repose à leur coté.
Quoi, malgré les fureurs de ces hordes sauvages
Ces nobles ossements semblent exempts d'outrages?
Ah! pour nous conserver ces restes précieux
Il ne fallait rien moins qu'un miracle des cieux!

VI

A la voix de Félix la jeune basilique
Surgit des vieux débris de l'abbaye antique,
On dirait, que servant un bras miraculeux
Les ouvriers émus, comme aux tems fabuleux,
D'elles mêmes voyaient s'élever les murailles;
Ils vont des monts voisins déchirer les entrailles,
Le marbre et le granit que recelaient leurs flancs,
Se dressent en piliers, montent en arcs-boutants,
Se taillent en frontons, se courbent en ogives,
S'arrondissent en arcs et courent en solives,
Et formant de la nef les gothiques arceaux
Creusent la sombre voûte en moresques berceaux;
Pendent en modillons, en flèches se découpent,
Brillent en bas reliefs, en rosaces se groupent,
S'allongent en vitraux d'où fuit ce pâle jour,
Que cherche la tristesse et que rêve l'amour.
De cinabre et d'azur les guirlandes fleuries
Entrelacent dans l'or de nobles armoiries:

Forment de longs rubans et courent en festons,
Qui des arcs anguleux décorent les frontons;
Là, le marbre imitant la légère dentelle
Court en nœuds transparents de chapelle en chapelle,
Et d'un travail exquis déployant le trésor,
Orne ses blanches fleurs de larges feuilles d'or.
Et là, sous le pinceau les toiles animées
Représentent encor à nos âmes charmées
Ces chefs-d'œuvre divins que le doux Raphaël
Pour enchanter la terre alla puiser au ciel.

VII

Les lampes qui versaient un jour mélancolique
Éclairaient faiblement la vaste basilique;
Des piliers soutenaient d'innombrables faisceaux
Qui montaient vers le cintre en gothiques arceaux;
La nef que divisait un double rang d'arcades
Allongeait tristement ses hautes colonnades;
Sur les autels brûlaient de lugubres flambeaux;
On voyait, hors du chœur, s'élever des tombeaux.

Qui retraçaient un art à peine en son enfance;
Là, chaque guerrier dort, couché près de sa lance,
Les glaives se mêlant aux images de deuil
Rappellent les combats même sur le cercueil;
Tous ces preux étendus sous cette voûte obscure
Sont encor revétus de leur pésante armure,
Leur pose, a je ne sais, quelle mâle fierté
Que semble accroître encor leur immobilité;
Ils joignent leurs deux mains sur leur large poitrine;
Près du glaive indompté brille la croix divine,
On sent qu'une prière est leur dernier adieu,
Et leur froide effigie adore encor leur Dieu;
Leurs simulacres froids sur leurs tombes antiques
Ont encor conservés leurs vêtemens gothiques,
D'airain et de granit leurs traits mâles sculptés
Tels qu'ils étaient jadis nous sont représentés.

VIII

Mais dans l'air agité le souffle de la brise
Fait de tant de héros voltiger la devise;
Les murs sont tapissés d'étendarts glorieux,
D'écussons immortels, de chiffres radieux;
Là, sur un champ pourpré la croix blanche étincelle;
Là, du lion captif luit l'ardente prunelle;
Là, le fleuve écumant dont les puissantes eaux
Entrainent dans leurs cours l'onde de vingt ruisseaux;
Là, le cerf élégant prend son essor rapide;
Et le singe que blesse une épine perfide;
La grue au vol altier, et sur un champ vermeil
L'aigle dont le regard a fixé le soleil.
Tous ces signes touchants inventés par la gloire,
Conservés par l'amour, accrus par la victoire,
Ces chiffres et ces lacs, ces emblêmes, ces fleurs,
Confondent dans les airs leurs soyeuses couleurs;
La voûte a retenti de longs et doux murmures,
D'un cliquetis de fers, d'un craquement d'armures;

L'orgue aux cieux ébranlés jette un cri solennel,
D'un nuage embaumé l'encens voile l'autel;
Et cent prêtres vêtus de leurs riches étoles
Vont des rites sacrés célébrer les symboles;
L'or en gerbes de feu brille sur leurs habits,
Sur les vases divins éclatent les rubis.
En face de l'autel, FÉLIX siège et rayonne
De ses preux chevaliers l'élite l'environne;
La pieuse CHRISTINE assise auprès de lui
Comme un astre de paix à nos regards a lui;
Le pauvre la révère et l'aime et la contemple,
Soit que s'agenouillant sur le parvis du temple
Elle fasse éclater sa vive piété,
Soit que charmant les cœurs par sa tendre bonté
Elle laisse briller toute sa bienveillance.
Soit que par des bienfaits secourant l'indigence
Elle étonne son peuple à force de vertus;
Ange consolateur des pauvres abattus,
Son nom qu'avec orgueil redit la cour entière
Trouve un écho d'amour au fond de la chaumière.

IX

Des pontifes divins les chants religieux
Éveillent sous la voûte un bruit mélodieux,
Les voix des instrumens montent par intervalles,
Les prêtres prosternés près des cendres royales,
Implorent l'Éternel dans leur sainte ferveur:
Fléchissant le genou sous la croix du Sauveur
L'archevêque en priant a répandu l'eau sainte;
Les lévites déjà se rangent dans l'enceinte;
Le premier tient la croix qui sauva les humains;
Puis de jeunes enfans qui portent dans leurs mains
Des odorantes fleurs dans de riches corbeilles;
Ils élancent dans l'air leurs corolles vermeilles,
Et précèdent les pas des confesseurs pieux
Qui le regard baissé s'avancent deux à deux;
Près de ces prêtres saints viennent ces solitaires
Qu'au monde a dérobés la paix des monastères,
D'une bure grossière ils marchent revêtus,
Hommes, de l'ange ils ont les célestes vertus,
Puis tout-à-coup les sons de leur voix angélique
Élèvent jusqu'aux cieux l'encens de leur cantique.

« Saint, saint, saint est le Dieu qui marche devant nous,
« Que bénit soit son nom au ciel et sur la terre,
« Gloire au nom éternel qu'on ne dit qu'à genoux,
« Et que l'impie apprend par un coup de tonnerre.

« Gloire à vous seul, Seigneur; vos enfants dispersés
« Ont élevé vers vous le cri de leur détresse,
« Pendant qu'à leur douleur des hommes insensés
« Insultaient par l'aspect d'une impure alégresse.

« Gloire à vous; vous avez confondu les méchants,
« Et foudroyant l'athée orgueilleux et tranquille
« Vous l'avez balayé comme l'herbe des champs;
« Il n'était devant vous qu'une paille fragile.

« Gloire à vous seul, Seigneur; dans votre temple saint,
« Vous rappelez encor nos tribus fugitives;
« Notre cœur dans l'exil, ô Dieu, ne s'est pas plaint,
« Vous seul aviez l'encens de nos harpes captives.

« Gloire à vous, gloire à vous, que ce cri solennel
« Des quatre points du globe à la fois se réponde;
« Gloire à vous! ce mot seul, Seigneur, est immortel,
« Et seul il planera sur les débris du monde.

« Les astres passeront et les soleils éteints
« Comme un flambeau brisé rouleront dans l'espace,
« Et pour s'anéantir, oui, l'un par l'autre atteints
« Au chaos primitif ils céderont leur place.

« Mais vous vivrez toujours, mon Dieu; l'éternité
« N'est-elle pas aussi votre premier ouvrage?
« Le nom furtif du tems fut par l'homme inventé;
« Le passé, l'avenir, pour vous ont le même âge!

« L'homme qui n'a qu'un jour s'amuse à le compter,
« Il le divise en siècle, en année, en seconde,
« Et ce temps fugitif qu'il ne peut arrêter
« Dans son cours vagabond l'emporte comme l'onde.

« Heureux qui mit en vous, Seigneur, son seul espoir;
« Vous ne trahirez pas son attente suprême,
« Mais vous lui préparez le banquet où le soir
« Un père réunit tous les enfants qu'il aime. »

Et le cantique saint comme un chant solennel
Montait aux sons de l'orgue aux pieds de l'Éternel.

X

Mais dans des vases d'or l'encens pétille et fume,
De ses flots embaumés l'église se parfume,
Et les os de nos rois rendus à leurs tombeaux,
Sont scélés par nos preux dans leurs sombres caveaux.
Ce jour nous était du, Seigneur, par ta justice!
Déja s'est accompli le divin sacrifice!
L'archevêque attendri tombe aux pieds de la croix;
C'est le nom de Félix qu'a murmuré sa voix....
Hélas, il implorait la clémence divine
Pour les jours adorés de l'époux de Christine!
Ah! pendant qu'il priait et qu'un peuple attendri
Offrait au ciel ses vœux pour ce prince chéri,
On vit Félix, dit-on, d'un penser qui l'oppresse
Ressentir tout-à-coup la fatale tristesse....
Devant lui de ses jours a pâli le flambeau,
Sur son front a passé le frisson du tombeau....
Vague pressentiment, instinct inné dans l'ame,
Qui prévoit le malheur avant qu'il nous réclame.

Fantôme de la mort, s'attachant à nos pas,
Oui, tu vins l'avertir de son prochain trépas,
Et sans doute, étendant sur lui tes aîles sombres,
Couvert d'un blanc linceul tu glissais dans les ombres!...
Félix a tressailli, mais son sublime cœur
Ne se laissa jamais dompter par la douleur;
Triste, mais résigné, vers ce Dieu qui l'appelle,
Sans oser exprimer un seul regret rébelle,
Il élève son âme et murmure tout bas.
« Non, je ne me plains point de mon prochain trépas ;
« Quatre printemps, hélas, c'est tout ce qui me reste,
« Et j'irai ceindre aux cieux la couronne céleste;
« Mais permettez, Seigneur, qu'ainsi qu'un fils pieux
« Je vienne reposer auprès de mes ayeux;
« Oui, sous ces murs sacrés s'élévera ma tombe;
« L'ange du jugement planant sur Haute-Combe
« Viendra me réveiller près de ces monuments.
« Qui de tant de héros gardent les ossements;
« Mais, à vos lois, Seigneur, quand soumis je m'incline
« Aux dépens de mes jours, ah! protégez Christine,
« Et que tous les instants que vous me retranchez,
« A ses jours, s'il se peut, soient encor attachés;
« Qu'elle puisse jouir d'un bonheur sans mélange,
« Car vous m'avez donné, Seigneur, en elle un ange!

« Oh laissez-là long tems briller par ses vertus,
« Et parfois sur la terre oubliez vos élus!
« Et toi, peuple chéri, dont je me sens le père,
« L'Éternel te promet un avenir prospère;
« Par ses rares vertus mon jeune Successeur
« T'assure un avenir de gloire et de bonheur;
« Soyez béni, mon Dieu, vous dont la main chérie
« Gardait dans ses bienfaits ALBERT à la patrie;
« Tranquille sur le sort de mes heureux états,
« J'entrevois sans pâlir l'instant de mon trépas!
« Et toi, noble CHRISTINE, ô viens, que ma paupière
« Puisse te voir encor à mon heure dernière,
« Que ma mourante main presse la tienne encor
« Et que dans un baiser mon âme ait son essor!... »

FIN DU CHANT QUATRIÈME

CHANT CINQUIÈME

LA MORT

I

Avril se parfumait de ses fleurs les plus belles,
Les champs avaient repris leurs parures nouvelles,
Les arbres se couvraient de leurs boutons naissants,
Et du joyeux printemps les zéphirs caressants
Éveillaient le plaisir dans toute la nature;
Les ondes en courant ont un plus doux murmure:
La voix du jeune oiseau vers le déclin du jour
N'inspire-t-elle pas de longs rêves d'amour?
On dirait que ses chants dans leur molle cadence
Imitent les soupirs d'un amoureux silence,

Et l'écho frémissant qui répond à sa voix
De tendresse et d'accords semble remplir les bois.
La vie à coups pressés bouillonne en chaque artères,
L'air est plein de parfums et d'étranges mystères;
Par un charme inconnu l'on se sent oppresser
Et de vagues désirs viennent vous caresser;
Tout porte le bonheur dans nos âmes émues:
Le lever du soleil rosant au loin les nues,
L'air vierge du matin, et les soupirs du soir,
Lorqu'aux bords des torrents, rêveur, on vient s'asseoir;
Les fraîs enchantements des aubes indécises,
Les poétiques voix qui pleurent dans les brises;
Les papillons pourprés tissus de moire et d'or.
L'abeille sur les fleurs butinant son trésor,
Les lauriers sur les flots penchant leurs têtes roses.
Le zéphir balançant les guirlandes de roses.
Où. Bulbul gémissant sa suave chanson
En concert odorant change le vert buisson.
Tout inonde d'amour l'âme émue et ravie;
On sent avec orgueil le besoin de la vie,
Et nos cœurs oublieux de nos soucis pesants
Pour le bonheur encor retrouvent des accents.
Mais d'où vient qu'aujourd'hui nul ne sent cette ivresse?
Hélas, d'où vient que l'homme en proie à la tristesse

Courbe un front abattu sous le poids des douleurs?
Plus de chants, plus d'amour, mais le deuil et les pleurs!
La voix d'un peuple entier n'est qu'une plainte amère;
A travers ses sanglots s'échappe une prière,
Et tous les cœurs émus tremblants d'un pâle effroi
Ne peuvent que crier : Mon Dieu, sauve le roi!!!...

II

Vers ces bords renommés que l'Eridan arrose,
Turin aux pieds des monts mollement se repose :
La Doire lui versant le tribut de ses eaux
Se divise, et le ceint de transparents réseaux;
Sous les arcs de ses ponts, les ondes frémissantes
Dans de larges canaux coulent obéissantes;
De somptueux palais décorent ses remparts;
Leur aspect symétrique étonne les regards;
On dirait que la ville un jour s'est élancée
Du seul enfantement d'une même pensée.
De riches monuments s'élèvent dans son sein,
Des merveilles des arts éblouissant essaim;

La cité que traverse un double rang d'arcades
Couronne de balcons ses blanches colonnades;
Ses riches muséums, ses jardins embaumés,
Ses élégants bazars par le luxe animés;
Le palais de ses rois, qui dans son sein étale
Aux regards éblouis sa pompe orientale,
L'or, la nacre et l'ivoire ornent ses hauts lambris
Où l'opale en feu jette une ondoyante iris;
La main des deux Vacca créa ces arabesques;
Beaumont et Biscarra par de brillantes fresques
Animèrent ces murs vivants sous leurs pinceaux;
Le marbre et le granit revêtent les arceaux,
Et les arts réunis consacrèrent leurs veilles
A peupler ce palais d'étonnantes merveilles.

III

Mais d'où vient que ce soir tout est morne et désert ?
Dans le lointain à peine un pas craintif se perd :
La salle du festin n'attend plus de convives.....
Quand tout-à-coup le bruit de quelques voix plaintives

De ces vastes salons a troublé le repos:
N'ai-je pas entendu des pleurs et des sanglots?
Par un même malheur la foule est consternée;
Sur tous les fronts se peint une angoisse obstinée;
On se parle tout bas, dans ce commun danger,
On se cherche, et chacun craint de s'interroger;
Quelques mots isolés montent par intervalles,
Qu'on se redit tout bas jusqu'aux dernières salles:
« Comment est-il? — Hélas, il reste peu d'espoir ! —
« Et quoi, Dieu pourrait-il nous le ravir? — ce soir
« Nous espérions encor, mais lui calme et tranquille
« A l'aspect de sa fin d'aucun penser fragile
« Ne venait profaner ces suprêmes instants,
« Et nous désignant l'heure, il disait: je t'attends
« Oh mort! de mon esprit viens délier les aîles,
« Laisse-moi m'élever aux voûtes éternelles;
« Viens, mon heure s'approche, et celle du bonheur
« Sonne déjà pour moi dans le sein du Seigneur. —
« Il disait, et nos pleurs troublaient sa sainte extase,
« Et son âme déjà qu'un feu divin embrase,
« Semble se dégager des liens d'ici bas;
« Vers son Dieu qui l'appelle, il tend parfois les bras,
« Il le nomme, et l'on sent qu'un mystère suprême
« S'accomplit sous nos yeux entre l'homme et Dieu même.

« Seigneur, d'un peuple entier n'entends-tu pas la voix?
« Prends nos jours pour sauver ceux du meilleur des rois!..—
Et tous les assistants à genoux sur la pierre
Comme un cri déchirant élèvent leur prière;
Aux pieds de l'Éternel confondant leurs douleurs,
Ils lui nomment Félix et répandent des pleurs.....
Quand sur ses gonts d'airain roule la large porte,
Sur le seuil apparaît une nombreuse escorte:
Tous les grands de l'état, un cierge dans la main,
Emus d'une douleur qu'ils cacheraient envain,
S'avancent deux à deux et la tête baissée
Comme écrasés du poids de leur propre pensée;
Des guerriers se mêlant à leurs rangs attristés
Auprés des magistrats marchaient à leurs cotés;
Les prêtres précédaient les pas des blancs lévites;
Les encensoirs fumaient entre leurs mains bénites;
Puis derrière eux venaient les évêques pieux,
Ils priaient, et leurs chants volaient au haut des cieux:
Car pour franchir d'un bond les voûtes éternelles,
A la prière Dieu mit lui même des aîles.
Puis tout-à-coup leurs voix paraissaient s'assoupir.
Leurs lèvres n'avaient plus que l'élan d'un soupir:
Ils murmuraient tout bas ces divines paroles
Des actes de la foi, mystérieux symboles,

Devant le Saint des saints ployant un humble front,
Ils marchaient recueillis dans un respect profond;
Les anges répondant tout bas à leur cantique,
De leurs aîles d'azur voilaient le viatique.
Sous un dais de velours l'archevêque à pas lents
Tenait le saint ciboire entre ses doigts tremblants;
Dans un profond respect sa tête appésantie,
S'incline en se courbant devant la sainte hostie;
Et pliant sous le poids de tant de majesté
Il sent mieux son néant devant l'éternité;
Il prie et s'humilie, et sa voix angélique
Voudrait râvir aux cieux un accent prophétique
Pour rassurer le peuple, et dissiper l'effroi
Qui nous a fait trembler pour les destins du roi!

IV

Une vive clarté se répand dans la chambre,
L'air s'embaume des flots de la myrrhe et de l'ambre,
Sur la large croisée aux gothiques vitraux
La moire et le velours tombent en longs rideaux;

Sur trois gradins de marbre une estrade dorée
Entoure un vaste lit à la voûte azurée.
Des emblèmes guerriers et l'écusson royal
Soutiennent les parois de ce dais triomphal;
Sous ses plis ondoyants Félix sublime et calme
De ses nobles vertus semble attendre la palme;
Son front n'a pas pâli dans ce dernier instant,
Il sent venir la mort, et paisible il l'attend;
Il sourit, et ses yeux cherchent encor la reine,
Christine! elle voudrait lui dérober sa peine.
Mais ses traits sont couverts d'une affreuse pâleur;
On dirait, à la voir, l'ange de la douleur,
Et morne, en contemplant ce prince qu'elle adore.
Quand nul n'espère plus, seule elle espère encore;
Envain elle voudrait chauffer par un baiser
Cette main qu'elle sent dans ses mains se glacer.
Près du funeste lit où planent tant d'alarmes,
Albert est à genoux tout inondé de larmes:
« Seigneur, dit-il tout bas, ayez pitié de nous! »
Mais quel bruit retentit?.... à genoux, à genoux,
A genoux!... dans la chambre entre le saint cortège;
Silence! un seul accent serait un sacrilège......
L'archevêque a béni les nombreux assistants;
Vers l'autel révéré s'avançant à pas lents,

Il entonne ces chants et cette hymne de vie.
Par la foi dans le ciel aux chérubins ravie;
Chaque divin verset coupé par nos sanglots,
De nos pleurs chaque fois voyait grossir les flots:
Félix seul répondait d'une voix sûre et ferme,
Comme le journalier qui voit finir son terme,
Et qui rentre joyeux le soir à la maison,
Sûr d'y trouver le fruit d'une riche moisson.
Dans le vase sacré de l'humble Eucharistie
L'archevêque en tremblant puise la sainte hostie,
Et penché sur le lit de son Prince expirant
Appelle le pardon sur le chrétien mourant:
La splendeur de sa foi semble éclairer la chambre,
Puis du chrême divin humectant chaque membre,
Il répand à longs flots la grâce du Seigneur;
Jésus Christ par sa voix bénit son serviteur,
Et la main du prélat promenant la clémence
Rend à ce corps souillé sa première innocence;
L'âme, prête à briser son étroite prison,
Sent que la main d'un Dieu lui rouvre l'horison.

V

Oh! redoutable et saint mystère
Qu'un Dieu seul pouvait accomplir,
C'est lorsque nous quittons la terre
Qu'à nos yeux tu viens resplendir.
Si les vérités dévoilées
A nos paupières consolées
Apparaîssaient avant le tems :
Pour hâter ce bonheur suprême
Oui, nous dévancerions nous même
L'heure de nos derniers instants.

Si Dieu, d'un voile impénétrable
A voulu couvrir ses décrets,
C'est que l'homme, être périssable,
Est trop frêle pour ses secrets;
Car du fardeau de sa pensée,
Notre âme serait affaissée
Comme du poids de l'univers;
Notre esprit ne peut le comprendre,
Pas plus que ma main ne peut prendre
Et contenir les vastes mers .

Dieu borna notre intelligence:
Nos efforts ne franchiront pas
Ce but, dont la toute-puissance
Crut devoir entraver nos pas.
Jamais nos regards téméraires
Ne sonderont dans ces mystères
Dont s'enveloppe l'Éternel;
Et qu'es-tu vain esprit des hommes?
Un argile pétri d'atômes
Qui rêve qu'il est immortel!

Non, de ces vérités divines
Nous n'atteignons pas la hauteur;
La terre est un champ de ruines;
La vie est au seul Créateur;
Nous, la mort est dans notre germe,
De nos pas la tombe est le terme,
Nous ne naịssons que pour mourir;
Notre vie en lambeaux s'envole,
Chaque soupir, chaque parole
Sèche le flot qui va tarir.

Mais Dieu marqua nos fronts d'une empreinte divine;
Oui, l'homme se souvient de sa sainte origine;
Hôte exilé du ciel,
Il naît en regrettant sa céleste demeure,
Et comme un fils proscrit, dans ses rêves il pleure
Le foyer paternel.

Car quelque chose en nous que l'on ne peut comprendre,
Plus haut que la raison, se fait pourtant entendre,
Et nous dit d'espérer.
Non, Dieu n'anima point de l'éternelle essence
Le merveilleux flambeau de notre intelligence
Pour qu'il put s'altérer.

Non, la grandeur de Dieu ne peut être éclipsée,
Lui, qui fit l'univers avec de la pensée;
Immortel créateur!
Lui, qui d'un souffle seul a su puiser la vie,
Voudrait-il que son œuvre, à lui, fut asservie
Sous le tems destructeur?

L'œuvre de l'homme seul est faible et périssable,
Mais l'ouvrage de Dieu doit être inaltérable
Comme sa volonté.

Quoi! c'est pour le néant qu'il eut créé le monde?
Et la destruction suivrait ta main féconde,
Roi de l'éternité?

De l'inerte néant as-tu tiré la terre,
Pour la briser ainsi qu'une coupe de verre
Que l'on broie en morceaux?
Non, quand on peut créer, on ne saurait détruire,
Et tu ne pouvais pas, Toi, Seigneur, nous produire
Pour nous rendre au chaos!

Non, non, ce doute seul outrage ta puissance.
Si le faible regard de mon intelligence
Ne peut te concevoir;
J'adore et je me tais, et j'attends en silence,
Jusqu'à ce que la mort, heure de délivrance,
Couronne mon espoir.

VI

Mais Félix, lentement s'est dressé sur sa couche :
Un sourire de paix flotte encor sur sa bouche ;
Tournant autour de lui des regards attendris,
Comme quelqu'un qui voit son bonheur en débris,
Il contemple Christine, et, malgré son courage,
Il sent de pleurs amers se baigner son visage ;
Mais voulant lui cacher l'excès de sa douleur,
Ferme, et sans démentir un instant son grand cœur,
Il saisit cette main, qui depuis vingt années
A de constantes fleurs semé ses destinées :
« Oh Christine, dit-il, mon bon ange ici bas!
« Dieu m'appelle vers lui, ne murmurons donc pas;
« Mais bénissons plutôt la sainte Providence
« Qui sut par vos vertus charmer mon existence.
« Oui, de tous les bienfaits, Christine est le plus grand ;
« Et tous vos autres dons, Seigneur, je vous les rend
« Sans y jeter encor un seul regard d'envie;
« Mais pour elle, ô mon Dieu, je regrette la vie!

« Ses vertus me comblaient de joie et de respect.
« Fier d'entendre louer en tous lieux son aspect,
« Chaque matin, Seigneur, ma voix reconnaissante,
« D'une sainte ferveur émue et frémissante,
« Allait vous apporter un hommage pieux;
« Laissez long-tems encor cet ange loin des cieux !
« Assez d'infortunés ont besoin de CHRISTINE ;
« Confiez à ses soin la mission divine,
« Que la mort aujord'hui m'empêche d'achever;
« A mon peuple affligé daignez la conserver;
« Puisse des malheureux la nombreuse famille,
« Long-tems de Saint-Louis bénir l'Auguste Fille!... »
Et pressant sur son sein la Reine tout en pleurs.....
« Oh CHRISTINE, dit-il, modérez vos douleurs,
« Vivez, résignez-vous, que la foi vous soutienne... »
Puis appelant ALBERT, en lui montrant la Reine:
« Soyez son fils, dit-il, quand je ne serai plus,
« Qu'elle croye au bonheur, grâces à vos vertus;
« Tranquille sur le sort de mes peuples fidèles,
« Je les remets, ALBERT, dans vos mains paternelles;
« L'ange de l'avenir dans ce dernier instant
« Me révèle, oh mon fils, votre règne éclatant:
« Mon œuvre par vos soins est encor agrandie;
« Le sceptre dans nos tems veut une main hardie;

« Mais plus heureux que moi, vous pouvez, ô mon fils,
« D'un code lumineux doter votre pays;
« Dans le sein des cachots s'étend votre clémence;
« Vous ouvrez des abris à la timide enfance;
« Dans votre charité le pauvre a son trésor,
« Les arts à votre voix prennent un noble essor:
« Mais les moulant, ALBERT, d'après votre pensée,
« Ils rappellent encor notre gloire passée:
« Oui, le bronze se fond en pieux monuments:
« L'un du grand PHILIBERT contient les ossements,
« Et sa tombe debout au seuil du Saint-Suaire,
« Comme un soldat du Christ garde le sanctuaire;
« L'autre au juste Amédée érige un souvenir.
« Mais pour édifier les siècles à venir,
« Oh! mon fils, oui, c'est peu d'honorer notre gloire!
« Planant bien au-dessus des grandeurs de l'histoire,
« C'est la palme des Saints que vous allez au ciel
« Pour vos nobles ayeux ravir à l'Eternel ».
Mais la voix de FÉLIX qui lentement se traîne
N'a que de rauques sons que l'on distingue à peine;
ALBERT est incliné près du lit du mourant,
Qui semble le chercher d'un regard expirant,
Quand, tout-à-coup, sur lui posant sa main royale:
« A genoux, » a-t-il dit: jusqu'au fond de la salle

Les assistants émus se sont prosternés tous :
« Que l'esprit du Seigneur, ô Prince, soit sur vous !
« ALBERT, je vous bénis au nom de Dieu le père.
« Le Seigneur vous revêt d'un sacré caractère :
« La couronne parfois est un fardeau pesant,
« Mais Dieu vous soutiendra, si le sol est glissant.
« Régnez selon ses lois, ainsi que nos ancêtres
« Dans l'art de gouverner qu'ils soient toujours vos maîtres.
« Que vos jeunes enfants que formèrent vos soins,
« De vos états aussi connaissent les besoins :
« Qu'ils prennent vos vertus, ô Prince, pour modèles!
« Croîssez, jeunes aiglons, à l'ombre de ses ailes;
« Perpétuez un nom, qui depuis huit-cents ans,
« Pur et chargé de gloire a traversé les tems . . . . . »
Et la voix du mourant retentissait vibrante.
Et sur leurs jeunes fronts passait sa main errante;
Il murmurait des mots, prophétiques accents,
Langage sur-humain, étranger à nos sens ;
Lumineux entretien de notre âme immortelle,
Alors que l'esprit saint apparaît devant elle,
Et que des cieux ouverts contemplant la grandeur
Elle voudrait pouvoir révéler sa splendeur;
Mais pour ce qu'elle sent, il lui manque un langage;
Nos sons grossiers n'ont plus des mots à son usage;

Envain elle voudrait retrouver des accents.
Elle s'évanouit en efforts impuissants;
Et tandis qu'attentifs nous cherchons sa pensée,
Sa prière éternelle au ciel est commencée.

VII

Tel qu'un frisson glacé, le tintement du glas
A passé dans les airs, criant : hélas, hélas,
Hélas! Félix est mort, Félix est mort! la foule
Muette de stupeur, triste et morne s'écoule,
Le peuple consterné n'a plus que des sanglots :
Sourde et vaste rumeur, pareille au bruit des flots,
Lorsque de l'ouragan l'orageuse rafale
Déroule avec fracas la vague colossale;
Et que ces bruits confus que l'on ne peut saisir,
De l'univers ému semblent un long soupir.
On n'entend que des cris, des sanglots et des larmes,
Car du même malheur chacun sent les alarmes;
Hélas! il s'est éteint, et la patrie en deuil,
D'amour et de regrets entoure son cercueil.

C'est alors qu'on n'est plus, que sur la fraîche tombe
Le jugement de Dieu par le peuple retombe;
Précédant l'avenir, ce juge impartial,
L'opinion nous cite à son froid tribunal;
Son œil explorateur fouille notre existence,
Et ramène nos jours sur sa juste balance
Pour voir si nos vertus feront pencher le poids;
Pesant également les pauvres et les rois,
Elle jette à chacun sa part de renommée,
Et juge sans appel la cendre inanimée;
Sa main sans pitié met à nud tout souvenir
Qui se voit face-à-face avec son avenir.
L'opinion, colosse aux mille voix errantes
Dont il faut mériter les faveurs enivrantes;
Invisible et réel, imprimant le respect,
Et changeant chaque jour et de forme et d'aspect;
Dont on n'égare point l'arrêt inexorable,
Planant sur nous ainsi qu'un glaive inévitable;
On le trouve partout, et l'on ne le voit pas,
Il nous suit comme l'ombre attachée à nos pas,
Et de ses mille voix jugeant notre conduite
A sa juste valeur il l'apprécie ensuite;
Fantôme dont la main allume le flambeau
Que la gloire à son tour pose sur le tombeau.

A peine de Félix sonnait l'heure dernière,
Que d'un regard ému sondant sa vie entière,
La gloire avec orgueil n'y vit que des vertus :
Oui, pour mieux consoler nos esprits abattus,
Elle exaltait cette âme à la trempe stoïque,
Et que le ciel moula dans une forme antique;
Oui, pour mieux le louer montaient toutes nos voix;
Souffles légers, pareils aux brises de nos bois,
Elles passaient, passaient, errantes dans la foule;
Leurs clameurs grossissaient, humaine et vaste houle;
Et les anges du ciel, attentifs à nos pleurs,
Préparaient pour Félix leurs couronnes de fleurs;
On entendait courir dans la foule attendrie
Ces solennel regrets, arrêt de la patrie,
Expression du cœur que lui seul peut dicter,
Que l'on n'achète pas et qu'il faut mériter;
On entendait passer comme de longues plaintes,
Rappelant tour-à-tour ses vertus les plus saintes.

VIII

« Fils pieux et soumis, bon frère, tendre époux,
« Il règnait avec gloire et son règne fut doux;
« Le Piémont sous ses lois acquit un nouveau lustre,
« Le pays s'anoblit quand le prince est illustre:
« Les bienfaits de Félix brillent de toutes parts;
« Voyez ces monuments décorants nos remparts;
« Là, retraçant encor les beaux jours de la Grèce,
« Déployant à nos yeux sa forme enchanteresse,
« Un Panthéon chrétien s'élève dans nos murs;
« Contemplez ces contours harmonieux et purs?
« Ici, ce pont géant à la coupe élancée,
« Sublime enfantement d'une grande pensée;
« De vastes hòpitaux et d'élégants palais
« Que le soleil levant dore de ses reflets;
« Des routes parcourant le sol de la patrie,
« Et versant les bienfaits d'une riche industrie.
« Mais c'est peu de songer à nos moindres besoins.
« La gloire et les beaux arts ont réclamé ses soins:
« A la voix de Félix s'ouvrent des galeries.
« Il va chercher encor à leurs sources taries

« Les restes immortels de ce siècle divin
« Qui créa Michel-Ange et Raphaël d'Urbin;
« Nos bords sont illustrés des œuvres du génie.
« Et, pour nous enrichir, la Grèce et l'Ausonie
« Fournissent tour-à-tour leurs débris glorieux.
« Mais sa vaste pensée a franchi d'autres cieux:
« Elle arrête son vol vers ces rives lointaines
« Qui de l'esprit humain couvaient les phénomènes;
« Vers ces bords où Memphis dans l'ombre enseveli
« Dort depuis cinq-mille ans dans un linceul d'oubli;
« Là, sa puissante voix qu'un grand penser anime.
« Evoque du passé le colosse sublime:
« Et pour ravir au tems ses secrets éternels,
« Elle arrache à ce sol ces débris immortels;
« Ces larges monuments, ces cadavres de pierre
« Qui semblaient avoir pris racine sur la terre;
« Ces mystérieux sphinx des âges révolus
« Gardant encor ce mot que nous ne saurons plus;
« Ces demi-dieux rongés par l'onde du déluge:
« Ces rois cyclopéens dans leur robe de juge,
« Immobiles et froids comme l'éternité,
« Souvenir inconnu par le tems respecté;
« Poème de granit sculpté par la victoire.
« Dont nous ne pouvons plus analyser l'histoire;

« Alphabet incompris, chiffres mystérieux
« Qui peut-être parliez le langage des Dieux;
« Le tems en balayant nos races éphémères
« A plongé dans l'oubli vos sacrés caractères;
« Nous ne comprenons plus vos feuillets de granit,
« Notre sens primitif lentement se ternit;
« L'esprit du genre humain à chaque siècle s'use,
« Et son flot se tarit alors qu'on en abuse;
« Aussi l'homme aujourd'hui de doutes garrotté
« Comme un lion captif qui rugit tourmenté,
« Pour soulever d'un bond l'infini qui lui pèse
« Dans sa soif de savoir, besoin que rien n'appaise,
« Va fouiller dans vos flancs pour retrouver encor
« De ces tems éloignés quelque dernier trésor;
« Muet, en remuant vos pierres colossales,
« De ces âges lointains archives sépulcrales,
« Il cherche à deviner quel peuple de géants
« A taillé ces grands monts aux abîmes béants;
« Monuments sur-humains, où, pour servir de voiles,
« Ils clouaient à la voûte un firmament d'étoiles,
« Et si la main d'un Dieu sur le roc incrusta
« Ce zodïaque mort où le tems s'arrêta.

FIN DU CHANT CINQUIÈME

CHANT SIXIÈME

SUPERGA

I

Mais tandis que la foule exhale ainsi ses plaintes,
Que ces larmes du cœur, qui ne sont jamais feintes,
S'échappent à son nom de nos yeux attendris;
Que son peuple le pleure, ainsi que pleure un fils
Lorsque morne et glacé dans son pâle suaire
Il vient envelopper les restes de son père;
Tandis que nos regrets montent au haut des cieux,
N'a-t-on pas vu passer un ange radieux?
Il arrête son vol vers cette Basilique,
De deux princes pieux souvenir héroïque;

Lorsque par son génie Eugène subjuga
Nos puissants ennemis aux pieds de Superga.
Il est nuit : sur l'autel la lampe sépulcrale
Verse l'errant reflet d'une lumière pâle:
Aucun bruit n'a troublé ces murs religieux,
La grandeur et la mort semblent remplir ces lieux :
Des emblêmes de deuil, le sceptre, la couronne
Ornent de vains tombeaux des parures du trône!!
Sous la voûte s'élève un vaste monument :
C'est de gloire et d'airain qu'on broya son ciment;
Là repose Victor, ce Prince magnanime,
Que d'augustes malheurs surent rendre sublime ;
La victoire éplorée embrasse son cercueil :
Car son char triomphant heurta contre un écueil.
Sous le sombre caveau de hautes colonnades
Jettent dans tous les sens leur double rangs d'arcades,
Et divisent ainsi les nombreux souterrains
Où dans leurs froids linceuls dorment nos Souverains.
Tel qu'un épais brouillard enveloppant nos plaines,
L'air pesant de ces lieux a d'humides haleines;
On dirait que le vent roule un faible soupir,
Qui pleure lentement avant de s'assoupir,
Et de sanglots errants gémissant dans l'enceinte
Semble entourer nos rois d'une éternelle plainte:

Tout-à-coup ont vibré d'étranges sifflements,
Et le sol a tremblé du choc des éléments;
Dans les airs a passé le frisson de la tombe,
On entend le bruit sourd d'une pierre qui tombe;
Et l'ange de la mort glissant sous ces arceaux,
En les touchant de l'aîle, entrouvre les tombeaux.

II

« Levez-vous, mânes héroïques,
« Secouez vos froids monuments;
« Déjà sous ces tombes antiques
« Ont tressailli vos ossements;
« Dans votre royale demeure
« D'un roi sonne la dernière heure;
« Accourez pour le voir encor;
« Et que ses dernières pensées
« Dans vos bras se trouvent bercées
« Quand l'âme prendra son essor.

« Levez-vous, que vos grandes ombres
« Entourent le funèbre lit;
« La nuit étend ses voiles sombres.
« La lune à l'horison pâlit;
« C'est l'heure où, pour un grand mystère,
« Le ciel rend les morts à la terre;
« Nobles mânes, éveillez-vous;
« Sortez de vos tombes ouvertes,
« Et que sous ces voûtes désertes
« Un ange seul prie à genoux.

Et les mânes émus, sortant de leurs tombeaux,
Se dressaient lentement sous ces vastes caveaux.

« Levez-vous, ombres valeureuses,
« Venez honorer ses vertus;
« Sur ses dépouilles glorieuses
« Ah! courbez vos fronts abattus;
« L'un des plus grands de votre race
« Au monde vide de sa place
« Il laisse un puissant souvenir.
« Son âme généreuse et calme
« Des vertus a conquis la palme
« Dans le plus lointain avenir.

Et les mânes émus, sortant de leurs tombeaux,
Se dressaient lentement sous ces vastes caveaux.

« Nobles héros, rois intrépides,
« Venez contempler sa valeur;
« Gravez sur vos fastes splendides
« Son courage dans le malheur:
« Sa fermeté que rien n'altère
« Quand, tel qu'un ange tutélaire,
« Veillant sur le Sarde attristé,
« Il vit l'impure épidémie
« Qu'apportait l'armée ennemie
« Parcourir ce sol infecté.

« Soutien de ces peuples fidèles,
« Il refusa de les quitter;
« Tel un aigle quand sous ses ailes
« Ses petits viennent s'abriter;
« A la foudre livrant sa tête,
« Seul il affronte la tempête,
« De la pluie il brave les flots:
« Autour du nid gronde l'orage,
« Mais à couverts sous son plumage
« Les aiglons dorment en repos.

Et les mânes émus. sortant de leurs tombeaux.
Se dressaient lentement sous ces vastes caveaux.

« Les vaines pompes de la terre
« N'avaient point d'attraits à ses yeux;
« De lui même juge sévère,
« Il plaça son but dans les cieux;
« Et chaque mot, chaque pensée
« Etaient une flèche élancée
« Qui volait jusqu'au Créateur;
« Car chaque phase de sa vie
« D'un acte pieux fut suivie,
« Toujours digne d'un si grand cœur.

Et les mânes émus, sortant de leurs tombeaux,
Se dressaient lentement sous ces vastes caveaux.

« Soit que refusant la couronne
« A son frère il l'offrit encor;
« Trois fois il voulut sur le trône
« Par ses vœux rappeler Victor;
« Aussi grand roi que noble frère,
« Lorsqu'il vit l'avenir prospère

« Et l'horison calme et serein,
« Du sceptre il voulut se démettre;
« Mais Dieu ne pouvait pas permettre
« Qu'il exécuta ce dessein.

« Non, car la sainte Providence
« Le gardait au peuple affligé;
« Déjà rayonne sa clémence,
« En pardonnant il s'est vengé;
« Son règne illustre la patrie,
« Et les beaux arts et l'industrie
« Enrichissent ce sol fécond;
« Le peuple l'honore et l'admire;
« Aux transports que son nom inspire
« C'est par des bienfaits qu'il répond.

Et les mânes émus, sortant de leurs tombeaux,
Se dressaient lentement sous ces vastes caveaux.

« Levez-vous, car sa noble cendre
« Va reposer sur l'autre bord;
« Et dans la tombe il veut descendre
« Sans troubler la paix de la mort;

« Déjà vers l'Abbaye antique
« Où dort une race héroïque
« On prépare son monument;
« Il part, et vos ombres sacrées
« Sur ces dépouilles révérées
« Ne pleureront point tristement.

Et les mânes émus, sortant de leurs tombeaux,
Se sont dressés soudain sous ces vastes caveaux.

III

Les voilà, les voilà, tels que les peints l'histoire;
Leurs fantômes guerriers droits sur leurs monuments,
Resplendissant encor de l'éclat de leur gloire,
Ont de lumineux vêtements;
A les voir, on dirait, ces vapeurs passagères
Que le souffle des nuits balance dans les cieux,
Quand la lune rêvet leurs formes mensongères
D'un jour pâle et mystérieux.

Transparents, aëriens, ils s'agitent dans l'ombre:
On dirait qu'on les voit passer dans un miroir.
Ils échappent aux sens, à travers la nuit sombre
L'œil ne fait que les entrevoir;
Leurs pas glissent légers comme un frôlement d'aile,
Qu'on devine plutôt qu'on n'en entend le son,
Dont la vibration froide et surnaturelle
Dans les airs court comme un frisson.

Le sifflement du vent a d'humides bouffées,
Comme doit être l'air qu'exhale le tombeau;
Et des murmures sourds, des plaintes étouffées
Gémissent dans le noir caveau.
Les voilà, les voilà ces ombres immortelles,
Sur qui, depuis cent ans, pésait un lourd sommeil;
Le cri de nos douleurs aux voûtes éternelles
Est allé hâter leur réveil.

Les voilà: le premier que la gloire environne
Est Charle Émmanuel, vainqueur à Guastalla;
Son génie indompté, dont l'Europe s'étonne,
Aux champs d'honneur se signala.

Rien ne put arrêter sa carrière éclatante,
Plus grand que ses revers, il bravait le destin,
Et sublime, il forçait la fortune inconstante
A subir son joug à Bellin.

Sur les monts de l'Assiète, aux rives de Plaisance,
La victoire étonnée embrassa ses drapeaux;
Et quand la paix riante amena l'abondance,
Il sut illustrer son repos.
Législateur profond, il vint par des lois sages
Sur ses peuples émus répandre le bonheur;
Et ces fiers monuments débout sur nos rivages
Attestent encor sa grandeur.

Là, VICTOR, la couronne orne son front auguste,
Il fut, après son fils, le plus grand de nos rois;
Et la gloire pour lui ne se montra que juste
Quand elle reconnut ses droits.
Il s'avance appuyé sur le glaive d'EUGÈNE ;
L'ombre du fier Micca semble errer autour d'eux;
La victoire en chantant a d'un rameau de chêne
Décoré leurs fronts belliqueux.

Et leur cri de triomphe, électrique pensée,
Même au de-là des mers trouve un écho joyeux,
Quand Palerme à nos lois un instant enlacée,
Bénissait son sort glorieux:
Quand l'aigle de Savoie étreignait dans sa serre
La riante Sicile, ainsi qu'un alcyon,
Ou quand son vol altier fondit sur cette terre,
Nid d'une grande nation.

Mais le noble Amédée, encor voilé d'alarmes,
A de son blanc linceul secoué les longs plis;
Et ses yeux desséchés retrouvant d'autres larmes
Semblent chercher son dernier fils:
« Félix, dit-il tout bas, viens à la voix d'un père
« Du récit de ta gloire effacer mes malheurs.... »
Et ses pieds chancelants vont heurter une pierre
Humide encore de nos pleurs.....

Victor Emmanuel, à cette voix chérie
Au fond de son cercueil a tressailli soudain,
Il reconnait son père, il se lève et s'écrie
En pressant son auguste main:

« Ah! si j'abandonnai ton sceptre héréditaire,
« Ce n'est point que mon cœur ait fléchi sous ce poids;
« Mais en le remettant à mon vertueux frère
« J'ai cru du ciel suivre les lois.

« Qui fut plus que Félix digne de la couronne!
« Tant de mâles vertus me remplissaient d'orgueil;
« Oui, j'ai voulu l'asseoir moi même sur le trône
« Avant de descendre au cercueil.
« Envain il me pressait d'y remonter encore,
« J'ai voulu de ses lois admirer les bienfaits;
« D'un paisible avenir j'ai pu bénir l'aurore
« Auprès des heureux qu'il a faits.

« Sur ses restes chéris allons pleurer ensemble:
« Dieu de nos jours éteints rallume le flambeau;
« Pour le revoir encor, la main qui nous rassemble
« Vient nous arracher au tombeau;
« Hâtons nous, profitons de ces heures furtives,
« Rentrant dans notre nuit au lever du soleil;
« Nous ne le verrions plus, car nos âmes plaintives
« Retomberont dans leur sommeil. »

Soudain on entendit un craquement sauvage
Comme ces rauques sons précurseurs d'un orage;
Dans le noir souterrain roule un bruit ténébreux,
Et tel qu'un tourbillon qui dans son vol poudreux
Emporte en tournoyant les feuilles détachées,
Et va sur d'autres bords les jeter desséchées;
Tel un vent sur-humain parcourt le froid caveau,
Et semblant balayer la poudre du tombeau,
Dans son vol aërien il soulève les mânes,
En les enveloppant de vapeurs diaphanes;
Où va-t-il les poser? leur essaim radieux
A-t-il pris son essor pour s'envoler aux cieux?

IV

Les prêtres qui veillaient dans la funèbre chambre,
En mêlant à leurs chants des flots de myrrhe et d'ambre,
Ont cru voir tout-à-coup un rayon lumineux,
Qui tel qu'un feu divin circulait autour d'eux;
Envain, pour concevoir l'étonnante merveille,
Ils voulaient s'approcher de la flamme vermeille,

Elle disparaîssait et s'approchait soudain
Chaque fois que vers elle ils étendaient la main:
Puis elle revenait, auréole flottante,
Ceindre leurs fronts pieux d'une écharpe éclatante;
Alors, comme Moïse, ils sentirent leur cœur
Se troubler dans leur sein, à la voix du Seigneur,
Et tremblants de respect et le front sur la poudre,
Comme un homme qu'aurait soudain frappé la foudre,
L'extase les ravit dans ce vague sommeil
Dont un ange pourrait seul hâter le réveil;
Léthargique repos, ivresse sur-humaine.
Dont on n'explique pas l'étonnant phénomène.
Mais autour de la couche où dort Charles Félix,
Bûcher d'où s'envola le radieux phénix;
Apparaîssent alors des ombres colossales.
Sous leurs étranges pas ont retenti les dalles:
Toutes elles venaient près du funèbre lit
Aux douteuses clartés d'un flambeau qui pâlit
Contempler ce roi mort. couché sur son armure:
Alors on entendit comme un plaintif murmure.
Et les mânes émus tour-à-tour se penchaient
Vers ce lit sépulcral où leurs pleurs s'épanchaient.

V

« Dors en paix, Prince magnanime,
« Car tu fus grand et valeureux;
« Oui, d'un triomphe légitime
« A joui ton cœur généreux.
« Que la terre te soit légère!
« Aucune pompe mensongère
« Ne nous sert plus dans l'avenir,
« Mais nos vertus seules nous restent,
« Et les œuvres qui les attestent
« Protègent notre souvenir.

« Adieu, j'ai voulu voir ta dépouille mortelle,
« Les vœux d'un peuple entier m'avaient appris ton nom;
« Ta gloire a couronné d'une palme nouvelle
« Mon vieux drapeau de Mombaldon.

« Dors en paix, murmure une autre ombre,
« Car tu fus bon, juste et pieux.

« L'orage dans une nuit sombre
« Plongeait les droits religieux;
« L'impie avait pillé le temple;
« Il fallait qu'un brillant exemple
« Ramenât les cœurs égarés;
« Tu parus, et Rome surprise
« Vit tes soins enrichir l'Église
« Et proclamer ses droits sacrés.

« Adieu, j'ai voulu voir ta dépouille mortelle,
« Je joignis la tiâre à la pourpre des rois:
« Ta gloire a couronné d'une palme nouvelle
« L'étendard de la Sainte-Croix.

« Dors en paix, ô Prince héroïque,
Répète à son tour un guerrier,
Empreint d'un éclat homérique
Et le front couvert d'un laurier;
« Dors en paix, car, vaillant et sage,
« Tu sus au plus noble courage
« Unir de solides talents;
« Ton règne a retracé ma gloire,
« Et parfois l'ange de l'histoire
« M'a redit tes exploits brillants.

« Adieu, j'ai voulu voir ta dépouille mortelle;
« Ton nom, tel que le mien, jette un éclat lointain;
« Ta gloire a couronné d'une palme nouvelle
« Mon vieux drapeau de Saint-Quentin.

« Dors en paix, dit une ombre altière,
En se penchant vers le cercueil;
« Dors en paix, âme tendre et fière
« Qui jamais ne connut l'orgueil;
« Appaisant les guerres civiles,
« Régnant sur tes peuples tranquilles,
« Comme un père sur ses enfants;
« Dans la vertu tu mis ta gloire,
« Et tes bienfaits vont dans l'histoire
« Escorter tes pas triomphants.

« Adieu, j'ai voulu voir ta dépouille mortelle,
« Je graverai ton nom sur un feuillet d'airain;
« Ta gloire a couronné d'une palme nouvelle
« Mon noble étendard de Turin.

« Dors en paix, âme juste et chère,
Dit un vieillard baigné de pleurs;

« Dors en paix, c'est la main d'un père
« Qui sur ton lit sème des fleurs;
« Oui, mon fils, je viens sur tes restes
« Honorer tes vertus modestes;
« Le Prince n'est rien à mes yeux;
« C'est le fils, le fils que je pleure.
« Lui, que jusqu'à ma dernière heure
« Je vis toujours tendre et pieux.

« Adieu, j'ai voulu voir ta dépouille mortelle,
« L'éclat de tes splendeurs grandit la nation:
« Ta gloire a couronné d'une palme nouvelle
« Mon étendard de l'Anthion.

« Dors en paix, dit encor une ombre
Dont les sanglots brisaient la voix:
« Dors en paix, déjà la nuit sombre
« S'évanouit sous ces parois;
« Hélas! quelques instants encore,
« Et mon ombre qui s'évapore,
« Félix, te fuira sans retour:
« Reconnaîs-tu ton triste frère?
« Et pour moi, ta voix douce et chère,
« N'a-t-elle plus un mot d'amour?.....

« Adieu, j'ai voulu voir ta dépouille mortelle.
« Ta gloire a sur mon front reflété son rayon.
« Quand ta main couronna d'une palme nouvelle
« Mon vieil étendard de Bayon. »

Et les mânes émus, glissant dans les ténèbres,
Éveillent sous leurs pas des craquements funèbres:
Tour-à-tour on voyait près du lit sépulcral
Apparaître et passer un spectre colossal;
Les uns jetaient des fleurs, d'autres versaient des larmes.
L'un brandissait un fer, l'autre montrait des armes.
Tandis que sur leurs seins posant leurs chastes mains,
Ceux-ci pressaient la croix qui sauva les humains;
Près du grand PHILIBERT sont les deux AMÉDÉES:
Et CHARLE EMMANUEL, héros de cent coudées!
VICTOR! et tous ces rois de gloire revêtus,
Dont la postérité révère les vertus;
Tour-à-tour ils passaient, et leur funèbre plainte
De lugubres sanglots semblait remplir l'enceinte:
Jusqu'à l'heure où le jour, dardant un chaud rayon,
Emporta pour jamais l'étrange vision.

FIN DU CHANT SIXIÈME

CHANT SEPTIÈME

LES FUNÉRAILLES

I

Tel, qu'un roi couronné des crêpes du veuvage,
Le soleil se levait voilé par un nuage;
Ses rayons affaiblis mouraient sur l'herbe en fleurs
Que l'aube virginale avait mouillé de pleurs.
Dans les murs de Turin, la foule consternée
A sa morne douleur toujours abandonnée,
Du palais de Félix inondait les parvis,
Son nom seul s'échappait de nos seins attendris;
Pour la dernière fois le peuple le contemple!
Mais déjà le cortège en priant sort du temple.

La cloche dans les cieux balance tristement
De nos derniers adieux le sourd gémissement;
Et Félix, escorté par un peuple fidèle
Rejoint de ses ayeux la terre paternelle;
Hélas, à notre amour ses restes sont ravis,
Lui-même d'Haute-Combe a choisi les parvis.
Près des nobles héros d'une race héroïque,
Dans un lit de granit sa dépouille stoïque
Va chercher ce repos, que la mort seule, hélas,
Aux esprits généreux peut donner ici-bas,
Car la tombe est le terme où finit leur misère.
Mais quels sons a jeté la trompette guerrière?
On dirait un long cri de tristesse et de deuil!
De l'église funèbre est sorti le cercueil;
Deux cents prêtres vêtus de leurs longues étoles,
Murmurent sourdement nos mystiques symboles;
Sur un char triomphal le cadavre porté
Par les grands de l'état s'achemine escorté.
Les peuples éplorés couraient sur son passage;
Partout de nos regrets il recevait l'hommage;
Les soldats attendris s'élançaient pour le voir
Et laissaient éclater leur morne désespoir.
Sur la route, parfois, de blanches jeunes filles,
Interprètes touchants de leurs pauvres familles.

Timides, s'avançaient vers les chars sépulcrals,
Et détachant des fleurs de leurs fronts virginals,
Elles les effeuillaient humides de leurs larmes
Sur ce triste cercueil, objet de tant d'alarmes.
D'autres fois des enfants abandonnant leurs jeux,
Le sein gros de soupirs et le front soucieux,
Accourraient tout émus vers la pompe funèbre :
« Quoi! c'est là, disaient-ils, ce monarque célèbre
« Que nos pères citaient pour le meilleur des rois!
Des sanglots étouffaient soudain leurs jeunes voix;
Oui, partout en passant un concert de louanges
Sortait pour le bénir de la bouche des anges.
Et d'aussi loin que l'œil pouvait l'apercevoir
Le clergé sur la route allait le recevoir;
En longs habits de deuil s'avançaient les lévites,
La croix d'or scintillait entre leurs mains bénites;
Les airs se parfumaient des vapeurs de l'encens,
La douleur et la foi remplissaient leurs accents;
Et chaque soir, l'escorte attristée et pieuse
Déposait sur l'autel sa charge glorieuse;
Les prêtres à genoux entouraient le cercueil;
La foule, de l'église envahissait le seuil;
Et tandis que la nuit versait au loin ses ombres,
La prière veillait sous ces arcades sombres;

Le peuple et le clergé confondant leurs douleurs
Sur le corps de Félix venaient mêler leurs pleurs;
Jusqu'au lever du jour leurs voix retentissantes
Exhalaient sous ces murs leurs plaintes gémissantes;
Mais aux premiers rayons que dardait le soleil,
La marche reprenait son lugubre appareil;
Long-tems le peuple ému la suivait en silence,
Tandis que dans les airs la cloche se balance,
Et que, ses sons plaintifs prolongés dans les bois
Du deuil universel semblent être la voix.

II

Pendant cinq jours entiers marche le noir cortège,
Quand il touche à ce mont couronné par la neige,
Des arrêtes du globe, ossement colossal
Que dompta Bonaparte et franchit Annibal.
Là, Charle Émmanuel, héros cher à l'histoire,
A chargé le granit d'éterniser sa gloire;

On le vit, le premier, par d'immortels travaux
Dans le roc étonné creuser de noirs caveaux,
Et suspendre à ses flancs la route hasardée
Dont personne avant lui n'osait avoir l'idée.
Mais le convoi franchit ce passage orageux,
Où gronde incessament un tourbillon neigeux;
Sommets jetés dans l'air comme un cap de tempêtes,
Et dont la foudre seule ose effleurer les têtes.
Déjà les pas errants du cortège attendri
De la Savoie en deuil foulent le sol chéri.
Salut, noble pays des vaillants Allobroges,
Peuple dont les vertus n'ont pas besoin d'éloges!
Salut: quand de Félix parut le noir cercueil,
Ton sol sembla pousser un long accent de deuil!
Pendant cinq jours encor l'escorte voyageuse,
Ainsi qu'on voit flotter une nue orageuse,
Traîne de bords en bords son aspect attristé;
Parfois son chant plaintif par l'écho répété
A travers ces grands monts, ces vallons solitaires
Donnait à la douleur de nouveaux caractères;
On eut dit que les monts, les fleuves et les bois
Pour le pleurer aussi se créaient une voix;
Et le pâle brouillard qui couvrait la nature
Prêtait un sombre deuil à ce plaintif murmure;

Les prêtres dans leurs chants imploraient l'Éternel,
Et les fils belliqueux du fier Guillaume-Tell,
Les fidèles guerriers de l'Helvétie antique
Mêlaient leurs mâles voix à ce pieux cantique.

III

Le char est entouré par de nombreux soldats :
Mais aux rives d'un lac déjà touchent leurs pas;
Leurs seins ont respiré l'air plus frais des rafales;
Entendez-vous mugir les vagues colossales?
Sur un lit de granit, rocailleux, inégal,
Le lac étend au loin sa nappe de cristal,
Et ses flots écumeux d'une onde tourmentée
Dressent en bouillonnant la surface agitée.
Ses bords sont entourés de verdoyants coteaux,
Où dominent encor de gothiques chateaux,
De leurs fronts crénélés où l'aigle a mis son aire
Pendent en longs festons et la vigne et le lierre;
Mutilés, mais debout, leurs débris glorieux
Viennent nous attester nos robustes ayeux;

Apparaîssez encor, ô guerriers intrépides,
Dont les noms sont inscrits sur nos fastes splendides:
O Gerbaix, Châtillon, de Chalans et Seyssel,
Vous qui brilliez jadis d'un éclat immortel.
Mais quels sont ces rochers dont la noire ceinture
Enferme dans son sein cette onde fraîche et pure?
Poétique bassin où se mirent les cieux,
Qui reçut de Bourget le nom mélodieux;
Beau lac, oh! que de fois, sur tes paisibles rives
As-tu vu folâtrer les nymphes fugitives?
A cette heure rêveuse et pleine de langueur
Où le besoin d'aimer vient agiter le cœur;
Mélancoliques bords dont la vague tristesse
Charge l'air de parfums, de désirs, de tendresse;
Plus loin l'on voit ces monts qui cachent aux regards
Leurs pics audacieux, couronnés de brouillards;
Ces glaciers éternels, ces vieux piliers du monde,
Enfantés les premiers par cette voix féconde
Qui pour créér, nommait chaque objet à son tour,
Car tout l'univers n'est qu'un miracle d'amour.
Mais plus loin est Chana, du lac l'onde argentée
Dans le sein d'un canal fuit plus précipitée,
Et courant se mêler au Rhône impétueux,
Gronde et laisse échapper ses flots tumultueux.

Ce canal, si j'en crois les chroniques antiques,
(Toujours les vieux récits naïfs et poétiques
Cachent la vérité, blanche perle des mers,
Que la fange recouvre au fond des flots amers.)
Si j'en crois ces récits que le soir le vieux pâtre
Redit à ses enfants assis au tour de l'âtre,
Ce canal qui du lac au Rhône unit les eaux,
Ne fut point par le tems creusé dans ces coteaux;
Non, la main du Seigneur de cette œuvre est absente,
Il n'avait point prescrit à l'onde obéissante
De se frayer ce lit aux détours sinueux,
Offrant à l'œil rêveur ces bords voluptueux;
Non, l'amour seul, dit-on, enfanta ces prodiges:
Hélas, où n'a-t-il point laissé quelques vestiges?
Quel est le coin du globe, où l'amour n'ait passé?
Tout meurt, le sentiment seul n'est point effacé;
Tout meurt, et dans nos cœurs nous retrouvons des larmes,
Chaque fois que l'amour nous dépeint ses alarmes:
Qui ne rêve à Léandre aux bords de l'Hélespont?
Qui ne pleure avec Paul, quand droite sur le pont
Virginie étendant vers lui sa main mourante,
Vole un premier baiser à sa lèvre expirante.
Oui! toujours dans nos cœurs l'amour est entendu,
Jamais son dernier cri dans les airs n'est perdu!

Et maintenant nos pas en foulant cette rive
Vont t'éveiller encor, âme douce et plaintive!
Oh! dis moi? c'est bien toi qui pour voir ton amant,
(Toute grande pensée est sœur du sentiment)
A brisé le granit, et de ces hautes cimes
Précipita ce fleuve au milieu des abîmes?
Et complétant ainsi l'œuvre de l'Eternel
A gravé sur le globe un amour immortel?
Quand bravant les périls, ta gondole légère,
D'amour et de bonheur rapide messagère,
Portait à ton amant, sur les flots sans courroux.
Le signal attendu d'un premier rendez-vous.

IV

Mais non loin de ces lieux est l'Abbaye antique
Où dort de tant de rois la dépouille héroïque;
Dans le creu d'un vallon exhaussé sur les flots,
Haute-Combe s'élève aux bords même des eaux.
Le marbre et le granit en magiques dentelles
Découpent le sommet de ses hautes tourelles;

Ses dômes aëriens aux moresques vitraux
Divisent de ses nefs les gothiques berceaux.
Depuis près de six ans, ces pieux cénobites
Consacraient à Dieu seul leurs prières bénites;
Aucun bruit étranger ne troublait ces déserts,
Et rien n'interrompait leurs célestes concerts;
Ils priaient pour Félix; la vague renommée
Avait jeté l'effroi dans leur âme alarmée;
Ils savaient que la mort, de son bras décharné,
Avait touché ce Prince à nos yeux moissonné;
Ils savaient que vers eux des serviteurs fidèles
Apportaient de ce roi les dépouilles mortelles,
Et déjà son tombeau préparé par leurs mains
Attendait dans ses flancs le meilleur des humains.

V

Mais l'airain a vibré sous les tours ébranlées,
Il jette dans les cieux de plaintives volées;
Quelle invisible main agite ces longs glas
Qui pleurent dans les airs, disant : hélas, hélas!...

Les lévites plongés dans leur sainte prière
Ont tressailli soudain au fond du sanctuaire;
Ils ont cru voir un ange errer au haut des cieux.....
De ses ailes voilant son éclat radieux,
Il semble enveloppé d'une douleur amère,
On dirait, qu'en passant, il pleure sur la terre;
Les moines à genoux tendent leurs bras vers lui,
Mais en nommant Félix, dans les cieux il a fui!...
Sur l'autre rive alors on voit la sombre escorte
Qui fidèle à Félix dans ces lieux le transporte;
Déjà mes chants émus qu'interrompaient mes pleurs,
De tous ces chevaliers ont redis les douleurs,
Et ma muse rêveuse, à leur pélérinage
Osa s'associer par un tardif hommage.
A travers leurs sanglots les moines éplorés
Reconnaissent du roi les restes vénérés;
Ils révêtent soudain l'étole blanche et noire,
Et couvrant leurs esquifs de longs tapis de moire
Deux-à-deux on les voit s'y placer tristement;
Leurs hymnes étouffés est un gémissement;
Leurs flambeaux répandant des clartés vaporeuses
Semblent les révêtir de formes nuageuses;
Dans leurs légers bateaux descendant à pas lents,
En tenant la croix sainte entre leurs doigts tremblants.

Ils glissent en priant sur la vague irritée;
Dieu sous leurs pas bénis calme l'onde agitée;
Bientôt de l'autre rive ils atteignent les bords,
Soudain ont éclaté de lugubres transports:
Près du char sépulcral la foule s'agenouille,
Chacun veut contempler cette noble dépouille,
Et le peuple éploré pour la dernière fois
Veut baiser le cercueil du plus aimé des rois.

VI

Mais le cortège entier dans les barques s'élance;
Vers l'antique Abbaye, ah voguez en silence,
Retenez vos soupirs et méditez, hélas!
Sur l'éclat fugitif des pompes d'ici-bas;
A quoi nous servent donc ces grandeurs passagères,
Rien que vide et néant, comme nous mensongères?
A quoi sert tout ce bruit vis-à-vis d'un tombeau?
Ah! notre âme n'est plus qu'une nuit sans flambeau
Si la vertu n'a pas éclairé notre route;
Malheur à l'insensé qui perdit dans le doute

Ces instants fugitifs que Dieu nous a donnés;
C'est pour le confesser que les hommes sont nés;
C'est pour bénir son nom qu'il nous mit sur la terre;
Quand on n'a pas rempli ce divin ministère,
Quand on étouffe en soi cette voix de là haut,
Et que l'ange nous prend comme Job en défaut,
Alors, malheur à nous, malheur âme insensée
Qui renia le but de ta propre pensée,
Malheur, tel qu'un fardeau tu portais ta raison,
Et tu vins te briser à ta propre prison;
Mais lorsque les vertus forment notre existence,
Quand on suit ton élan, ô sainte Providence,
Lorsque tous nos pensers bénis par l'Éternel,
Montent comme un parfum qui brûle sur l'autel,
Lorsque tous nos instants par nos œuvres utiles
Ont rendu nos vertus par l'exemple fertiles,
Quand notre cœur est pur aux regards du Seigneur,
Alors la mort n'est plus que l'heure du bonheur;
Insensés, qui pleurez une absence éphémère,
Ne le savez-vous pas, la vie est seule amère!
Mais lorsqu'on a vécu comme Charles Félix,
L'âme s'envole au ciel, ainsi que le phénix.
O douleur! attribut de la nature humaine,
Et de la terre aux cieux mystérieuse chaîne,

Sur le bord du tombeau tu viens nous avertir,
Que c'est ici le terme, où tout doit aboutir.
Que ce que nous pleurons, se survit à lui-même,
Et qu'entendus encor par le cœur qui nous aime,
Alors que le néant semble nous séparer,
Sa voix nous parle encor et nous dit d'espérer.

VII

Mais déjà les bateaux fendaient l'onde limpide,
Leur essaim diaprait la surface liquide;
Trois évêques pieux précédaient le cercueil,
Et les grands de l'état, tristes, menaient le deuil;
Les vagues frémissaient sous la rame sonore;
Sur le bateau royal qu'un long crêpe décore
Le cadavre est placé sous un dais de velours;
Des emblêmes touchants en ornent les contours,
Sur les plis du satin, agraffés par des armes
L'argent court en festons, ou tombe en blanches larmes.
Trente canots suivaient le bateau sépulcral,
Qu'on distinguait au loin à l'écusson royal.



Chant VII — D'AZEGLIO Pinx. — Page 152

Mais ils touchent déjà cette rive sacrée
Par la noble Abbaye à jamais illustrée,
Et du lac de Bourget abandonnant les bords,
Ils entonnent soudain ce triste chant des morts.

VIII

« Seigneur, détourne de ma tête,
« Ta foudre prête à m'écraser;
« Tu viens assis sur la tempête,
« Et ton souffle va m'embraser;
« Tu viens, et ta voix redoutable
« Me chasse ainsi qu'un grain de sable
« Qu'emporte le vent du désert.
« Devant Toi, Seigneur, ô que suis-je?
« Je passerai sans qu'un vestige
« Garde ma trace qui se perd.

« Je passerai, bientôt ma tombe
« Sera détruite pour toujours,
« Et seule une blanche colombe
« Y viendra couver ses amours.

« Tout doit passer et doit renaître,
« Dans ton sein la vie a son être,
« Seigneur, tout découle de Toi;
« Toi seul animes la nature,
« Tu dis à chaque créature :
« Remplis ton destin, je te voi.

« Homme, ou soleil, insecte, ou monde,
« Ils sont tous égaux à tes yeux;
« Du néant à ta voix féconde
« Ils s'élancèrent radieux;
« Tu les fis tous de ta pensée,
« Qui jamais ne s'est surpassée
« Dans tous tes ouvrages divers;
« Tout porte une empreinte divine.
« Et dans le brin d'herbe on devine
« La main qui sculpta l'univers.

« Oui, Seigneur, pour l'âme du sage
« Qui partout connaît tes bienfaits;
« Tout est empreint de ton image,
« Tous tes ouvrages sont parfaits :
« Depuis ces nombreuses étoiles,
« Qui des nuits parsèment les voiles,

« Innombrables nids de soleils,
« Jusqu'à la légère membrane
« Qui, d'une gaze diaphane,
« Enveloppe les fruits vermeils.

« Oui, partout notre âme ravie
« Reconnaît son divin Auteur;
« Les ressorts secrets de la vie
« Nous attestent le Créateur.
« Seigneur, à la pensée humaine
« Donnant l'infini pour domaine,
« Tu la lanças en la créant;
« Ton souffle la fit éternelle,
« Et ce fut par une étincelle
« Que tu la tiras du néant.

« Éternité, néant, énigmes surhumaines,
« Mots, que Dieu nous prêta sans nous les révéler;
« Qui renferment en eux ces puissants phénomènes
« Que l'homme cherche envain, et ne peut épeler.

« Non, nous ne pouvons pas atteindre à ces mystères;
« Notre esprit accablé se perd dans l'infini,
« Quand pour monter à Dieu de sphères en sphères,
« Il se fait de chaque astre un échelon béni.

« Mais la mort déliant notre âme
« De ses nœuds grossiers et fangeux.
« Nous prête des aîles de flamme
« Pour franchir ce monde orageux;
« Nos yeux ouverts à la lumière,
« De la création entière
« Contemplent l'éclat immortel;
« Et sans en être consumée,
« A travers la nue enflammée,
« Notre âme entrevoit l'Éternel!....

« Oui, Seigneur, ta miséricorde
« Du juste a béni le sommeil;
« C'est ta bonté qui nous accorde
« Dans la mort même le réveil;
« La mort nous enfante à la vie:
« L'heure extrême à l'âme ravie
« Ouvre son céleste horison:
« Tel un oiseau qui vient d'éclore
« Brise l'œuf qui l'enferme encore,
« Telle une âme rompt sa prison.

IX

Mais le cortège entier a franchi l'arc funèbre,
Dernier tribut d'amour à ce Prince célèbre;
Sur le seuil de l'église il arrête ses pas,
Et tombant à genoux les prêtres, les soldats,
N'ont plus que des sanglots au but de leur voyage:
Oh! d'un saint dévoûment, rare pélérinage;
Vous tous, qui fiers encor d'honorer votre roi,
Au-de-là du tombeau lui gardiez votre foi!
De la fidélité Champions héroïques,
Glorieux héritiers de nos vertus antiques;
Laissez moi dans mes chants partager vos douleurs,
Et sur vos noms chéris répandre quelques fleurs.

X

L'auguste sanctuaire ouvrant ses larges ailes
S'élève environné de nombreuses chapelles;
Des emblêmes de deuil, de funestes faisceaux,
Se dressent sous la voûte et voilent les arceaux;
Sur les larges vitraux des gazes transparentes,
Versent l'éclat douteux de leurs clartés errantes;
Les autels dépouillés de leurs pompeux atours
Se drapent sous les plis d'un funèbre velours;
Des tentes en argent et l'ondoyante moire
Jettent de nefs en nefs leur voûte blanche et noire;
De robustes piliers sur deux lignes rangés
Sous la nef, hors du chœur, s'écartent partagés
Et forment sous la voûte une enceinte gothique,
Où les flambeaux jetaient un éclat fantastique.
Un catafalque auguste aux longs voiles de deuil
Sous un dais de velours élevait un cercueil;
L'écusson de nos rois, le sceptre, la couronne,
Tous ces fiers ornements dont s'entoure le trône.

Venaient par leur splendeur parer un vain tombeau!...
Un génie éploré renversait un flambeau;
L'Ange de la patrie appuyé sur une urne
Avait à ses côtés la douleur taciturne;
Tandis que les vertus en longs habits de deuil,
De leurs bras enlacés soutenaient un cercueil;
Le marbre et le pinceau dans leurs savantes veilles
Avaient dans leurs regrets enfantés des merveilles,
Et les beaux arts émus pleurant CHARLES FÉLIX,
Éternisaient son nom sur la toile et l'onix.

XI

Minuit vient de sonner: une lumière pâle
A jeté sous les nefs sa clarté sépulcrale;
Les murs, tendus en noir, reflètent tristement
Ces tremblantes lueurs qui brillent faiblement;
Tout est morne et désert sous ces arches obscures,
Le vent seul a parfois d'harmonieux murmures;
On dirait qu'il se plaint comme un dernier soupir,
Qui pleure lentement avant de s'assoupir;

Un souffle aussi léger qu'une haleine mourante
Semble passer parfois comme une brise errante,
Elle court, elle court et les pâles flambeaux
S'obscurcissent encor à cet air des tombeaux.
Quelle nuit! quel silence! au milieu des ténèbres
L'œil ne peut entrevoir que des objets funèbres;
On dirait que la mort a plus de majesté,
Lorsqu'au seuil du néant et de l'éternité
Aucun bruit passager ne trouble sa demeure.
Mais le pavé frémit? quelle voix passe et pleure?
Sur ce cercueil où dort l'objet de nos douleurs,
Est-ce un ange qui vient de jeter quelques fleurs?
Vers l'autel révéré des lévites s'avancent,
Des vases de parfums dans leurs mains se balancent,
Sur leurs habits de deuil brille une croix d'argent
Qui sur le velours noir jette un reflet changeant;
Dans le chœur où la nuit étend ses voiles sombres,
Ils vont s'agenouiller semblables à des ombres,
Et dans l'obscurité, fantômes indécis,
Ils semblent ces géants aux bords du Nil assis;
Leurs voix à l'unisson s'élèvent fugitives,
Traînant les lents accords de leurs notes plaintives;
On sent que la douleur murmure dans leur chant
Tout ce que la prière, hélas, a de touchant;

O Psaumes de David, cri sublime de l'âme,
Qui monte vers le ciel sur des aîles de flamme!
Soupir du Roi prophète, hymne de la douleur,
Et le plus noble accent de l'homme au Créateur;
Plainte, où l'humanité dans la même prière,
Depuis les premiers tems a gémi tout entière;
Des quatre points du globe à la fois on entend
Monter vers l'Éternel cet hymne palpitant;
Harpe sainte, le cri qui frémit sur ta corde
Est un titre éternel à la miséricorde;
O chant de désespoir, d'amour et de douleur,
Que pour parler au ciel, nous apprit le Seigneur!
Cantique surhumain et l'extrême prière,
Que l'homme dit encor à son heure dernière;
Sublime chant de deuil et prophétique accord,
Dont un divin instinct nous fait bercer la mort.

FIN DU CHANT SEPTIÈME

CHANT HUITIÈME

LA TOMBE

I

Mais déjà le soleil dissipait les ténèbres,
Ses rayons se glissaient sous les voûtes funèbres,
Et d'un jour éclatant, colorant les vitraux,
Tombaient en gerbes d'or à travers les carreaux.
Des moines à genoux la voix mélancolique
Murmurait tristement un funèbre cantique,
Depuis l'heure, où des nuits le char silencieux,
D'ombres et de vapeurs avait voilé les cieux.
Tout-à-coup les reflets de l'aurore naissante
Suspendent un instant leur plainte gémissante:

Ils se sont relevés et tristes, abattus,
Sur leurs traits par le jeûne et leurs sens combattus,
Où leur sévérité par des tâches livides,
Pétrifia leurs pleurs arrêtés dans leurs rides,
L'œil voit avec effroi, qu'une fraîche douleur
A sur leurs fronts ternis répandu sa pâleur;
Ils marchent deux-à-deux, et la tête baissée,
Comme écrasés du poids de leur propre pensée;
S'éloignant à regret du chœur morne et désert,
De leurs pas derrière eux le faible bruit se perd.

II

De longs crêpes de deuil drapent la basilique;
L'airain vibre ébranlé sous la flèche gothique,
Un glas plaintif et lent dans les airs a gémi;
On dirait une voix qui pleure son ami,
Et jette un cri d'amour à la tombe muette;
De la douleur du peuple éloquent interprète.

Dans les airs attristés fais voler nos sanglots,
Que tes balancements éveillent les échos.
Et que ta voix en pleurs par un plaintif murmure
Exhale les soupirs de toute la nature;
Appelle par tes sons tristes et désolés.
Ces peuples malheureux de douleur accablés;
Ah! dis leur d'accourir sous tes saintes murailles,
Où déjà retentit le chant des funérailles.....
Mais à ces sons pieux apportés par les vents,
Sublime adieu qu'aux morts décernent les vivants,
La foule est accourue, éperdue et tremblante,
Et se précipitant sous la porte béante,
Elle inonde à longs flots les parvis révérés.
Et jusqu'au seuil des chœurs aux prêtres consacrés.
De lugubres gradins environnent l'enceinte:
Sous un dais de velours qu'ombrage la croix sainte,
L'archevêque pieux s'est placé tristement;
Les guerriers sont placés autour du monument
Qui de Charles Félix renferme la dépouille;
Sous de larges piliers le peuple s'agenouille.
Et les grands de l'état autour du noir cercueil
Soutiennent le drap d'or en longs habits de deuil;
Sur leurs seins étoilés où resplendit la moire.
Flottent les sombres plis de leur écharpe noire.

Les gardes de Félix, ces fidèles soldats,
Dont la gloire et l'honneur guidèrent seuls les pas,
Mornes et l'œil baissé laissent couler leurs larmes;
Appuyés tristement aux pommeaux de leurs armes,
Ils ne déguisent pas l'excès de leurs douleurs,
Ils pleurent: les héros sont plus grands sous les pleurs.
Leur chef tient à la main l'étendard de Savoie,
Qu'enferme dans ses plis un long réseau de soie;
Et près du monument entr'ouvert devant eux,
Ils tombent à genoux pleins d'un respect pieux.

III

Des chants ont résonné sous la voûte ébranlée,
Et la foule attendrie en ces lieux rassemblée,
Elève jusqu'au ciel l'accent de ses regrets :
La prière est un baume à nos ennuis secrets
Lorsqu'aux pieds du Très-Haut, sur ses aîles de flamme,
Elle va déposer les peines de notre âme,



Chant VIII L. BISI Pinx. Page 168

Ces élans, ces soupirs, qui d'un poids douloureux
Accablent ici-bas le cœur des malheureux.
En priant, nous sentons qu'une sainte espérance,
De l'huile des parfums calme notre souffrance:
O prière! ô miracle et d'amour et de foi!
Un peuple entier venait t'exhaler pour son Roi:
Ce sont d'abord ces chants, dont la douce harmonie
Berce les maux cruels de l'heure d'agonie;
De pardon et d'espoir ces sublimes accords,
Que la douleur trouva sur la couche des morts;
Puis, ces accents plaintifs que le cœur qui nous pleure,
Murmure en gémissant à notre dernière heure:
Suprême adieu du cœur qui s'élève attristé
Sur le seuil de la tombe et de l'éternité.

« Seigneur, de nos courtes années
« Le terme est marqué par ta main;
« Nos jours comme les fleurs fanées,
« Qui jonchent le bord du chemin,
« N'auront pas eu de lendemain;
« Et déjà nos mornes journées
« Sous ta faux tombant moissonnées,
« Iront mêler nos destinées
« A la cendre du genre humain.

« Seigneur, un peuple éteint dort sous les pas des hommes,
« Ce sol que nous foulons, autre fois fut vivant;
« De la cendre des morts l'air se peuple d'atômes,
« C'est d'ossements humains qu'est la poudre du vent.

« Sur le sol la croûte des ages
« A superposé ses sillons,
« Attestant ses nouveaux passages
« Par diverses formations.
« Couche par couche nous voyons
« Les cataclismes de la terre;
« On voit que chaque nouvelle ère
« A labouré notre hémisphère
« Au soc des révolutions.

« Dieu tient le bout sacré de cette chaîne immense:
« Ces anneaux réunis composent l'univers;
« Où finit un mystère, un autre recommence,
« Dieu n'a pas dit le mot de ses secrets divers.

« Car, l'homme jeté sur la terre,
« Vient pour accomplir une loi,
« Faible instrument d'un grand mystère,
« Dont il demande le pourquoi!

« Seigneur, il passe devant Toi,
« Tout surpris, et de vivre et d'être,
« De mourir, de sentir, de naître,
« De penser et parfois, peut-être,
« D'écouter une voix en soi.

« Pourquoi-donc suis-je né? se dit-il, et mon âme,
« Quels lieux habitait-elle avant de m'animer?
« Où vais-je, hélas, Seigneur! est-ce d'un jet de flamme,
« Que l'esprit créateur prit soin de me former?

« Oui, j'en crois ta bonté divine,
« Qui seule ne nous trompe pas,
« L'homme, ainsi qu'une algue marine,
« Ne prend point racine ici-bas:
« C'est au ciel que tendent nos pas;
« La mort comme un vent sur la grève,
« D'un souffle en passant nous enlève,
« Notre existence ne s'achève
« Qu'en ayant franchi le trépas.

Et ces chants tour-à-tour aux notes inspirées
Sous la voûte élevaient leurs prières sacrées,
Quand l'archevêque ému, balançant l'encensoir,
En traversant l'église à l'autel vient s'asseoir :
Alors a commencé ce divin sacrifice,
Où Jésus, s'immolant encor dans le calice,
Rachète les humains par son sang baptisés;
Du céleste pardon nos fronts sont arrosés,
Et le Christ triomphant sur ce nouveau calvaire,
Chaque jour sur l'autel régénère la terre.
Le mystère divin va bientôt s'accomplir,
La voûte de l'église a semblé tressaillir;
Et tombant à genoux la foule consternée,
Et le front sur le marbre humblement prosternée,
Frappe de coups préssés son sein retentissant,
D'où s'échappe tout bas un soupir gémissant;
Quand dans le vase d'or, puisant la Sainte Hostie,
L'archevêque a béni la foule anéantie
Dans le muet transport d'un saint ravissement.
Dans l'église on n'entend aucun frémissement,
Si ce n'est le bruit sourd de la voix des lévites,
Qui murmurent entr'eux les paroles bénites;
Sur l'autel redoutable où resplendit un Dieu,
Un ange en se voilant de ses ailes de feu,

Accourt le dérober à nos regards profanes;
Mais la foi soulevant ces voiles diaphanes
Aperçoit le Sauveur, se dressant sur l'autel,
Tel qu'au jour, où debout sur ce globe mortel,
Le Christ environné d'éclair et de tonnerre,
Viendra dans sa splendeur juger toute la terre,
Qui, craquant sous ses pieds et les flancs entr'ouverts,
Flottera dans l'éther comme un mort sur les mers,
Quand les astres émus, refoulant leur carrière,
A leurs soleils éteints demandant la lumière,
Iront, comme ces chars qui heurtent leurs essieux,
L'un à l'autre étonnés, se briser dans les cieux.

IV

Au reflet des flambeaux qui fait trembler les ombres,
S'avance lentement traversant les nefs sombres
Le cortège attristé qui doit rendre au cercueil
Ce prince, objet naguère et d'amour et d'orgueil;
Aux pieds du catafalque, alors on voit ensemble
Ces prêtres, ces guerriers, que la douleur rassemble,

Et le corps de Félix soutenu dans leurs bras,
Semble encor triompher des horreurs du trépas.
Couché sur un drapeau, noble linceul de gloire,
On dirait qu'il repose après une victoire;
Des palmes, des lauriers, des couronnes, des fleurs,
Inondent son cercueil humide de nos pleurs.
Déjà le noir caveau rouvre ses flancs de pierre,
Où dans un lit de plomb on va sceller la bière.
Pour désigner la place où dort Charles Félix,
Non, il n'est pas besoin de bronze, ni d'onix,
Un feuillet de granit portant ce nom sublime,
Révèle à l'avenir ce prince magnanime.
Autour de son cercueil, debout, tous les guerriers
Entourent de leurs rangs les nobles chevaliers
Où domine le chef des gardes Allobroges,
Soldat, dont la valeur n'a pas besoin d'éloges,
Tant son nom illustré par vingt combats divers
Atteste sa splendeur sur la terre et les mers:
Ses cheveux argentés, ainsi qu'une couronne,
Ornent son vaste front où la bonté rayonne.
Et ses regards rêveurs de ses larmes mouillés,
Contemplent près de lui nos preux agenouillés.
Il veut parler : sa voix tremble dans sa poitrine ;
Vers le corps de Félix tristement il s'incline,

Et grave, en se tournant ému vers les soldats :
« Louons-le, leur dit-il, mais ne le pleurons pas !
« Rappelant les beaux jours de la Grèce et de Rome
« Au nom de la patrie honorons un grand homme,
« De nos derniers regrets entourons son tombeau ;
« La gloire pour linceul lui donne ce drapeau....
Et prenant l'étendard d'une main frémissante,
« Sur ce tombeau sacré la patrie est présente ;
« Au nom du noble Albert, oui ton armée en deuil
« Du drapeau de Savoie a paré ton cercueil ;
« Interprète pieux de la douleur commune
« Oui, je viens déplorer une grande infortune ;
« Et ma voix évoquant ton noble souvenir,
« De ton règne éclatant instruira l'avenir ;
« O Toi, de tes sujets le modèle et le père !
« Sur nous, du haut des cieux, abaisse ta paupière,
« Et vois le jeune Albert par ses grandes vertus,
« Ranimer le bonheur dans nos cœurs abattus ;
« Entends ces cris d'amour saluant son passage !
« Vois son siècle, enrichit d'un code juste et sage,
« Mettre son nom au rang des rois législateurs !...
Un seul cri s'éleva soudain de tous les cœurs,
Et le grand nom d'Albert volant de voûte en voûte
Montait avec l'encens au Dieu qui nous écoute ;

Le guerrier attendri, qu'interrompaient ses pleurs,
Suspendit son récit au milieu des clameurs;
Puis, posant l'étendard sur la royale tombe:
« Flotte toujours ainsi sous les murs d'Haute-Combe,
« Comme un linceul sacré, que la fidélité
« Sur le meilleur des rois en pleurant a jeté. »
Et soudain on entend retentir dans la foule
De flatteuses rumeurs, bruit qui s'élève et roule,
Et le nom de Félix éveillant les échos,
Vole de bouche en bouche au milieu des sanglots.

V

Silence, le guerrier que la foule contemple
D'un accent solennel ébranle au loin le temple;
Sur le marbre funèbre appuyé tristement,
Il baigne de ses pleurs ce noble monument:
— « Peuple, dit-il enfin, et vous fidèle armée,
Qui sembliez partager sa vaste renommée,
Vous, qui d'un règne auguste intrépides soutiens,
Auriez donnés vos jours pour prolonger les siens:

Qui mêlez à mes pleurs vos regrets et vos larmes,
A le louer encor, vous qui trouvez des charmes,
Venez sur son cercueil célébrer ses vertus,
Et consoler ainsi vos esprits abattus.
Pour les cœurs vertueux la douleur est un culte,
Et l'impie effrayé seul à la mort insulte.
Qui n'a pas entendu cette voix du tombeau,
Guide que la vertu porte comme un flambeau;
Qui n'a pas entendu sur le cercueil d'un père
Comme un cri solennel s'exhaler de la terre;
Et qui n'a pas cru voir un spectre respecté
Entre le monde et nous mettre l'éternité?
Accourez sur ces bords vains sectateurs du monde,
Opposez vos plaisirs à cette paix profonde,
Que le juste, oublieux d'un monde suborneur,
Goûte au sein des vertus, à l'ombre du Seigneur.
Vos plaisirs, ai-je dit, vos pompes mensongères,
Comme un souffle trompeur, vides et passagères,
Ont-elles mérité qu'on leur prête ce nom?
Pour nommer vos plaisirs vous n'avez pas un son!
Un son, qui dans vos cœurs puisse peindre la chose
Comme en nommant la fleur on croit voir une rose,
Car vos plaisirs toujours compagnons du remord,
Dans leurs seins infectés ont un germe de mort;

Vos plaisirs, qui vivant d'un trafic mercenaire
Entraînent sur leurs pas la honte et la misère;
Vos plaisirs, qui du pauvre ont calculé la faim,
Et lui jettent le vice en échange de pain.
Vos plaisirs, qui rongeant l'humanité souffrante,
Impriment sur vos fronts leur lèpre dévorante.
Vos plaisirs, dont le juste a rougi de courroux!
Ah! dans le dernier jour ils tomberont sur vous!
Et l'œil à découvert voyant à nu votre âme,
Dans toute cette horreur qui rend le vice infâme,
Détournera soudain un regard de dégoût,
Comme on fait en passant près d'un immonde égout.
La colère, la haine et la froide avarice;
L'ambition qui vit de fraude et d'injustice;
Le parjure effronté; l'envie à l'œil hagard,
Qui dans son propre sein enfonce son poignard;
Des laches voluptés l'assemblage adultère;
Toutes ces pâles sœurs des crimes de la terre;
Et l'hypocrite abject qui marche revêtu
Des déhors empruntés d'une fausse vertu,
Qui, d'un masque pieux cache ses impostures,
Et se vautre à loisir en d'infâmes souillures.
Ah! ces vices hideux que l'œil épouvanté
Voit ainsi que des vers ronger l'humanité,

Qui, du corps social dévorant le cadavre,
L'auront bientôt reduit, ô penser qui me navre!
A l'état dégoutant d'un squelette épuisé,
Que la vie a laissé tel qu'un habit usé.

VI

Si l'on doit s'indigner contre cet âge infâme;
Si de ses nœuds impurs il faut dégager l'âme;
Si l'on doit aux humains déchus de leur splendeur
Rappeler leur première et divine grandeur;
C'est lorsque du tombeau la majesté tonnante
Semble nous écraser de sa voix fulminante;
C'est, quand d'un pied tremblant rasant l'éternité
Dont la mort a déjà pris l'immobilité,
Nous touchons à ce seuil où vient finir la vie:
Ah! la voix de l'esprit doit éclater ravie,
Et secouant son aile et son lâche sommeil
S'en remonter à Dieu, comme l'aigle au soleil.
Oui, devant ce cercueil dont la chaste dépouille
De nos vices jamais n'a ressenti la rouille,

Devant ta vie entière, ô Félix! m'entends-tu,
Rappeler aux humains l'amour de la vertu?
Prélats, peuple, guerriers, vous qu'une douleur juste
Groupe autour du tombeau de ce Monarque Auguste:
Qui prêtant à ma voix un touchant intérêt,
A mon récit ému, mêlerez un regret;
Non, je ne prétends pas résumer sa carrière,
Non, d'une seule fleur je veux orner sa pierre.
Sa gloire et ses bienfaits sont par des traits vainqueurs
Près de son nom chéri gravés dans tous les cœurs;
Je ne vous dirai point, cette bonté divine
Qui fesait adorer et Félix et Christine:
Christine! à ce doux nom, mon cœur respectueux
Dépose à ses genoux l'hommage de nos vœux;
Reine, dont le grand cœur sous un voile angélique
Sut opposer au sort un courage héroïque;
Épouse, fille et sœur, de ses devoirs pieux
Elle a toujours donné l'exemple glorieux;
Fille de Saint-Louis, à cette tige illustre
Ses touchantes vertus prêtent un nouveau lustre;
Nulle Reine jamais de soins plus généreux,
Ici-bas n'adoucit le sort des malheureux.

VII

Les paisibles vertus que la paix fait éclore,
La gloire et la splendeur dont un prince s'honore,
Ne feront point, soldats, l'objet de mon discours;
Vous, guerriers valeureux, élevés loin des cours,
Mais, qui du bruit des camps, l'âme en tout tems nourrie
Respira pour vertu l'amour de la patrie;
Vous qui ne croyez pas que l'on puisse obtenir
D'autres titres de gloire aux yeux de l'avenir,
Que ceux que la vaillance arrache à la victoire;
Sur un feuillet d'airain, vous, qui gravez l'histoire,
Venez, du plus récent de nos brillants exploits,
Retrouver quelques traits conservés par ma voix.
Vers les bords Africains, voyez, ivres de joie,
Flotter sur Tripoli l'étendard de Savoie.
Moi-même, obscur guerrier de ce fait éclatant,
Je viens en faire ici le récit palpitant.

VIII

Déjà vous le savez, un amas de corsaires
Osaient nous imposer des tribus annuaires;
Souverains odieux de l'empire des mers,
Ils infectaient les flots de leurs crimes divers;
L'Europe vit souvent leur insolent courage
Sur ses bords désolés apporter l'esclavage.
Par le meurtre et le vol ces brigands précédés,
Et par des flots de sang sans remords inondés;
Des vices les plus bas, des plus horribles crimes,
Dans les Chrétiens tremblants choisissaient leurs victimes;
Et leur repaire impur, tel qu'un nid de vautours,
Tout dégoutant de sang hissait d'affreuses tours
Sur les sables brûlans de l'antique Lybie;
C'est-là que sè cachait cette race hardie,
Et qu'à travers les tems un grand peuple avili,
Non loin, où fut Carthage. éleva Tripoli.

Là, d'un insolent Dey sanguinaires ilotes,
Ces traitres s'élançaient pour dévaster nos côtes;
Déjà de tant d'audace irrités maintes fois,
D'un juste châtiment les menaçaient nos Rois;
Mais, pour ne pas léser notre riche industrie
Dont le commerce actif enrichit la patrie,
Félix à ces brigants octroyant un traité,
Pour que notre étendard vole au loin respecté,
Permet, que d'un consul la puissante présence
Maintienne notre honneur et notre indépendance.
Mais ces vils renégats, parjures à leur foi,
Dans son représentant ont insulté le Roi.
Félix tout frémissant d'orgueil et de colère,
Refuse de plier un sceptre tributaire :
« Qui? moi dit-il, j'irai devant ces vils brigants,
« Qui par notre faiblesse osent être arrogants,
« Abaisser de mon nom l'éclat héréditaire?
« Non, sur ce peuple impur doit tomber mon tonnerre;
« Et la mer, que couvraient ces barbares abjects
« Roulera dans ses flots leurs cadavres infects.

IX

Il dit: la flamme ardente
Tord le fer et l'acier,
Sous la lime mordante
Brille le bouclier.
L'épée étincellante,
Les glaives et les dards,
La dague scintillante,
Les casques, les poignards,
S'entassent et se mêlent
Sous les pieds des soldats,
Et sur le sol ruisselent
Ces foudres des combats.

Aux armes! levez-vous, déjà l'escadre est prête,
La voile des vaisseaux palpite sous le vent;
Partez, et sur ces bords, ainsi que la tempête,
Faites pleuvoir la mort, la honte et la défaite,
Allez saisir votre conquête
A travers l'abîme mouvant.

La bombe meurtrière,
Les mousquets, les canons,
Comme des blocs de pierre
Prennent racine aux ponts;
Et leurs béantes gueules
D'où s'exhale la mort
Osent se montrer seules
A babord et tribord;
Les flammes et les voiles
Se hissent sur les mâts;
Partons, vers ces étoiles,
Cherchons d'autres climats.

Partons, l'escadre est prête, et vers la poupe agile
Se rassemblent déjà les chefs et les soldats :
C'est le fier Sivori dont le courage habile
Doit guider sur les mers notre flotte docile;
La victoire, à sa voix virile,
S'élance déjà sur nos pas.

Après lui Mameli, héros dont le courage
Médite des exploits dignes de l'avenir;
Tripoli le verra, debout sur son rivage,
Ainsi que Canaris, aux fastes de notre âge

Ajouter une grande page,
Où rayonne son souvenir.

Puis l'on voit tour-à-tour ces braves capitaines,
Que la gloire a déjà chauffé de ses rayons;
Serra, dont le grand nom s'unit au nom de Gènes,
Rappelant les splendeurs et les vertus romaines,
Dont ces familles souveraines
Donnaient l'exemple aux nations;

Puis Villarey, Chizi, Todon et Malaussène.
Mais déjà nos vaisseaux s'envolent loin du port,
La brise en se jouant sur le mât de Misaine
A détendu la voile, et sa suave haleine,
Sur les flots mouvants nous entraine,
Et nous avons quitté le bord.

Adieu, Gênes! cité puissante dans l'histoire,
Des rêves d'orient idéale beauté,
Dont chaque monument, ciselé par la gloire,
Garde un grand souvenir légué par la victoire;
Car, rien n'efface la mémoire
D'un nom cher à la liberté.

Adieu, noble pays, terre d'indépendance,
Dont le nom souverain empreint de majesté
N'a pas subi l'affront qui suit la décadence,
Mais qui, plus grande encor, bénis la Providence,
Car, nos rois avec l'abondance
T'apportaient l'immortalité.

X

Adieu, Gène! ô cité par la gloire chérie!
De Colomb et d'André, magnanime patrie!
C'est toujours à regret qu'on quitte tes remparts,
Mais ne m'accuse point, pour combattre je pars,
Je pars, et ma pensée errante sur ta plage
Viendra parfois s'asseoir sur ton joyeux rivage,
A l'heure où le soleil abandonnant les cieux
Verse à tes monuments un jour mystérieux.
De marbre et de granit tes maisons revêtues
Sur leurs balcons dorés élèvent des statues,

Qui, posant leurs pieds blancs dans des vases de fleurs
Soutiennent des rideaux aux soyeuses couleurs;
On dirait qu'une fête éternelle et riante
Anime tes remparts de sa gaité bruyante;
Tes magiques salons enchassés dans de l'or,
Semblent du monde entier renfermer le trésor.
L'ivoire, le lapis, et l'albâtre et l'opale
Incrustent sur tes murs leur pompe orientale,
Près des tableaux divins que rêva dans son ciel,
Cet ange au doux profil qu'on nommait Raphaël.

XI

Adieu, déjà je sens mon vaisseau qui dérive;
Tu fuis comme un brouillard, ô poétique rive!
Et mes regards émus à mon réveil demain
Aux bords de l'horizon te chercheront envain.
Arrêtez, vents jaloux, laissez-moi voir encore
Ce rivage chéri qui des mers semble éclore:

Ce sol, c'est l'Italie! à cet auguste aspect,
Nous découvrons nos fronts courbés par le respect;
Vers les bords africains quand mon vaisseau s'envole,
Quand ma voile déjà sous le souffle d'Eole
Se gonfle comme un sein qui palpite d'amour,
Quand la vague se creuse et monte tour-à-tour,
Moi, je te tends les bras, et ma voix attendrie
Te jette pour adieu, chère et sainte patrie,
Le serment solennel d'être digne de toi,
Et de vaincre ou mourir pour le nom de mon Roi.

FIN DU CHANT HUITIÈME

CHANT NEUVIÈME

LA TRAVERSÉE

(*Suite du récit*)

I

Loin du golfe riant qui dans les monts s'encadre
Au souffle du mistral déjà fuit notre escadre.
Deux frégates, deux bricks et cinq légers vaisseaux
Dans leur course rapide ont sillonné les eaux;
C'est le léger Triton et la noble Christine,
Le Commerce puissant qui du front nous domine,
L'agile Néréide, hirondelle des mers,
Qui d'un vol aërien rase les flots amers.
Entassés sur le pont des glaives, des armures,
Des poignards, des mousquets ces sinistres parures

Que le guerrier revêt dans le jour des combats,
Près d'un tas de boulets se mêlent sous nos pas.
Le grave matelot, le fantassin agile
Assis sur les canons font de leur voix virile
Retentir en chantant une mer sans échos;
L'appareil des combats plaît au cœur des héros.
Nous voguons, et nos pas laissent un blanc sillage;
On dirait à le voir un ruban qui surnage.
Debout sur le tillac, je vois filer les nœuds
Mesurant notre essor sur les flots lumineux.
Sur ses agrès tremblants notre vaisseau s'incline;
Sous les âpres baisers de la brise marine,
La voile qui se gonfle et retombe soudain,
Semble dans ses élans palpiter comme un sein.
Du roulis inégal les craquements funèbres,
Comme une voix qui pleure au milieu des ténèbres,
Jettent de tems en tems un sourd gémissement,
Auquel la vague unit son doux frémissement.
Sur les cables tendus j'entends crier les voiles;
Dans un ciel transparent scintillent les étoiles;
Ces mondes inconnus sont des lettres de feu
Qui gravent en soleils le nom puissant de Dieu.
Mais le vaisseau, pourtant, fuyant de vague en vague
Découvre en avançant un horizon plus vague;

Toujours l'immensité s'agrandit devant lui,
Et déjà la Toscane à nos regards a fui.
Mais l'escadre bientôt sous la fraîche rafale
Qu'exhale jusqu'à nous la terre triomphale
Où Rome étend ses pieds, vole et rase de près
Ces rivages riants par l'histoire illustrés.
Oui, le vent apportait sur son aile embaumée
Comme un parfum de gloire à mon âme charmée.
Salut, terre sacrée! à ton auguste aspect
Le matelot errant, saisi d'un saint respect,
Contemple l'œil ému ces paisibles rivages
Qui de leurs souvenirs entretiennent les âges:
Voilà Rome! et ce nom a rempli l'univers;
Voilà Rome! et ce cri répété sur les mers,
Vole de flots en flots, et va sur ton arène
Saluer les débris de la grandeur romaine;
Déjà par un baiser, pays chéri des Dieux,
Le soleil comme nous t'adressait ses adieux!

II

Mais sous un ciel d'azur la mer calme et limpide
S'étend comme un miroir qu'aucun souffle ne ride;
La lune au loin traçant un sillon argenté,
Baigne les flots mouvants de sa pâle clarté.
Près de nous éloigner de cette antique Europe,
Nos regards enchantés découvrent Parthènope;
Naples! douce syrène assise aux bords des flots,
Nous attirant au bruit de tes joyeux grelots;
Qui, le front couronné de lotus et de roses,
Tes beaux pieds dans la mer mollement te reposes;
On dirait à te voir vers le déclin du jour,
Quand tu viens respirer la fraîcheur et l'amour,
Que pour le plaisir seul, belle nymphe joyeuse,
L'Éternel a créé ta terre radieuse.
Sous ton ciel amoureux fleurissent les beaux arts;
Un peuple insouciant inonde tes remparts;
Naple, ô belle cité! brillante tu domines
Tes monts riants, couverts de fleurs... et de ruines!...

Pompée, Herculanum, villes que ton volcan,
Ainsi que des fruits morts, enferme dans son flanc:
N'entendis-tu jamais de leur sombre agonie
Le râle affreux, troubler tes chants pleins d'harmonie,
Quand le Vésuve ardent, tel qu'un phare allumé,
Fait pencher sur ton front son panache enflammé?
Non, sous la pluie en feu tu t'endors oublieuse,
Sur la cendre attiédie et folâtre et rieuse,
Tu danses en chantant au son du tambourin,
Ta vive tarantelle à l'amoureux refrain.
Adieu, molle cité, par les arts embellie,
La plus belle des sœurs qui parent l'Italie;
Adieu, Naples superbe! en rasant tes remparts,
Quelques larmes d'amour ont mouillé mes regards!...
C'est ici! sous ton ciel, que naquit cette Reine
Du cœur de ses sujets auguste souveraine;
Ton sol devient pour nous la terre des vertus,
CHRISTINE! objet d'amour pour deux peuples émus;
Ange, qui t'élançant des rives paternelles,
Sur notre trône ému vins déployer tes ailes.

III

Mais sept fois sur les flots où tremble sa clarté
Le soleil renaissant s'est déjà reflété.
Depuis qu'abandonnant l'heureuse Ligurie
Vers l'Afrique a cinglé notre troupe aguerrie.
La Lucanie antique à nos yeux disparaît,
Et semblant se plonger dans les flots à regret,
Ses caps font mugir l'eau qui s'enfle et tourbillonne,
Elle monte, descend, se relance et bouillonne,
Et de sa blanche écume au loin jonchant les flots,
Découvre ses récifs aux yeux des matelots.
Plus loin, tout couronné de vapeurs et de flammes,
Un volcan à fleur d'eau sort du milieu des lames,
Et posé sur ces bords, tel qu'un phare éternel,
Il trace dans les airs un sanglant arc-en-ciel
D'où s'échappe la foudre et la lave enflammée.
Combustibles débris dont la mer est semée;
La main de l'Éternel l'alluma sur les eaux
Pour guider dans la nuit la voile des vaisseaux,

Et pour que le marin suspendu sur l'abîme
Reconnaisse son Dieu dans cette œuvre sublime!
Abandonnant ces bords si fatals aux nochers,
La flotte prend le vent et fuit de ces rochers.
Nous approchons bientôt du détroit de Messine,
Je sens notre vaisseau qui remonte et s'incline
Sur les flots orageux de Charybde à Scylla:
Mais nous passons enfin, et la Sicile est-là.

IV

Une ombre du passé plane sur ces rivages,
Le parfum de sa gloire a traversé les âges,
Chaque pas sur ce sol éveille un souvenir
Qui d'un tems glorieux vient nous entretenir;
Chaque tombe a son nom, chaque site sa gloire,
Chaque pierre son Dieu, chaque mont son histoire;
C'est sur ces bords riants, sous l'azur de ces cieux,
Que la Grece plaça ses fables et ses dieux:
Là, Cérès éplorée appelait Proserpine,
Ici, Vulcain forgeait une armure divine.

Les Cyclopes géants sous leurs coups vigoureux
Ebranlaient de l'Etna les antres ténébreux.
Ce cap est Orgythie, et cette onde Aréthuse,
Ce vallon est l'Enna, ces débris Syracuse.
Oui, la muse et l'histoire ont de la plaine aux monts
Secoué sur ces bords l'éclat de leurs grands noms.
O riante Sicile! ò contrée héroïque,
L'oubli change en linceul ton voile poétique,
Et cependant ton sol en prodiges fécond,
Au cœur qui l'interroge en tressaillant répond!
Oui, ton nom immortel rappelle à ma mémoire
Quelques feuillets épars de ta brillante histoire:
Montre-moi tour-à-tour ces nombreux combattans
Qui sèment ton passé de leurs faits éclatants;
Magnanimes héros, dont le mâle courage
Repoussait les soldats de Rome et de Carthage:
Apparaîssez encor, Archimède, Dion,
Harmocrate, Gyllipe; oui, dans chaque sillon
De vos pas immortels je vois toujours l'empreinte;
Seuls vous restez debout sur la patrie éteinte.
Empires, nations, tout meurt, tout passe, hélas,
Mais les noms des héros seuls ne périssent pas!
Et sur ces bords déserts, autre fois pleins de vie,
Lorsqu'une ville entière, éteinte, évanouie,

Ne laisse rien de soi, que quelques noirs débris
Faisant encor douter à nos regard surpris
Qu'un nom si glorieux tienne si peu de place,
Quand sous la faux du tems tout se broye et s'efface,
Un nom seul, quelque fois, triomphant du passé,
Comme un géant superbe entre les tems placé,
Entretient l'avenir, et dominant les âges,
De son grand souvenir a rempli ces rivages:
Tel d'Archimède encor le spectre colossal,
Alors qu'il prend l'Etna la nuit pour piédestal,
Semble jeter son nom à la Sicile émue,
Qui sent à cette voix son volcan qui rémue.....
De ta gloire passée, adieu, rivage en deuil;
Ta mer parait gémir aux pieds de chaque écueil,
Et la voix de ses flots, doux comme un chant de Muse,
Répète tristement le nom de Syracuse!!
Loin de ces bords déserts nous dirigeons nos pas;
Soldat, j'aspire encor un parfum de combats,
Alors que mon vaisseau rase en passant ces côtes
Qui d'Athène et de Rome ont abrité les flottes.
Et je suis fier aussi, de contempler ce sol
Que l'aigle de Savoie effleura dans son vol,
Quand le noble Victor, guidé par la victoire.
Sur ces bords un instant vint transplanter sa gloire.

V

Mais l'escadre pourtant vers le milieu du jour
Franchit de Pachynum l'harmonieux contour;
Quand ce vent embrasé, qui souffle d'Arabie,
A dévié nos pas du chemin de Lybie;
Le pilote attentif gouverne à l'occident,
Et nous voguons joyeux loin du Simoun ardent.
La flotte suit le vent, et cingle vers Carthage;
Nous voulons en passant saluer ce rivage,
Phare éternel de gloire aux regards éblouis,
Terre deux fois sacrée, où mourut Saint-Louis.
Nos soldats cependant, impatients de gloire,
Désignent Tripoli, ce sol de la victoire,
Et le montrant du doigt, ils semblent demander
Qu'au rivage africain on les laisse aborder,
Et debout sur le pont, aspirant la tempête,
De l'aspect du danger ils se font une fête;
Mais le chef leur a dit. qu'aux bords Carthaginois
Dort le grand souvenir du plus juste des rois;

Et qu'il vient révérer l'ombre presque divine,
Au nom Auguste et cher de la noble Christine.
Tous les soldats alors par le respect émus:
« Fille de Saint-Louis, Toi, qui par tes vertus,
« Comme un astre de paix, brille sur la patrie,
« Gloire à tous tes ayeux, Souveraine chérie!
« Gloire à ton noble nom, gloire à tous ces héros,
« Gloire aux lis, gloire à l'aigle, intrépides drapeaux,
« Qui souvent réunis dans notre grande histoire,
« Avez à votre aspect enchaîné la victoire.
« Philibert et Henry, Louis, Émmanuel,
« Oui! vos noms ont brillé d'un éclat immortel!

VI

Mais qu'ils sont longs les jours qu'on passe dans l'attente,
Lorsque l'œil fatigué n'aperçoit que des flots;
Quand toujours devant nous fuit la vague éclatante;
Qu'on n'entend que le bruit des eaux;
Quand tout, autour de nous, n'est que calme et silence;
Quand le navire errant marche et marche toujours,
Et que ternes et froids, sur l'horison immense,
Pour nous se lèvent tous nos jours.

Souvent pour écarter l'ennui des longues heures,
Les matelots pensifs et les joyeux soldats,
Quand le calme enchaînant nos flottantes demeures
Semblait aux mers clouer nos pas,
Charmaient leurs vains loisirs du récit de nos gloires,
Assis en rond, autour des vétérans conteurs,
Ils écoutaient émus ces brillantes victoires,
Pages d'une ère de splendeurs!

Ils parlaient tour-à-tour de ces jours d'allégresse.
Quand l'étranger fuyait d'un sol indépendant;
Quand nos princes, enfin, rendus à notre ivresse,
Heureux de cet amour ardent,
Souriaient de bonheur, tandis qu'un peuple immense
Venait orner de fleurs le drapeau savoyard,
Et que, nous jurions tous, en prenant sa défense,
De mourir sous cet étendard.

De Raus, de l'Anthion les soldats magnanimes,
Le sein cicatrisé par le fer étranger,
Rappelaient ces combats, par le malheur sublimes,
Quand leurs rangs tombaient sans bouger.
Aux grands noms de VICTOR, d'AMÉDÉE et d'EUGÈNE,
Ils opposaient ALBERT, dont les récents lauriers
Ont fait mettre à Cadix le jeune Capitaine
Au rang de nos meilleurs guerriers.

Mais le vaisseau file et s'envole,
La brise vient le caresser;
Les vagues au souffle d'Éole
Mollement semblent le bercer;
Nous glissons sur l'onde écumeuse.
Et déjà la terre brumeuse

Se dessine dans le lointain;
Ainsi qu'une noire ceinture,
Sur les flots bleux, la rive obscure
A l'horison paraît soudain.

La voilà, cette noble terre
Dont il ne reste que le nom!
A peine quelques blocs de pierre
Gissent épars sur le limon,
Quelques débris, et des ruines
Que cachent des buissons d'épines...
Ici, le tems a tout broyé!...
L'Aigle Romain ouvrant sa serre
Laissa s'échapper son tonnerre
Sur cet empire foudroyé.

« Terre! Terre! ont crié nos cohortes errantes,
« Terre! ce même cri s'élevant à la fois,
Vole de flots en flots sur les vagues mouvantes,
Semblant n'avoir qu'une âme et qu'une seule voix.

VII

La terre aux matelots est toujours la patrie:
La terre! objet d'amour pour leur âme attendrie!
Centre où Dieu plaça l'homme au sortir de sa main;
Héritage commun à tout le genre humain.
Oui, nos vices ont seuls amenés l'injustice,
Et de l'œuvre de Dieu détruisant l'édifice,
Nous seuls avons tâché de le faire ébouler;
Et bloc-à-bloc c'est nous qui le fesons crouler;
Chacun vient le miner quand l'intérêt le guide,
Tous les partis ont pris la cognée homicide,
Et sous le nom pompeux de bien-être commun,
L'égoïsme s'érige en orageux tribun.
Parmi tant de pouvoirs qui veulent tout refondre,
Quand chacun crie à l'aide, et nul ne vient répondre;
Parmi tant d'intérêts l'un par l'autre heurtés,
Tant de mauvaise foi, de combats effrontés
Entrepris pour guérir l'humanité souffrante,
On ne s'aperçoit pas qu'à ce bruit expirante

On ne fait que hâter le moment de sa fin:
Envoyez-nous, Seigneur, un ardent Séraphin,
Qui, ralliant à lui les esprits indociles,
Ramène l'âge d'or dans nos cités tranquilles:
Que l'homme voye en l'homme un frère bien-aimé;
Que du désir du bien chacun soit animé:
Beaux tems! apparaîssez à mon âme ravie,
Où le pauvre verra le riche sans envie,
Où le riche à son tour, humain et généreux,
Respectera dans l'autre un ami malheureux;
Où la religion sublime et triomphante,
Pure de ces brouillards que l'athéïsme enfante,
Nous abritera tous à l'ombre de la croix,
Où la vertu sera la base de nos lois.

VIII

Mais tandis qu'au hasard s'égare ma pensée,
La barque sur les flots déjà s'est élancée;
Quelques légers marins que je suis aussitôt,
Vers ce sol révéré font voler leur canot;
Déjà nous saluons cet antique rivage
Tout palpitant encor du grand nom de Carthage!

Pour secouer enfin ton linceul triomphal,
O Carthage! faut-il le glaive d'Annibal?
Sors à ma voix de ta poussière!
Deux mille ans de repos pèsent sur ton sommeil:
Le fier Auguste envain pour hâter ton réveil
T'abrita sous son aigle altière.

Mais ardente africaine, à la voix d'un romain
La vie a refusé de germer dans ton sein,
Frémissant d'une vieille haine;

Et fidèle à ton deuil, de ta robe en lambeaux,
Tu te couvris le front aux pieds de tes tombeaux,
Sans oublier que tu fus Reine.

Au rang d'esclave, non, tu ne descendras pas:
Du trône, où tu siégeais, tu passes au trépas,
Mais sans déposer ta couronne.
Veuve de tes splendeurs, tu gardes ton grand nom:
Aussi, l'oubli n'a pas souillé de son limon
Le sol où ton grand nom rayonne.

A travers tes débris à mes pieds confondus,
Lorsque l'œil cherche envain dans tes sites perdus
Un vestige qui les désigne,
De grands souvenirs seuls habitent dans ces lieux;
N'est-il plus sur ces bords d'échos mélodieux,
Qui répètent les chants du Cygne?....

Virgile a par ses vers éternisé ces bords,
Et c'est ici, qu'en proie à d'amoureux transports,
Didon expirait dans les flammes;
Tandis que sur les flots son époux inconstant
Rêvant à ses destins, vers le sol qui l'attend
Fesait hâter le vol des rames.

Du palais de Didon les restes mutilés
Enfoncent dans le sol leurs marbres écroulés
Que le vent du désert essuie.
Et sourds au nom d'Énée ils ne tressaillent plus;
Les lions viennent seuls sous ces débris confus.....
Pour s'abriter contre la pluie!.....

Le bûcher de Didon est détruit sans retour,
Et cependant, ses pleurs exhalés par l'amour
S'élèvent encor de sa cendre.
Les cités ont passé, les empires détruits
Sont retombés encor dans le calme des nuits;
Ilion gît près du Scamandre.

Babylone est tombée, et vers ses bords déserts,
Sur ses débris fangeux, croîssent les roseaux verts
A la place de ses cent portes.
Dans le sable, Memphis se couche enseveli;
Et Ninive, Balbek, Palmyre sous l'oubli
Etendent leurs dépouilles mortes.

Paris, Londre et Moscou passeront à leur tour,
Et leurs bords inconnus seront foulés un jour
Par des peuples encor à naître.

De nos froids ossements des races germeront;
Sur ce sol dépeuplé des villes fleuriront,
Qui sur nous rêveront peut-être.

Disputant sur ton nom, tous ces hommes d'alors,
Viendront chercher la place, ô Paris, où tu dors,
Comme nous cherchons Babylone!
Emportant un débris de tes restes pieux,
Ils croiront posséder un fragment glorieux
De ton arc ou de ta colonne.

L'œuvre de l'homme meurt, en lui rien d'éternel,
Si ce n'est son esprit, ce reflet immortel
Auquel Dieu prêta la parole,
Ce vent de la pensée agite l'avenir;
La voix de siècle en siècle apporte un souvenir,
A travers les tems elle vole.

Quand la muse a passé, le sol est consacré;
Non, jamais par l'oubli son nom n'est altéré,
De l'homme il brave les outrages.
Un nom seul, quelquefois, vit plus qu'un peuple entier:
La vertu, le génie et le courage altier
Sont les monuments de leurs âges.

Aussi ces bords déserts, à mes yeux éblouis
Rappellent Annibal, Virgile et Saint-Louis,
Noble trinité du génie;
Et la lyre, et le glaive et le sceptre des rois,
Pour l'immortaliser s'élèvent à la fois
De cette terre rajeunie.

IX

Terre! les matelots qui s'élancent soudain,
Ont foulé sous leurs pas le rivage Africain;
Pensifs, nous avançons sur la plage déserte:
Par d'informes débris au loin elle est couverte;
Quelques rares palmiers croissent seuls sur ce sol,
Colonnes du désert, dont le vert parassol
Jette sur le terrain une ombre désirée
Empreignant de fraîcheur cette terre altérée;
Un acqueduc brisé, quelques blocs de granit,
Où l'aigle met son aire et l'autruche son nid,

Jonchent le sol ardent de leurs pésants décombres;
Le terrain mat contraste avec leurs teintes sombres.
La plaine est devant nous, sablonneux océan
Où passe le Simoun gigantesque ouragan;
Et c'est ici pourtant, sur ces plaines arides,
Que campaient les croisés, ces chrétiens intrépides!
Là: le grand Saint-Louis eut son lit sépulcral.
A la place peut-être où mourut Asdrubal.
Mais au nom de Louis, nos braves militaires
S'inclinent sur le sol, leurs ferventes prières
Font retentir au loin les échos des déserts:
Tel le bruit du canon éclate au sein des mers;
L'Angélique vieillard que l'Escadre révère,
Ce serviteur du Christ, de nos âmes le père,
Notre pasteur enfin, guidé par nos soldats
Sur ces bords vénérés vient de porter ses pas:
« Mes fils, dit-il, ce jour, célèbre dans l'histoire
« Du pieux Saint-Louis consacre la mémoire;
« Août touche vers sa fin, et l'Église aujourd'hui
« Du plus juste des Rois intercède l'appui.
« Puisque la main de Dieu nous guide vers la plage
« Où Louis a fini son saint pélérinage,
« Pour sa fille chérie implorons l'Éternel:
« Aux lieux où fut sa tombe, élevons un autel;

« Tel fut le noble vœu que m'exprima CHRISTINE: »
« Intercédez du ciel la clémence divine,
« Me dit-elle en partant, pour ces Turcs malheureux,
« Sur lesquels pèse, hélas, un despotisme affreux;
« Asservis à leur culte impie et fanatique,
« Ils osent insulter à la foi catholique;
« Ah! priez l'Éternel de dessiller leurs yeux,
« Que la voix de Jésus les appelle des cieux,
« Et Mahomet tombant la face contre terre,
« A l'instant se broira comme un morceau de verre.

X

Il dit, un cippe antique a tenu lieu d'autel,
Nous écoutons émus le rite solennel;
Mais lorsque du Crédo les divines paroles
Expliquent à nos sens les mystiques symboles,
Le prêtre s'est tourné vers tous les assistants:
« Du haut des cieux, dit-il, ô Dieu! tu nous entends,
« Jette un regard d'amour vers cette triste terre;
« Prend pitié de tes fils privés de la lumière;

« Aveugles à ton jour, sourds à ta sainte voix,
« Egarés dans la nuit, ignorants de tes lois,
« Ils sont pourtant tes fils, pitié de leur misère,
« Pitié, pitié pour eux, ouvre tes bras de Père;
« Appelle-les enfin au banquet éternel;
« Et que pour eux ton sang coule sur cet autel.
« Bénis nos étendards, protège nos cohortes;
« Et comme à Jéricho fais écrouler les portes
« Du sanctuaire impur, où le Turc odieux
« De forfaits inouis épouvante les cieux.
« Et toi, noble Louis, ombre chaste et sacrée!
« Sur cette rive en deuil par ta mort illustrée,
« Tandis que nos soldats à ton grand souvenir
« Méditent des exploits dignes de l'avenir;
« Fais descendre sur nous cette céleste flamme,
« Qui pour l'amour du bien électrise notre âme;
« Fais triompher par nous l'étendard de la croix;
« Bénis nos sentimens pour le meilleur des rois;
« Conserve à notre amour la pieuse Christine,
« Chaste lys, noble fleur d'une tige divine.
« Vois auprès de Félix son jeune successeur,
« Dont les vertus, un jour, feront notre bonheur;
« Protège-le toujours à l'ombre de tes ailes,
« Et veille sur Albert des voûtes éternelles.

XI

Soudain l'on entendit des cris tumultueux
Passer comme le bruit d'un vent impétueux.
De nos vaillants soldats les cohortes légères
Explorent sous leurs pas ces rives étrangères,
Ils foulent les débris, exhument chaque bloc,
Sol vierge que n'a pas osé souiller le soc,
Car la mort seule, hélas, a le droit de paraître,
Sur un grand peuple éteint qui du monde était maître.
Ils errent au hasard sur ces vastes lambeaux,
Sous leurs pieds ont craqué les pierres des tombeaux.
Curieux d'observer cette rive inconnue,
Pleine des souvenirs dont mon âme est émue,
J'errais et déchiffrais en passant ces débris,
Montrant encor Carthage à nos regards surpris;
Je m'avance, et je vois sous un mur en ruines,
Que couvrent du nopal les noueuses épines,

A l'ombre de la voûte, une paisible enfant,
Elle dort, à l'abri de cet air étouffant
Que le soleil d'Afrique exhale sur ces rives;
Mais déjà le bruit sourd de nos voix fugitives
Trouble de son sommeil la paisible candeur,
Un sursaut la réveille, et belle de frayeur.
Elle tourne autour d'elle un regard plein de larmes;
Je m'élance aussitôt pour calmer ses alarmes,
Mais pâle de terreur et muette d'effroi,
Comme un timide faon elle fuit loin de moi;
Notre digne pasteur apparait, à sa vue,
Elle court sur son sein se jeter éperdue:
« Pitié de moi, dit-elle, en tombant à genoux,
« Je suis chrétienne aussi. « Mon enfant levez-vous,
Lui dit l'homme du Christ, oh pauvre jeune fille.
« Comment vous trouvez-vous seule ici sans famille? »
« Hier, dit-elle en pleurs, notre léger vaisseau
« Prit terre sur ces bords pour y puiser de l'eau;
« Tout-à-coup des soldats, dont le costume étrange
« Offrent de nos habits un bizarre mélange.
« Sortent de ces vieux murs en poussant de longs cris;
« Mon père et nos marins, à leur aspect surpris,
« Voudraient fuir, mais envain, les glaives étincellent,
« De longs fleuves de sang autour de moi ruissellent;

« Rendez-vous, rendez-vous, ce cri plein de terreur,
« De mon père et des siens augmente la fureur;
« Ils n'ont que des cailloux pour aider leur courage,
« Quand mon père me dit: Fuis, évite leur rage;
« J'obéis, jusqu'ici je dérobe mes pas;
« Ces farouches brigants ne m'aperçoivent pas;
« A travers ces débris je me fraye un passage,
« Et n'osant respirer derrière ce feuillage,
« Je parviens à trouver sous le pan de ce mur,
« Loin de tous les regards, un abri calme et sur.
« Long-tems le bruit lointain de leur lutte acharnée,
« Fit frissonner d'effroi mon âme consternée;
« Puis, j'entendis des cris qui semblaient s'éloigner,
« Des plaintes, que des coups semblaient accompagner;
« Puis, un silence affreux s'étendit sur la plaine;
« Muette, dans mon sein retenant mon haleine,
« Je n'osai soulever un timide regard;
« J'écoutai pour saisir un accent au hasard;
« Aucun bruit ne venait pour calmer mon angoisse:
« Pas le seul frôlement d'une feuille qu'on froisse,
« Rien, rien autour de moi que silence et que mort!
« Enfin, pour me lever je fis un faible effort,
« J'écoutai, rien encor; je me lève tremblante,
« J'essaye en hésitant ma marche chancellante,

« Rien, je n'aperçois rien; j'appelle doucement:
« Mon père! aucune voix, pas un gémissement;
« Mon père! dis-je encor de terreur éperdue;
« Mon-père! Sur la mer où s'égarait ma vue
« J'aperçus le vaisseau qui fuyait loin de moi!
« Ah! pouvez-vous, hélas! vous peindre mon effroi!.....
« J'appelai, mais envain, je courai sur la plage,
« De mes cris insensés remplissant le rivage
« J'appelai, j'appelai, je lui tendais les bras,
« Mon père!! Ah! sur les flots il ne m'entendit pas!!
« Dans le lointain pourtant le vaisseau qui s'envole
« N'a plus de nos couleurs le glorieux symbole;
« Au drapeau Sarde, hélas! succède le croissant......
Des sanglots s'échappaient de son sein frémissant,
Lorsque le chef ému: — « Quelle est votre patrie?
« Pauvre enfant, lui dit-il, d'une voix attendrie, —
« Cagliari; nous allions vers de lointains pays,
« Lorsqu'hier dans ces lieux nous fûmes envahis;
« J'errai long-tems en pleurs sur la déserte rive,
« La nuit vint, j'avais faim, désolée et craintive,
« En tombant à genoux je me mis à prier;
« Quand je me relevai, là, sous ce haut palmier,
« J'aperçus quelques fruits. — Toujours la Providence,
« Dit le Pasteur ému, veille sur l'innocence;

« Poursuivez, mon enfant: — Sous ces murs écroulés
« Le sommeil me surprit, et je me réveillais
« Au moment où les sons d'une voix inconnue,
« Ont porté la frayeur dans mon âme éperdue;
« Pardonnez, mais l'aspect d'un étranger pour moi,
« Ne fut dans cet instant qu'un sentiment d'effroi. »
Le Pasteur un moment réfléchit en silence,
Puis se tournant vers nous: « la Sainte Providence
« Nous donne cette enfant; acceptez-la pour sœur,
« Que dans chacun de vous elle ait un défenseur. »
De longs et doux transports accueillent sa prière:
« Oui, dans chacun de nous elle retrouve un père!! »
Et l'équipage entier emporte triomphant
Jusqu'aux bords du vaisseau le vieillard et l'enfant.

XII

Fraiche rose des mers, sa beauté virginale
S'épanouit à peine à l'aube matinale;
La candide jeunesse orne son front charmant,
L'innocence se peint dans son regard aimant,
Ses noirs cheveux livrés au vent qui les dénoue,
Flottent négligemment sur son front, sur la joue,
Et ses doigts délicats découvrent tour-à-tour
De ses traits enfantins le suave contour;
Onze printems à peine ont lui joyeux pour elle,
Sa paisible candeur la rend encor plus belle;
Soldats et matelots tous en elle ont cru voir
Une apparition de l'ange de l'espoir;
Quelques mots échappés à son âme attristée,
De l'aspect du combat toujours épouvantée,
Nous ont fait deviner que ces vils assassins
Sont des pirates Turcs; sanguinaires essaims,
Qui portent sur les mers la mort et le pillage,
Entrainant après eux la honte et l'esclavage.

L'espoir d'exterminer ces farouches brigants,
De fouler sous nos pieds leurs drapeaux arrogants,
Enflamme nos soldats, et leur voix aguerrie
Fait voler sur les flots l'hymne de la patrie;
« Gloire, gloire à Félix; lui seul ose tenter
« D'abattre un peuple impur qui vient nous insulter,
« Et pour venger la croix qui lui sert de risée.
« Il la change en épée et sur lui l'a brisée;
« Volons pour seconder les vœux de son grand cœur;
« Ornons d'autres lauriers son étendard vainqueur;
« Suivons le vol altier de l'aigle de Savoie,
« Elle semble déjà nous désigner sa proie;
« Que nos noms à jamais soient ravis à l'oubli,
« Qu'on dise en nous voyant : Il fut à Tripoli.

FIN DU CHANT NEUVIÈME

CHANT DIXIÈME

TRIPOLI

(*Suite du récit*)

I

Sur un rocher battu par la vague écumeuse,
Où finit du désert la plaine sablonneuse,
Tripoli sort des flots comme un nid de vautours;
Dressant à l'horison ses ménaçantes tours
Il tourne vers le nord sa face crénellée,
Et comme un noir géant domine la vallée;
La mer en bondissant hûrle sur ces rochers
Où se brise parfois la barque des nochers,
Et ses flots mugissants d'une écume irritée
Semblent orner les caps de leur frange argentée;

Notre escadre à plein bord s'avance sous le vent ;
Nous traçons un sillon sur l'abîme mouvant,
Et devant Tripoli la flotte inattendue
En forme d'arc brisé soudain s'est étendue ;
C'était l'heure où la nuit brunit les vastes cieux,
Rien ne troublait encor les airs silencieux ;
Quelques feux isolés brillaient par intervalles ;
Et des hauts minarets les formes colossales
Dessinaient dans l'azur leur dôme éblouissant,
Où, sur sa flèche d'or, scintillait le croissant;
Ces formes, ces aspects, ces masses indécises
Que de loin on voyait comme des vapeurs grises,
Cet étrange spectacle à nos regards offert,
Nous révélaient assez ces peuples du désert,
Fils ainés de la terre, et les premiers, sans doute,
Que l'esprit du progrès a lancé sur sa route.
Orient, Orient, berceau du genre humain,
Terre où Dieu plaça l'homme au sortir de sa main;
Des germes éternels couvant le phénomène
Tu mûris les trésors de la pensée humaine ;
Oui, toute vérité prit naissance à ton sol,
Et de là, sur la terre, elle étendit son vol ;
Sur tes flancs sont écrits les annales du monde ;
De ton sein en labeur l'œuvre toujours féconde

En triomphant du tems éclaira l'univers.
Toi seul, tu sais le nom de tes peuples divers ;
Oh! laisse-moi fouiller tes entrailles de mère,
Où la création a caché son mystère ;
Peut-être pourrons nous lettre-à-lettre épeler
Ce mot que notre esprit ne sait plus rassembler,
Tant l'homme ramoindri dans sa décrépitude
Des secrets éternels a perdu l'habitude ;
Tant nos races d'un jour craignent d'interroger
Ce globe, où l'homme, hélas, n'est plus qu'un étranger !

II

Mais au lever du jour, sur un canot agile,
Des messagers de paix descendent dans la ville ;
Nous débarquons : soudain, au devant de nos pas,
Nous voyons se presser de farouches soldats,
Dans leurs regards ardents d'où jaillit la colère
Brillent les sombres feux d'un éclair sanguinaire ;

Mais tranquilles et fiers, l'olivier dans la main,
Du palais du Pacha nous prenons le chemin;
Déjà devant nos pas ces tribus accourues,
Ainsi qu'un fleuve humain ont inondé les rues;
Des vieillards, des soldats, des enfants demi-nus,
Le Bédouin vagabond des déserts inconnus;
Le Juif, qui, sur son front porte le caractère
D'un grand peuple déchu, premier roi de la terre;
Le Janissaire impur, les cadis insolents,
Les Agas appuyés sur leurs sabres sanglants;
Les superbes Emirs aux flottantes pelisses;
Les Scheiks indépendants couverts de cicatrices;
Le rénégat honteux qui sur son front maudit
Sent en signes de feu la croix qui resplendit!
Tous ces hommes divers, qui de courroux palpitent,
Jusqu'au palais du Dey soudain se précipitent;
Tandis que Sivori, d'un regard calme et fier,
Contient ceux qui voudraient déjà nous défier.

III

Dans le fond d'un harem que parfume la rose,
Sur des coussins moëlleux le vieux Pacha repose;
Une claire fontaine aux transparentes eaux
Sous la voûte d'albâtre étend ses frais ruisseaux,
Son murmure aussi doux qu'une voix qui soupire
S'unit aux doux accords que laisse fuir la lyre.
Sur les lambris de jaspe, une arabesque d'or
De gerbes de rubis épenche le trésor,
Et la brise des mers, ouvrant la jalousie
Soulève en voltigeant les longs rideaux d'Asie.
Trente esclaves debout, à leur maître indolent
Offrent le frais sorbet et le café brûlant,
Ou couronnent de fleurs l'odorante corbeille
Qu'embaument l'ananas et la grappe vermeille;
Tandis que vingt beautés, dont les pas gracieux
S'unissent aux accords d'un luth harmonieux,

Soulèvent en dansant leurs longs voiles de gaze,
Leur sein est agité d'une brûlante extase,
Et le Dey, contemplant leurs légers mouvements,
Du haut de son divan leur sourit par moments.
Tout-à-coup les éclats d'une rumeur subite
Viennent lui révéler notre étrange visite:
Il se lève, et quittant la salle du festin,
Il paraît devant nous dédaigneux et hautain,
Sur sa lèvre a passé cet arrogant sourire
Qu'à l'orgueil satisfait la suffisance inspire:
« Et bien, dit-il, Félix, a-t-il enfin plié?
« Courbe-t-il devant moi son sceptre humilié?
« Malgré ses Dieux jaloux l'Europe est mon esclave,
« Elle tombe à mes pieds alors que je la brave;
« Et ses timides rois me livrant leur trésor,
« Pour acheter la paix viennent me gorger d'or.
« De l'or, je veux de l'or!—C'est du fer que j'apporte,
Lui répond Sivori, qu'un noble orgueil transporte.—
« Téméraire Chrétien, ce glaive est toujours prompt
« A venger dans le sang l'ombre du moindre affront;
« Tremble que d'un mot seul... pour fléchir ma colère,
« Courbe au nom de ton roi le genou sur la terre,
« Et que l'or de Félix ruisselant à mes piés
« Le fasse encor compter parmi mes alliés. —

Il dit, et Sivori devant tant d'arrogance,
Ne peut plus opposer un coupable silence ;
« Qui? Félix, répond-il, s'abaisser devant toi!
« Osas-tu le penser? . . . Non, et déjà mon Roi
« Au fond de ton harem a lancé son tonnerre,
« Et ce n'est plus la paix qu'il t'offre, mais la guerre. —
Et soudain s'élançant de ces murs hasardeux,
A travers les clameurs des esclaves hideux,
Jusqu'au bord des vaisseaux il se fraye un passage.
Là, nous électrisant de son mâle courage :
« Compagnons, a-t-il dit, vers ce peuple maudit
« Comme un signal de mort ce glaive resplendit ;
« Laissons venir la nuit, au milieu des ténèbres
« Allumons l'incendie à ces voûtes funèbres ;
« Que le Dey réveillé dans son impur sérail,
« Aperçoive le feu, sanglant épouvantail,
« Qui, de ses mille bras étreignant sa conquête,
« Dresse sur son palais sa bouillonnante crête,
« Et portant jusqu'à lui le ravage et la mort
« Dans son sein déloyal allume le remord. »

IV

L'orage pour gronder n'attend qu'une étincelle ;
Le canon va lancer le boulet qu'il recèle,
Et la mort s'exhalant de ses ardents naseaux,
Pour atteindre son but va sillonner les eaux.
Les bombes sur le pont osent se montrer seules,
Déjà d'un œil perçant nous dirigeons leurs gueules;
Tous les autres apprêts, entassés sous le pont,
Se hâtent au milieu d'un silence profond ;
La résine, la poix, la torche incendiaire,
Nous promettent aussi leur prompt auxiliaire ;
Le bitume enflammé bouillonne sous la main
Qui le verse à longs flots dans des vases d'airain;
Et nos hardis soldats sans demander leur nombre,
Dans leurs vœux belliqueux dévancent la nuit sombre.
A peine le soleil abandonnait les cieux,
Que le Triton prenant son vol audacieux

Longe dans son essor les côtes de la ville;
Bientôt, tout près de lui, la Néréide agile
Promène sur les flots les apprêts de la mort:
Dans Tripoli pourtant tout repose, tout dort;
Tant l'orgueilleux Pacha bravant notre vengeance,
A poussé le mépris jusqu'à la négligence;
Mais l'heure va sonner d'effacer cet affront,
Soldats et matelots s'assemblent sur le pont:
« Compagnons, dit le chef, sur la ville endormie,
« Comme un drapeau sanglant, arborons l'incendie,
« Que le Dey réveillé par le son de nos voix,
« Reconnaisse Félix à nos hardis exploits. »
Soudain quelques canots à la course rapide,
Recélant dans leurs flancs le canon homicide,
Vers les bords africains ont pris un prompt essor,
Tandis que nos vaisseaux se tournant à tribord,
Lancent vers Tripoli leur bruyante mitraille;
Les boulets ont bondi de muraille en muraille,
Et d'un cercle de feu décrivant le contour,
Brisent en s'abîmant le sommet d'une tour,
Leurs débris enflammés par un bruit formidable
En éclatant dans l'air retombent sur le sable,
Et les blocs de granit détachés des remparts
Sous cette pluie en feu tombent de toute parts;

Le Dey s'est réveillé par un cri d'épouvante,
Des reflets des boulets la lumière mouvante
Guide ses pas errants vers les points attaqués :
Déjà vers nos vaisseaux ses canons sont braqués,
Dix mille combattans accourus sur la plage,
De leurs cris forcénés ébranlent le rivage :
On dirait un troupeau de chakals affamés ;
Les canons ont vomi leurs grélons enflammés,
Mais nos légers vaisseaux, ainsi qu'une couleuvre,
Glissent, en déployant une habile manœuvre
Qui leur fait éviter ces feux mourants dans l'air;
Nous tournons en lachant l'obus, rapide éclair,
Qui s'élance en sifflant, tombe, bondit, retombe.
Et creuse dans les rangs une sanglante tombe ;
Tandis que les boulets se croisant tour-à-tour,
Dépassent nos vaisseaux, et vont frapper la tour
Où le Dey, rassemblant ses plus vaillantes troupes,
Les excite à tirer d'en haut sur nos chaloupes
Qui, glissant sous ce feu trop près pour les frapper.
Par leur audace même ont sû leur échapper.

V

Le combat cependant s'anime davantage ;
Chaque navire a fait un assaut de courage ;
Mais Sivori, voulant tromper les ennemis
(Toujours le stratagème à la guerre est permis),
Imprime à nos vaisseaux une marche contraire :
Nous courons menacer la plage solitaire
Qui, non loin du combat, s'étend paisible encor ;
A peine vers ce bord prenons nous notre essor,
Que l'ennemi s'élance, et recouvre la plaine,
Où s'ouvre du combat une nouvelle arêne,
Car, le Dey croit déjà que pour mieux l'attaquer
Vers ce point isolé nous allons débarquer ;
Tandis que vers ces lieux s'agitent tous les Maures,
Que la voix du canon, aux longs éclats sonores,
Couvre au loin tous les bruits, que ce ruban de feu,
Que le boulet qui court trace dans un ciel bleu,
Eclairant le point seul que décrit son orbite ;
Tandis que vers ces bords chacun court et s'agite,

Et qu'autour du Pacha le peuple est réuni,
Que de ses combattants le port est dégarni.
Le brave Mameli s'élance dans la darse,
Rappelant près de lui sa faible escorte éparse,
Suivi de huit esquifs, il vole sur les eaux,
De la flotte ennemie il touche les vaisseaux,
Et brandissant soudain la torche incendiaire
Il ente dans leurs flancs la flamme meurtrière:
Le feu brille aussitôt, il court comme un serpent
Déroulant après lui les plis d'un corps rampant,
La résine s'embrase, et ses flammes liquides
De bleuatres clartés teignent les flots livides;
Mameli triomphant s'éloigne de ce lieu;
Les Maures sont surpris dans un linceul de feu:
Quelques uns, éperdus, se jettent dans l'abîme,
D'autres, au feu livrant une lutte sublime,
Arrachent de leurs mains les sabords enflammés,
Mais d'une lave ardente à demi consumés,
Les flancs noirs des vaisseaux s'ouvrent comme un cratère,
Et leur masse a tremblé comme tremble la terre.
Quand un vent souterrain imprime au globe ému,
L'étrange branlement d'un fluïde inconnu.
Du haut des mâts brisés la flamme tourbillonne,
La fumée à longs flots rase l'eau qui bouillonne,

Et de tous les cotés pleut un horrible amas,
De voilures, d'agrès, de cadavres, de mâts;
De timons fracassés, de poupes, de carènes,
Mêlés aux flots, roulant en d'immenses arènes,
Et ces lugubres feux se reflétant dans l'eau,
Etendent sur les mers comme un sanglant réseau;
D'une sombre clarté l'horison se colore,
La flamme en mugissant s'élève et monte encore,
Et comme une hydre immense étend ses mille bras,
Dont l'étreinte de feu vole de mâts en mâts.

VI

A ces vives clartés que répand l'incendie
Succède une ombre épaisse, et sur l'onde attiédie,
Nos esquifs ont glissé, semblables dans leur vol
Au rapide alcyon, quand il rase le sol;
Nos valeureux marins, qu'un succès encourage,
Osent seuls, sans secours, aborder au rivage;
Sous le feu des canons, qui partout les poursuit,
Ils avancent toujours protégés par la nuit;

Mameli qui les guide a frayé leur passage;
Il oppose le calme à l'impuissante rage,
Dont les Tripolitains poursuivent nos soldats;
Vers l'antique arsenal se dirigent nos pas,
Et la flamme attestant soudain notre présence,
Eclate en pétillant et jusqu'aux toits s'élance;
D'un panache de feu couronnant les créneaux,
Elle s'étend ainsi que d'immenses anneaux,
Elle court, se déroule, et s'élève, et flamboie.
Le monument entier bientôt devient sa proie;
Le peuple épouvanté, sous ces murs embrasés
Accourt tumultueux; déjà des fers brisés
En tordant leurs longs bras, se fondent sur la braise:
L'arsenal n'offre plus qu'une vaste fournaise
Où brûlent entassés des dagues, des fusils,
Des poignards, des canons, des boulets, des outils,
Tous ces apprêts de mort qu'éveille un cri de guerre;
La voûte en s'abîmant a fait trembler la terre;
Mais prompts à nous sauver de ces rives en deuil,
Sur nos légers canots que cachait un écueil,
Nous fendons aussitôt les vagues frémissantes,
Eclairés par l'éclat des flammes mugissantes.
Nous voguons vers l'escadre, et sifflant sur nos pas,
Les boulets ennemis ne nous atteignent pas.

Ah! l'ange de Félix, dans ce moment suprême.
Pour mieux nous protéger descendit du ciel même!
Sans doute, il nous voila de ses aîles d'azur,
Et vint nous dérober aux yeux d'un peuple impur!
Malgré tant de dangers nous atteignons la flotte;
On dit, qu'on vit alors le céleste pilote;
Il pressait sur son sein l'étendard de la croix,
Et s'enfuit en nommant le plus aimé des rois!!
Etait-ce un ange, ou bien un séduisant mensonge?
Un prestige idéal, créé par un doux songe?
Mais, Mameli, s'élance auprès de Sivori :
« C'est ainsi qu'on combat pour un Prince chéri!—
« Bien, lui répond le chef, soldats, votre courage
« A nos fastes ajoute une brillante page,
« Et Félix, satisfait de vos hardis exploits,
« Vient vous féliciter d'avance par ma voix. — »

VII

Mais l'escadre s'éloigne, et dans sa marche habile
Sans redouter ses feux menace encor la ville;
Nos vaisseaux réunis ont jeté l'ancre au fond;
Toujours enveloppés d'un silence profond,
Aux lointaines lueurs du mourant incendie,
Ils ont effectué leur démarche hardie;
Déjà des officiers s'assemble le conseil;
Assis sur des canons, sans aucun appareil,
Ils dressent le récit d'une nuit de victoire;
Et combinant entr'eux un lendemain de gloire,
Ils discutent long-tems les différents avis;
Les uns sont rejetés, d'autres seront suivis;
Déployant les secrets d'une habile tactique,
L'un, savant ingénieur et profond politique,
Nous montre tour-à-tour les intérêts divers
Que nos récents succès au Piémont ont offerts;

Un autre ne voyant que la gloire brillante,
Brandit avec orgueil l'épée étincellante ;
Ceux-ci veulent l'assaut, ceux-là, moins exaltés,
Une paix glorieuse, et rêvent aux traités;
Mais Sivori se lève, et sa mâle éloquence
Commande le respect et prescrit le silence ;
Il leur a révélé ses plans du lendemain,
Tout-à-coup vers la terre il étendit la main:
« Oui, le soleil levant nous verra pleins de joie
« Planter sur ces remparts l'étendard de Savoie!
Tandis qu'à cet espoir s'enflamment tous nos preux
Qui partagent déjà son projet généreux,
Un tableau plus touchant s'offrait au fond de cale ;
Près des soldats, martyrs d'une nuit triomphale,
Le pieux aumonier a dirigé ses pas:
Par ses soins paternels arrachés au trépas,
Les blessés ont béni sa tendresse empressée;
A chacun des besoins a prévu sa pensée:
Dans son flottant hamac le malade étendu
D'un vêtement plus chaud est déjà revêtu ;
Chaque plaie est sondée, une onde tiède et pure
A calmé les ardeurs dont s'aigrit la blessure ;
Un lin blanc, étanchant les flots d'un sang vermeil ,
D'un baume bienfaisant comprime l'appareil ;

Puis sa main aux blessés présentant un breuvage,
A leurs corps affaiblis a rendu le courage;
Il a pour chacun d'eux des paroles d'amour,
Il console, soulage et bénit tour-à-tour.
Mais quel est près de lui cette enfant jeune et belle,
Qui se plait à l'aider dans son généreux zèle?
Son regard est voilé d'un nuage de pleurs,
Et tremblante, elle accourt pour calmer nos douleurs;
Douce apparition, tel dans un rêve étrange,
Notre esprit enchanté croit entrevoir un ange;
Suave et chaste enfant, au souris gracieux,
Dont le regard rêveur nous révèle les cieux.
Vers le lit des blessés, pieuse, elle s'incline,
Et partout un sourire accueille l'orpheline,
Car, depuis le moment qu'au rivage africain
Nous l'avons rencontrée expirante de faim,
L'équipage charmé, la chérit, la révère,
Auprès de l'aumonier, qui lui tient lieu de père,
Nous la voyons toujours, comme ces Séraphins
Auxquels Dieu confia la garde de ses Saints;
Et maintenant sa main par la pitié tremblante
Soulève le blessé sur sa couche brûlante,
Ou portant à sa lèvre un breuvage attiédi,
Vient ranimer son corps languissant et raidi,

Elle baigne son front, inonde son visage,
Et par sa douce voix l'appelle et l'encourage,
Et les blessés émus, oubliant leurs douleurs,
La bénissent tout bas en répandant des pleurs.

VIII

Le soleil se levait, et déjà de la côte
S'avancent trois esquifs qui ceinglent vers la flotte,
Le drapeau d'Albion voltige sur leurs mâts;
Nous lançons un canot au-devant de leurs pas,
Et Sivori, debout, sur la poupe immobile,
Dirige du régard l'équipage docile;
Mais déjà ces bateaux s'approchent, et vers eux
Une échelle flottante a déployé ses nœuds;
Sur ce pont aërien qui dans l'air se balance
Le noble Warington sur le vaisseau s'élance,
Prêtant au Dey vaincu l'appui du nom Anglais
Il vient près du vainqueur solliciter la paix:

« L'honneur du nom Chrétien est vengé, l'infidèle
« Devant vous par ma voix courbe son front rebelle ;
« Humilié, confus, il souscrit à l'instant
« Les clauses du traité que de vous il attend,
« Et, libres de choisir ou la paix ou la guerre,
« Voulez-vous pour arbitre accepter l'Angleterre ? »
Il dit, et Sivori vers son noble allié
Tend une main loyale en gage d'amitié.
« Les grands peuples toujours s'entendent; la Savoie
« A la juste Albion se confie avec joie,
« Remettant notre honneur à votre loyauté
« Nous déposons pour vous un glaive redouté.
« Félix à votre voix abdique sa colère
« Et j'accepte en son nom une paix salutaire,
« Mais le Dey doit subir les bases du traité,
« Qu'un pouvoir glorieux à mon bras a dicté.
« Tel est le dernier mot que ma bouche prononce,
« Et dans ce parchemin il lira ma réponse. »
Warington qui l'admire a saisi le rouleau,
Et s'élançant soudain dans son léger bateau
Vers les bords Africains hâtant le vol des rames,
Ainsi qu'un alcyon, il joue avec les lames ;
Nous le regardions fuir sur les flots écumeux.
Tripoli dégagé de ses voiles brumeux

Aux premiers feux du jour se montrait sur la rive;
Des gerbes de clartés, d'une ombre fugitive
Chassaient les vains brouillards, et les hauts minarets
Étalaient au soleil leurs longs croissants dorés :
Déjà nous distinguions sur les plages voisines
Des restes du combat les fumantes ruines :
Ces superbes remparts dont les murs crénelés
Gardaient sur leurs flancs noirs la trace des boulets,
D'une nuit sans sommeil déplorables vestiges!
Sur ce sol où la gloire entassa ses prodiges,
Erraient quelques enfants et des femmes en deuil
Qui pleuraient tristement, et suivaient un cercueil!
Mais déjà nos regards sur la plaine liquide
Ont vu de Warington la nacelle rapide
Qui retourne vers nous, suivi par dix canots;
Il s'entoure à nos yeux d'une cour sur les flots,
Un hourra solennel monte de leurs chaloupes ;
Au son des instruments nos valeureuses troupes
Sur deux rangs ont formé leurs bataillons pressés,
Tandis que les drapeaux sur les mâts sont hissés,
Et, que le feu bruyant des foudres de la guerre
Tonne pour saluer le Consul d'Angleterre.

IX

Des Maures ont suivi le brillant Warington,
Tristes et consternés, la honte sur le front,
Ils viennent, pour le Dey, qui vers nous les envoie
Accepter le traité que Félix leur octroie;
Warington a remis cet écrit important,
Maures et Piémontais le lisent à l'instant,
Et l'Anglais promenant un œil fier et tranquille
Adresse ce discours à la foule immobile:
« Les Maures ont plié; ce peuple indépendant
« Qu'on ne pouvait fléchir dans son courroux ardent,
« Dans une seule nuit a pressenti qu'un Maître,
« Un jour, sur ses débris, s'élèverait, peut-être.
« Et prompt à repousser l'avenir incertain,
« C'est dans la paix qu'il veut abriter son destin;
« Il l'implore, et Félix sans hésiter la donne,
« Car, pour lui, la clémence est l'attribut du trône;
« Mais jaloux, toute fois, du soin de son honneur,
« Il veut sur les vaincus commander en seigneur,

« Le Traité qu'il accorde, accepté sans entraves,
« A déjà fait tomber les chaînes des esclaves;
« A votre voix déjà se brisent les verroux:
« Bientôt vous les verrez accourir devant vous
« Ces malheureux captifs, qui, courbés sous des chaînes,
« N'osaient plus espérer de voir finir leurs peines;
« Sous un ciel libre et pur leur cœur a palpité,
« Car il est parfumé l'air de la liberté!!!
« Mais de l'humanité la voix auguste et chère,
« De graves intérêts, ne vint point vous distraire;
« Sans redouter encor ces féroces Tribus
« Vos rois sont désormais affranchis de tributs;
« Et superbes rivaux des Anglais et des Gaules,
« Libres, ils déploiront leurs glorieux symboles;
« Vos vaisseaux à l'abri de leurs fiers pavillons
« Opposeront vos arts à l'or des nations:
« Un commerce opulent enrichit la patrie;
« La base des splendeurs n'est que dans l'industrie;
« Un peuple libre et fier qu'enrichit le travail
« Du grand navire humain saisit le gouvernail.
« C'est l'esprit du progrès qui bât le pas de charge;
« Oui, devant l'avenir l'horison est plus large,
« La paix aux nations a frayé le chemin,
« Et nous marchons au but en nous donnant la main.

« Félix, l'un des premiers, secoua cette crainte
« Dont au nom Musulman l'Europe était atteinte ;
« Aussi le Dey confus, fléchissant sous son bras,
« Subit sans murmurer la chance des combats,
« Et bientôt nous verrons sa citadelle antique
« Arracher de son front le croissant prophétique;
« Et l'Aigle de Savoie étreignant ces remparts,
« Un instant, déploira son vol à nos regards,
« Puis, aux sons belliqueux de nos bruyants tonnerres,
« Laissant tomber soudain le pardon de ses serres,
« Il fendra l'air ému de son vol audacieux
« Et sublime, en poussant un accent glorieux,
« Il ira vers ces bords, où serpente la Doire,
« A Félix satisfait annoncer la victoire ! »

X

Il dit : et tous les chefs ont signé ce traité,
Gage assuré de paix et de prospérité ;
Les captifs aussitôt entrent, se précipitent,
D'espoir et de bonheur leurs seins émus palpitent,
Délivrés de leurs fers ils tombent à nos piés,
La joie a ranimé leurs fronts humiliés;
La dignité de l'homme a ranobli l'esclave,
De la honte, leur cœur qui ne sent plus l'entrave
A retrouvé ses fiers et premiers battements :
L'homme ne s'agrandit que par ses sentiments.
Oui, toujours le reflet d'une grande pensée,
Comme un miroir où l'âme est soudain retracée,
Imprime sur nos fronts un éclat radieux;
A l'aspect des captifs des pleurs mouillent nos yeux;
Leur profonde misère a déchiré nos âmes ;
Leurs corps sont lacérés de traitements infâmes;
Quelques hideux haillons couvrent leur nudité,
La faim maigrit leurs corps de besoin agité.....

Mais saisissant nos mains ils les baignent de larmes;
Libres!! à ce seul mot oubliant leurs alarmes,
Ils retrouvent encor des accents de bonheur!
Leurs voix à l'unisson bénissaient le Seigneur,
Ils priaient pour Félix, et la foule attendrie
Implorait avec eux et Jésus et Marie;
Lorsqu'un cri s'éleva du rang des matelots,
Et l'orpheline en pleurs, qu'étouffaient ses sanglots,
Sur le sein d'un captif s'élance palpitante:
« Mon père!! » et retombant à ses pieds haletante,
La jeune et frêle enfant sans regards et sans voix
Semble fermer les yeux pour la dernière fois.
Tandis que le vieillard sur son sein la soulève,
Dans ses bras paternels, il la presse, il l'enlève:
« Oh mon enfant, dit-il, mon enfant est-ce toi?
« Est-ce un rêve trompeur? ma fille, répond-moi!
« Ouvre tes yeux si beaux, et que ta voix si chère
« Fasse bondir mon cœur en me disant: Mon père!
« Parle-moi, mon enfant! oh! ne fais pas ainsi.
« Rouvre, rouvre tes yeux et dis-moi, me voici!.... »
Et ses pleurs inondaient ce doux et frais visage,
De ses voiles, sa main doucement la dégage,
Et couvrant de baisers ce beau front chaste et pur:
« Oh mon enfant, dit-il, ouvre tes yeux d'azur!

« Ma fille!... » Et relevant sa paupière fermée
Sa fille sur son cœur doucement ranimée.
L'entoure de ses bras, puis saisissant sa main
Auprès de l'aumonier le ramène soudain :
« Bénissez mon sauveur, ô mon père, dit-elle;
« Dieu fit veiller sur moi sa bonté paternelle;
« C'est lui qui me trouvant seule sur son chemin,
« Ainsi que son enfant, m'a prise par la main;
« Sa pitié me tint lieu d'amis et de famille!
« O mon père, venez, il sauva votre fille! »
Et tombant à genoux, l'enfant et le vieillard
Levaient ver le Prélat leur humide regard;
Ils joignaient leurs deux mains, leurs larmes, leur silence,
Avaient du sentiment la muette éloquence,
Et l'équipage entier, ému de leurs transports,
D'un hourra solennel ébranle au loin les bords.

XI

Le canon a grondé ; de joyeuses fanfares
Ont déjà signalé notre approche aux barbares ;
L'escadre s'est rangée en pompeux appareil,
Le Dey s'est avancé suivi de son conseil ;
Sivori triomphant vient de toucher la terre
Qui, soumise à nos lois par les droits de la guerre,
Doit subir un instant le pouvoir Savoyard :
Sa main a sur le fort planté notre étendard,
Et tandis que le vent l'agite et le déploie,
Le canon a vingt fois salué la Savoie,
Et notre aigle, debout sur ces murs crénelés,
Imprime un bec vengeur à leurs fronts violés;
Oui, vingt fois le canon proclamant notre gloire
A fait pâlir le Dey devant notre victoire,
Tandis que nos soldats, ivres de leur exploits,
Saluaient par leurs cris le drapeau de nos rois.
Sivori satisfait a regagné la flotte ;
La voile est détendue, et la main du pilote

Imprime à nos vaisseaux le signal du départ ;
Tripoli semble fuir comme un léger brouillard,
Et les flots sillonnés sous notre proue agile
Entrouvraient sous nos pas leur surface immobile ;
Un vent frais nous poussait vers le brillant nord-est,
L'Afrique loin de nous se perdait à l'ouest.
Et, sur la plaine mer notre escadre flottante
Tendait au doux zéphir sa voile palpitante ;
Déjà Palerme et Naple ont fui devant nos yeux,
Et la Sardaigne envain montre un front radieux.
Nous voguons, et bientôt sur la rive lointaine
Nous avons vu blanchir les murailles de Gêne ;
Nous entrons triomphants dans son port spacieux;
Au devant de nos pas, son peuple industrieux
S'élance, et ses clameurs proclament notre gloire !
Ces cris ont à Félix annoncé la victoire.
Et Sivori volant aux genoux de son roi :
« J'ai triomphé par vous, vous combattiez en moi,
« Oh mon Prince ! dit-il; à vos ordres fidèle
« Mon bras a su ravir une palme nouvelle:
« Dans une seule nuit les Maures ont plié.
« Sire, ils ont imploré votre auguste pitié.
« Et je leur octroyai cette paix salutaire
« Que venait en leur nom demander l'Angleterre. »

O Félix, redirai-je ici tous les bienfaits
Dont Tu récompensas nos rapides succès?
Dirai-je ta bonté dévançant nos prières,
Comprenant dans tes dons nos familles entières,
Toi dont l'âme élevée appréciait si bien
Le généreux élan d'un cœur de citoyen,
Toi, qui, fier d'inspirer un dévoûment sublime,
Imprimait à nos cœurs un essor magnanime?
Dirai-je tes discours dont les propos flatteurs,
Plus que tous les bienfaits, électrisaient nos cœurs!
Dirai-je tes vertus?... Ah! ce mot me rappelle,
Que là, devant mes yeux, ta dépouille mortelle
Sourde aux regrets mondains, ne l'est pas à nos pleurs,
Car la mort n'entend plus que la voix des douleurs;
La plainte seule, hélas! peut traverser la tombe!
Nos sanglots s'élevant sous les murs d'Haute-Combe
S'envolent seuls encor au séjour éternel,
Qu'ils aillent t'apporter nos regrets dans le ciel,
Et que la voix du peuple à ton âme attendrie
Apprenne par ses pleurs le deuil de la patrie.



Chant X L. BISI Pinx Page 257

XII

Mais le guerrier s'arrête... et l'auditoire ému,
Qui souvent par ses pleurs l'avait interrompu,
S'agenouille à sa voix, et tandis que les prêtres
Ont déposé Félix auprès de ses ancêtres,
Que la tombe se ferme, on entend mille voix
Sous les murs ébranlés s'élever à la fois;
Soldats, femmes, vieillards, prosternés sur la pierre,
Tous, au nom de Félix, mariaient leur prière;
Même l'on entendit des Anges radieux
Mêler à ces accords leurs chœurs mélodieux;
On les vit s'incliner sur la tombe nouvelle,
Qu'en s'envolant au ciel ils effleuraient de l'aîle!
Le peuple ému, dit-on, répète encor leurs chants;
Que ne puis-je en mes vers retrouver ces accents!
Oh! Muse, soutiens-moi, que ta voix enivrante
Prête ses derniers sons à ma lyre mourante;
Hélas, comme la lampe éteinte avant le jour
Jette un feu plus rapide et passe sans retour,

Moi, je m'évanouis à l'aube matinale;
O Muse, quand je meurs, d'une fleur virginale
Pareras-tu, du moins, les bords de mon tombeau?
O mon dernier printemps, que tu me parais beau!
Oui, j'ai chanté la mort, tandis que ma paupière
Voit sans pâlir l'instant de mon heure dernière!
Félix! sur ton cercueil quand j'évoquai l'espoir,
Pareille au matelot qui, prévoyant le soir
Une nuit orageuse et féconde en naufrages,
S'éloigne le cœur gros des paternels rivages,
Sûr, qu'au lever du jour la vague en gémissant
Viendra jeter son corps sur le sol frémissant!
Je sentais que la mort circulait dans mes veines,
Lorsque l'automne, hélas, de ses froides haleines
Flètrira sans pitié les feuilles de nos bois,
Hélas, j'aurais chanté pour la dernière fois;
Puisse alors une amie, au moins par sa prière,
Consoler quelque fois ma tombe solitaire,
Et d'un main émue à la croix du Sauveur
Suspendre en s'éloignant une pudique fleur!
O culte des tombeaux! chaste et saint héritage
De nos pères à nous tu passas d'âge en âge;
Oui, partout où l'amour suspendit un berceau,
L'auguste piété dût creuser un tombeau.

Le sauvage chassé de ses bois séculaires
Emporte dans l'exil les restes de ses pères,
Car pour lui la patrie est dans ces ossements ;
Du respect pour la mort naissent les sentiments,
Envain nos sens grossiers attachés à la terre,
De leurs liens impurs enchaînant la matière
Voudraient nous rattacher au terrestre séjour,
L'âme sur un tombeau se raffermit, l'amour
Vient expliquer l'amour, sa voix nous dit : Espère!
Oh, qui pourrait douter sur le cercueil d'un père!...
Malheur à l'insensé qui marche sans flambeau
Et qui n'aperçoit rien au delà du tombeau !
Malheur ! car il vécut dans une nuit profonde,
Tel qu'un aveugle errant il parcourut le monde !
Sûr de ne pas cueillir il n'a jamais semé,
Et l'univers pour lui fut un livre fermé !
Qu'il s'éloigne d'ici, car nos chants d'espérance
N'obtiendraient qu'un souris de son indifférence ;
L'Ange chasse l'impie, et d'un glaive de feu
Aux profanes regards défend l'arche de Dieu !
Ainsi lorsque la voix des phalanges célestes
Se mêlait à nos chants pour pleurer sur tes restes,
Félix ! les élus seuls entendirent ces chœurs;
Mélodieux soupirs qui vibraient dans nos cœurs.

Angéliques concerts dont les plaintes divines
Prenaient pour moduler leurs notes argentines
Tout ce que la nature a de doux et de pur:
Elles avaient l'éclat dont resplendit l'azur,
Les soupirs de la nuit, et les souffles des brises,
Le vague harmonieux des aubes indécises,
Le murmure des flots et le parfum des fleurs:
Encens de l'univers dont l'Ange fait des pleurs!
Ecoutez, écoutez, la voix auguste et sainte
Comme un vent embaumé vient de remplir l'enceinte;
O Muse, rédis-moi ces accents solennels,
Et que mes derniers chants soient pour les saints autels!

CHOEUR DES ANGES

« Montez, montez à Dieu, douces voix de la terre,
« Et bénissez le nom de l'Etre universel,
« Que la plaine et les monts, les flots et la lumière
« Proclament le seul Eternel!
« O mer, en bondissant, dis son nom aux rivages;
« Vents, enseignez ce nom à la cime des bois;
« Et vous foudres, parlez, dites-le, noirs orages;
« O Nature, élève ta voix!

« Elève ta voix dès l'aurore,
« Que tout s'anime pour bénir,
« Et que le soir entende encore
« L'hymne qui ne doit pas finir;
« Toute voix est une prière
« Qui chante la gloire de Dieu :
« L'accord de la nature entière
« Jusqu'à lui, de sphère en sphère,
« Remonte l'échelle de feu.

« Les astres dans leur cours révèlent sa puissance,
« Le murmure des mers est un hymne éternel;
« Cantique universel qui toujours recommence
« Depuis la terre jusqu'au ciel.
« Lorsqu'une voix finit, une autre voix s'élève;
« La nuit chante sa gloire en mots mystérieux,
« Le jour dit sa splendeur, et les monts à la grève
« Ce nom qui fait trembler les cieux !

« Oui, le sein des fleurs est une urne
« D'où s'exhale un pieux encens;
« L'oiseau dans son hymne nocturne
« Au ciel élève ses accents;
« Les chants, les parfums, le murmure,

« Tout ce qui vit, palpite, ou sent,
« Flots d'êtres créés sans mesure,
« Bruïssement de la nature,
« Est un hommage au Tout-Puissant.

« Mais de tous ces accords celui que Dieu préfère,
« Homme! oui, c'est le cri que ton cœur a jeté
« Aux pieds de Jéhova quand ta voix dit: Mon père!
« A tressailli l'éternité!...
« Viens devant le Très-Haut abaisser ta prière;
« Viens, sur nos harpes d'or, accompagnant tes chants,
« Nous les fairons monter au trône de lumière
« Comme la vapeur de l'encens. »

Dans l'église soudain la douce mélodie
Cadençant à ses sons la voix qui psalmodie,
De célestes accords remplit les airs émus,
Divin avant-coureur des concerts des Elus!
Haute-Combe entendit sous sa voûte sacrée,
Passer et repasser cette plainte inspirée,
Quand le peuple attristé, pleurant sur un cercueil,
Offrait à l'Eternel ce triste chant de deuil:

CHOEUR DES GUERRIERS

Il n'est plus! Il n'est plus! la victoire éplorée
Le front ceint de cyprès gémit sur un tombeau;
Mais, fidèles soutiens d'une race adorée,
Nous mourrons tous sous ce drapeau,
Ce drapeau qui, fameux par huit-cents ans de gloire,
De la Seine au Danube a redit nos exploits :
Belgrade! Saint-Quentin! noms brillants dans l'histoire,
Noble couronne de nos rois!

D'un reflet immortel, d'une sainte auréole
Ornez le front d'Albert, de ce jeune héros,
Qui vient, au peuple ému, dont il était l'idole,
Annoncer des jours de repos.
De son règne éclatant nous bénissons l'aurore,
Sa voix qui nous guidait au milieu des combats,
Vers un noble avenir doit nous conduire encore;
O Seigneur, protège ses pas!

Protège ses pas sur la terre,
Qu'il soit toujours grand et pieux!
Que ses fils, ainsi que leur père,
Suivent ton sentier glorieux.
Huit-cents ans de vertus antiques
Trempent ces âmes héroïques
Comme un glaive au double tranchant.
Forts dans la paix, grands dans la guerre,
Changeant leur sceptre en cimeterre,
Nos rois vieillirent dans le camp.

CHOEUR DES ANGES

« La trompette et le cor jettent en bas leur plainte,
« Les robustes soldats ont incliné leurs fronts,
« Ils se sont prosternés dans la pieuse enceinte ;
« Leurs pleurs montent à Dieu sur la voix des clairons.

« Entend leurs vœux, Dieu des armées,
« Toi qui bénis les étendards,
« Toi qui prêtes, pour vaincre, aux bandes animées
« Le feu de leurs ardents regards.

« Toi qui sèmes l'effroi dans le cœur des perfides,
« Toi qui fais à ta voix écrouler les remparts,
« Toi qui sais émousser les glaives homicides
« Et tomber la pointe des dards ;
« Qui donnes au coursier l'ardeur mâle et guerrière,
« Qui lui fait aspirer le parfum des combats;
« Toi qui prêtes ses sons à la trompette altière,
« Donnant le signal du trépas.

« Entend leurs vœux, Dieu des armées,
« Bénis leurs pieux étendards,
« Exauce le désir de leurs voix enflammées,
« Abaisse sur eux tes regards. »

CHOEUR DES MARINS

Il n'est plus! de lauriers et de crêpes funèbres,
Nos mains ont décoré son pavillon vainqueur ;
La mort, qui sur ses yeux étendit ses ténèbres,
Jeta le deuil dans notre cœur.

Il n'est plus! Mais Albert d'une main glorieuse
Des rênes de l'Etat a saisi le timon;
Et prévoyant déjà sa marche radieuse
Le peuple ému bénit son nom!

Oui, son règne verra prospérer l'industrie;
La force d'un Etat est dans le bien de tous:
Le roi, centre d'amour, où s'unit la patrie
Comme un père veille sur nous.
Tandis que sur les flots du Mexique au Bosphore
Nous fairons respecter son noble pavillon,
Lui, versant sur son peuple un bonheur qui l'honore,
Agrandira la nation.

O Seigneur, sur ses destinées
Veille toujours du haut des cieux
Et prodigue lui plus d'années
Qu'au cèdre au front audacieux.
Et toi, douce et sainte Madone,
Des matelots chaste patronne,
Entoure-le de ton amour;
A ton image, ô bonne Vierge,
Pour lui nous suspendrons un cierge,
Et nous te prîrons nuit et jour.

CHOEUR DES ANGES

« La voix des flots mouvants s'élève dans l'espace,
« Elle a jeté, Seigneur, un accord solennel;
« Chaque vague en passant a crié ver toi: Grâce,
« Grâce et gloire, Seigneur, à ton nom immortel !

« Grâce pour ces peuples sans nombres,
« Que ton bras courbe devant lui,
« De leurs pas dissipe les ombres.
« Un roi pieux est leur appui ;
« Ainsi que le chêne superbe
« Qui projète son front sur l'herbe
« Et la met à l'abri du vent;
« A l'ombre d'une seule tête
« Mets à couvert de la tempête
« Ce peuple à ton nom si fervent. »

CHOEUR DES VIEILLARDS ET DES ENFANTS

Le passé, l'avenir dans nos voix se confondent,
Car elles n'ont, Seigneur, qu'un même accent d'amour!
Tels, deux échos lointains répètent et répondent
Au même cri qu'un sein leur jette tour-à-tour.

LES VIEILLARDS

Qu'il est doux d'honorer les dieux de sa jeunesse,
Et de s'asseoir, joyeux, au terme du chemin
Quand devant le passé, sans rougir, la vieillesse
Peut lever un regard serein;
Quand, fidèles encor au culte du jeune âge,
Nous n'avons point porté l'encens à deux autels,
Quand le vice jamais d'un sacrilège hommage
N'a souillé nos vœux immortels.

Qu'il est doux, en jetant un regard en arrière,
De voir qu'on a marché sous le même drapeau,
Et, que de nos longs jours vient finir la carrière
Vis-à-vis le même tombeau !

Félix ! quand tu guidais nos cohortes errantes,
De tes jeunes soldats, jeune Chef valeureux,
Hélas! aurions nous cru, que par nos mains tremblantes
S'ouvrirait ton caveau poudreux !

Bientôt, auprès de toi, nous, vieux reste fidèle,
Oui, nous viendrons goûter notre dernier sommeil,
Pour te former encor une garde nouvelle
A l'heure du divin réveil.
« O Seigneur, dirons nous, ses compagnons de gloire
« Osent à tes genoux attester ses vertus;
« Car humain et pieux au jour de la victoire
« Il épargnait jusqu'aux vaincus.

LES ENFANTS

O Dieu, Toi qu'adore mon père,
Qu'on nous fait nommer à genoux !
O Toi, que chaque soir ma mère,
En tremblant, implore pour nous;
Toi qui donnes à l'hirondelle
Le grain pour nourrir ses petits,
L'herbe fraîche à l'agneau qui bêle
Et sa blanche parure au lys ;

Toi, dont nos frères, tes beaux anges.
Que nous entendons sans les voir,
Nous chantent, tout bas, les louanges
Quand nous nous endormons le soir;
O Toi, qui chérissais l'enfance,
Et qui disais: Venez vers moi,
Chers petits, car votre innocence
Vous a rapprochés de la loi.

O bon Jésus, que ta parole
Ne s'efface pas de nos cœurs !
Un roi, dit-on, au ciel s'envole,
Nos pères en versent des pleurs!
Mais un prince pieux et sage
Règne pour le bonheur de tous;
Ses enfants, dit-on, ont notre âge,
Ils sont des Anges comme nous !

O Seigneur, fais nous croître ensemble,
Blanches fleurs du même rosier !
Et qu'un jour ta voix nous rassemble,
Si l'on jette un appel guerrier;

Oui, nous mourrons sous la bannière,
Qui flotta sur notre berceau;
Heureux à notre heure dernière
D'embrasser encor ce drapeau.

CHOEUR DES ANGES

« Sur le parfum des fleurs, douces voix de l'enfance,
« Comme un souffle embaumé, montez vers l'Eternel;
« Chaste et divin encens impreigné d'innocence,
« Allez, chants virginals, allez, allez au ciel.

« Mais leur prière sainte et pure
« De son cantique universel,
« Paraît animer la nature
« Par un pouvoir surnaturel,
« Et de chaque fleur demi-close
« Semble sortir un chant d'amour,
« Et du beau lys jusqu'à la rose
« La voix s'élève tour-à-tour.

« Elle te dit: Seigneur, notre blanche corolle
« Que le souffle des vents en passant vient flètrir,
« Est moins fragile encor, que la chaste auréole
« Que sur un front d'enfant un seul mot peut ternir.

« Elle dit : que ces jeunes âmes
« Croissent à l'ombre de ta main ;
« Ecarte les pièges infâmes
« Qui pourraient border leur chemin.
« Seigneur, parmi toutes ces vies
« Qui prennent à peine l'essor,
« Veille sur les têtes chéries
« De Ferdinand et de Victor !

CHOEUR DES VEUVES ET DES ORPHELINS

O Dieu! Félix n'est plus! et la perte du juste
Vint jeter dans nos seins une morne torpeur;
Quoi! la mort, disions-nous, frappa ce Prince auguste!
De l'avenir nous avions peur !

Qui viendra? disions-nous, d'une main secourable
Chasser de nos grabats et le froid et la faim?
Qui? de vêtements chauds couvrant le misérable
Hélas lui donnera du pain?

Une femme presque divine
Reine ici bas et sainte au Ciel;
Les hommes la nomment Christine,
Et les Anges de l'Eternel
L'appellent tous leur sœur chérie;
C'est elle qui par ses bienfaits
Au bonheur rendant notre vie
Nous donne l'espoir et la paix.

L'ardente charité, cet Ange de la terre,
La fait toujours voler au devant du malheur,
Et du cachot infect à la pauvre chaumière
Partout où gémit la douleur,
On la voit accourir pieuse et consolante;
Ses mains ont revêtu la veuve et l'orphelin;
Et souvent le mourant sur sa couche brûlante,
Crut voir en elle un Séraphin.

UN ENFANT

Seigneur, j'ignorais ta parole
Et je croissais dans l'abandon;
A sa voix s'ouvrit une école
Où l'on nous apprend ton saint nom.

UN AUTRE

A ma mère pauvre et mourante
Ses dons ont rendu la santé.

UN AUTRE

Qu'importe la faim dévorante?
Sur nous veille sa charité.

UNE JEUNE FILLE

Grâces à ses bienfaits, ma sœur est mariée.

UNE FEMME

Le pauvre a du travail par ses soins généreux.

UNE AUTRE

Colombe du Seigneur, aux saints autels liée
Ma fille par ses dons jouit d'un sort heureux.

UNE JEUNE FEMME

Mon enfant languissait privé de nourriture,
Folle de désespoir à ses cris déchirants
Je contemplais ses traits, que le mal défigure,
Déjà livides et mourants.
Du pain, je veux du pain!... Ah! la bonté divine,
Pour sauver mon enfant la conduisit vers moi;
Oui, c'est elle, Seigneur, c'est l'auguste CHRISTINE
Qui me le rendit après toi!

LE PEUPLE

Et quoi! tant de vertus, de bonté, de sagesse!
Heureux les souverains dont vous guidez les pas,
Seigneur! mais quelle est donc cette jeune Princesse
Qui semble l'Ange d'ici bas?
THÉRÈSE! à ce doux nom a tressailli l'enceinte!
Courbons, courbons nos fronts à son auguste aspect;
Sur le trône apportant les vertus d'une sainte
Elle nous remplit de respect.

Trop pure pour ce tems, elle appartient encore
A ces premiers chrétiens au zèle si fervent,
Qui, martyrs glorieux, mouraient tous comme Eudore
En confessant le Dieu vivant.
Du magnanime Albert, ô Compagne fidèle,
Dieu garde à tes vertus de longs jours de bonheur!
Déjà dans l'avenir entrevoyant Adèle.....
Tous bas, tu bénis le Seigneur.

CHOEUR DES ANGES

« Les aumônes au ciel s'amassent en richesses;
« Dieu ne laisse jamais un seul bienfait perdu;
« Donnez en son saint nom vos pieuses largesses,
« Le cri du malheureux au Ciel est entendu.

« Donnez, un verre d'eau fait pencher la balance;
« Donnez, le superflu des pauvres est la part;
« Donnez, mais que vos dons répandus en silence,
« Humbles, de l'Eternel cherchent le seul regard.

« Dieu des hommes pieux comble les destinées,
« Quand on marche en son nom le sentier s'applanit,
« Multipliant pour eux le nombre des années
« Dans les fils de leurs fils toujours il les bénit.

« Il protège leur race, et de sa main puissante
« Il écarte loin d'eux les conseils des pervers.
« Courbant devant leurs pas la foule obéissante
« Il met leur nom auguste à l'abri des revers.

« Il remplit leurs desseins de force et de prudence,
« Marque d'un sceau divin le front de ces élus;
« Et laissant éclater sur eux sa providence
« Les désigne du doigt à ses peuples émus.

« Tel, depuis huit-cents ans sa bonté paternelle
« Des Princes de Savoie a protégé les pas;
« Et ces héros croîssant à l'ombre de son aîle
« Grandirent dans la paix comme dans les combats.

« Dieu dans eux a béni la famille du juste,
« Car ils ont tous été grands aux yeux du Seigneur;
« Entre eux et leurs sujets existe un pacte auguste,
« Fondé sur la vertu qui veille à leur bonheur,

« Jamais aucun tyran n'a craint un régicide,
« Jamais aucun accent n'a blasphémé leur nom;
« Et le peuple et le roi qu'un seul sentiment guide
« Sentent leurs cœurs émus vibrer à l'unisson.

« Huit-cents ans de bonheur sont un noble héritage,
« Albert; pour l'achever, oui, Dieu te l'a remis:
« De tes nobles Ayeux surpasse encor l'ouvrage,
« Vois les nobles destins que le Ciel t'a promis!

« Entends un peuple entier célébrer tes louanges;
« Des vœux reconnaissants à Dieu montent pour Toi,
« Cantiques glorieux que répètent les Anges,
« Hymne que des sujets consacrent à leur Roi:

« Qu'il vive de longues années,
« O Seigneur, prend-le par la main,
« Pour lui montrer ses destinées
« Qu'un Ange éclaire son chemin.
« Que ton étoile radieuse
« Marque sa course glorieuse
« Jusqu'au plus lointain avenir.
« Dans sa sagesse il nous prépare
« Un code, qui doit comme un phare
« Guider les siècles à venir.

« Législateur de ses provinces
« Du chaos il tire les lois ;
« Et, sans porter atteinte aux princes,
« Du peuple il assure les droits.
« Notre bonheur est son ouvrage,
« Partout aussi sur son passage
« Un long cri d'amour est jeté ;
« L'éclat brillant qui l'environne
« Ajoute encor à sa couronne
« Un rayon d'immortalité. »

FIN DU POÈME.

NOTES

Chant premier — L'ARCHITECTURE.

Page 5, *vers* 17. On doit à Flavius Gioja l'invention de la Boussole.

Page 10, *vers* 1. Au Mexique, les ruines de Pallenqués.

Page 15, *vers* 10. L'Église de l'Abbaye d'Haute-Combe servait de sépulture aux premiers Princes de la Maison de Savoie; le roi Charles Félix après l'avoir faite reconstruire, voulut y être enseveli.

Page 17, *vers* 2. L' Église d' Haute-Combe est décorée d'étendards et d'écussons guerriers.

Chant second — L'ABBAYE.

Page 22, *vers* 18. Le lac de Bourget.

Page 23, *vers* 11. L'Abbaye d'Haute-Combe. Les vers suivants font allusion à l'expédition du Comte Vert en Orient, à la délivrance de Rhodes par Amédée le Grand et aux faits d'armes les plus glorieux de la Maison de Savoie.

Page 24, *vers* 14. La gloire personnifiée ici, comme un géant, fait allusion aux victoires du Comte Vert, à la bataille de St-Quentin et aux trois princes de la Maison royale de Savoie, qui ont été beatifiés, savoir: Humbert III, Boniface, archevêque de Cantorbéry et Amédée IX. On porsuit encore la canonisation des bienheureux princes Pierre et Jean de Savoie.

Page 27, *vers* 2. L'Abbaye d'Haute-Combe fut fondée par Amédée III en 1125.

Page 27, *vers* 10. Les Guelfes et les Gibelins.

Page 29, *vers* 5. St-Amédée Clermont d'Hauterive, abbé d'Haute-Combe, évêque de Lausanne, tuteur d'Humbert III, et régent pendant la minorité de ce Prince; il fut surnommé le Suger de la Savoie, et fut l'un des hommes les plus éminents de son siècle (Voir l'*Histoire de Savoie* par Frézet).

Page 29, *vers* 17. Humbert III habitait presque toujours Haute-Combe; il avait même adopté le costume des religieux de cette Abbaye.

Page 31, *vers* 17. Parmi les saints et les savants sortis du couvent d'Haute-Combe on distingue St-Clermont d'Hauterive et St-Geoffroi; Alphonse Delbéne, archevêque d'Alby, historiographe de Savoie, et les Papes Nicolas III et Célestin IV.

Page 35, *vers* 19 *et les suivants.* L'Abbaye et l'Église d'Haute-Combe furent dévastées et brulées, pendant le règne sanglant de la terreur, par une horde étrangère et furieuse.

Page 39, *vers* 17. J'ai cru pouvoir attribuer à la protection éclatante d'un ange la conservation miraculeuse des ossements des Princes de Savoie, échappés à la profanation de leurs tombeaux; je fais également prédire par l'ange le retour de nos Princes et le règne de Charles Félix, qui doit voir relever les autels d'Haute-Combe, et rendre la sépulture aux restes glorieux de nos premiers souverains.

Chant troisième — LES OMBRES.

Le sujet de ce chant est entièrement basé sur une tradition populaire, aussi touchante que poétique:

« Pareva che le ombre degli antichi eroi, oltraggiati nella polvere dei sepolcri, « mandassero voci di cupo lamento, ed è popolare fama che ne' notturni silenzi « il nocchiero, che guidava verso il Rodano la sua barca, talvolta discernesse i « colossali spettri sedersi formidabili sopra le spezzate volte del tempio e battere « gli aerei scudi colla lancia in segno di vicina vendetta.» (Bertolotti, *Viaggio in Savoia,* lettera LV, pag. 98, vol. secondo).

Page 47, *vers* 10. Les Croisés.

Page 48, *vers* 1. St-Humbert III; il fut le premier des Princes de la Maison de Savoie ensevelis à Haute-Combe: je lui ai fait annoncer, comme à l'un des plus vertueux de nos souverains, le prochain rétablissement de l'église, l'éloge de Marie Christine ne peut être plus dignement prononcé que par lui.

Page 49, *vers* 19. Amédée VI, dit le Comte Vert.

Page 50, *vers* 5. Le Comte Vert délivre Constantinople du pouvoir des Turcs et du Crâle de Bulgarie Strastimire, qui retenait l'empereur Jean Paléologue prisonnier à Vidin.

Page 50, *vers* 7. La ville de Gallipoli fut enlevée aux Turcs par Amédée VI, le 22 août 1366.

Page 50, *vers* 9. Aymar de Seyssel, seigneur d'Aix, Amé de la Chambre, Guillaume de Grandson, seigneur de Ste-Croix, frère d'arme d'Amédée VI, le sire de Viry, Gerbaix de Sonnaz, Pierre et Hugues de Villette, tous ces seigneurs suivirent le Comte Vert en Orient.

Page 51, *vers* 2. Le sultan Amurat se montra jaloux de la gloire d'Amédée.

Page 51, *vers* 4. Le Comte de Savoie prit d'assaut les villes de Lassile et de Mésembrie; Strastimire, effrayé de ses rapides succès, se hâta de capituler, de restituer les places fortes et toutes les villes dont il s'était emparé, et de délivrer l'empereur, qui se rendit à Constantinople accompagné du jeune et vaillant Comte Vert; ils y firent leur entrée solennelle le 9 janvier 1367.

Page 51, *vers* 16. Amédée fut pris pour arbitre entre les villes de Vénise et de Gênes, qui se disputaient l'île de Ténédos en 1381.

Page 52, *vers* 5. Amédée VII, dit le Comte Rouge, fils du précédent.

Page 52, *vers* 12. Amédée VI mourut à St-Étienne en Pouille, en 1381. La peste qui ravageoit alors cette contrée a fait croire qu'il fut attaqué par cette maladie cruelle.

Page 52, *vers* 23. Le Comte Rouge eut la gloire de rétablir la paix parmi ses peuples divisés par des factions rivales, suscitées par les marquis de Montferrat et de Saluces; il les pacifia entièrement en 1389. Il s'occupa beaucoup de l'administration et du bonheur de ses sujets; plusieurs villes se donnerent à lui, entr'autres Nice, Ventimille, Chivas, etc.

Page 53, *vers* 6. J'ai dû dans le cours de cet ouvrage, entrepris bien long-tems avant la publication de l'*Histoire de la Monarchie de Savoie* par Mr le Chevalier Cibrario, me servir de l'*Histoire de Savoie* par Frézet; les erreurs de ce dernier ont été victorieusement refutées par Mr Cibrario, que je regrette de ne pas avoir eu pour guide; le lecteur me pardonnera donc, si d'après l'autorité de Frézet, qui en était encore une alors, j'attribue à Amédée V la prise de l'île de Rhôdes; ce fait est ainsi rapporté par cet auteur :

« Le Comte de Savoie mit en fuite les troupes d'Ottoman, l'île sauvée par lui est rendue aux chevaliers de St-Jean de Jérusalem en 1315; ces derniers la conservèrent jusqu'en 1523. Le Grand-Maître de l'ordre, Foulques de Villaret, insista pour qu'Amédée admit dans ses armes la croix des Hospitaliers. Le Comte de Savoie fit alors graver la croix blanche sur la poitrine de l'aigle » (*Histoire de Savoie*, page 294, vol. 1er).

Page 54, *vers* 2. Le mot *Fert* se rapporte, dit-on, à l'expédition de Rhôdes.

Page 54, *vers* 15. Humbert de Savoie, Comte de Romont, fils naturel d'Amédée VII; il fut blessé à la bataille de Nicopolis, après avoir fait des prodiges de valeur; fut pris par les Turcs, et demeura sept ans captif; l'empereur Bajazet lui fit éprouver toutes sortes de tourments pour l'induire à abjurer la religion chrétienne.

Page 56, *vers* 2. Le Comte Edouard, surnommé le Libéral, prince aussi valeureux que loyal; il se distingua dans plusieurs batailles, entr'autres à Mons-en-Puelle où il sauva Philippe le Bel; il mourut le 4 9.bre 1329. Le Comte Pierre: le surnom de petit Charlemagne, dont l'honora son siècle, prouve assez sa valeur; plusieurs villes le choisirent pour protecteur, parmi lesquelles figure Berne, la fière républicaine; cet hommage atteste sa loyauté et la sagesse de son gouvernement; il mourut en 1268. Thomas I, l'un des plus vaillants chefs du parti Gibelin, prince éclairé; il consacra vingt ans de paix à faire prospérer l'industrie dans ses états; il mourut en 1233. Aymon, surnommé le Pacifique, l'un des plus vertueux et des plus grands princes qui aient illustré la Maison de Savoie; il consacra son long règne au bonheur de ses peuples; on lui doit une foule d'institutions utiles et bienfaisantes, qui honorent également ses lumières et sa piété; ce prince, si digne de l'amour de ses sujets et des hommages de la postérité, mourut en 1343.

Page 56, *vers* 19. Boniface de Savoie, archevêque de Cantorbéry, primat d'Angleterre; Humbert III, dit le Saint, mort en 1188.

Page 59 *du vers* 15 *jusqu'au* 20. Germaine de Zéringen, femme d'Humbert III; Marie de Braban, 2e femme d'Amédée V; Agnès de Faucigny, mariée au Comte Pierre; Faidide de Thoulouse, 1re femme d'Humbert III; Odile ou Adile, femme d'Amédée I; Marguerite de Faucigny, 2de femme de Thomas I; Mathilde d'Albon, mariée à Amédée III; Cécile de Beaux, épouse d'Amédée IV: elle fut surnommée Passeroses à cause de sa beauté; Béatrix de Vienne, 3me femme d'Humbert III; Yolande de Montferrat, femme d'Aymon; Sibille de Baugé, femme d'Amédée le Grand; Alix de Bourgogne, mariée à Philippe; Agnès de Faucigny, femme de Pierre.

Page 60, *vers* 2. Béatrix de Genève, 1re femme du Comte Thomas I. Bertolotti dans son *Histoire de la Maison Royale de Savoie* rapporte une chronique de Servion qui raconte l'anecdote suivante, que j'emprunte à l'illustre écrivain déjà cité, sans garantir pourtant la vérité de ce fait:

« Il conte Tommaso era andato col conte di Borgogna suo tutore a Ginevra; « Guglielmo, conte di Ginevra, lo accolse molto cortesemente. In una festa « datagli, Tommaso vide Beatrice figlia di Guglielmo, principessa bellissima, « si accese di lei e la dimandò per moglie; il conte di Ginevra rifintò queste « nozze, avendo altre mire sopra la figlia; Tommaso, qualche tempo dopo, la « rapì presso Rossiglione in Bugei, mentre questa principessa, accompagnata « dal padre e da uno stuolo di cavalieri, andava in Francia per essere mari- « tata a quel re. »

Cette princesse mourut peu de tems après son mariage; le souvenir de leur amour touchant et malheureux m'a inspiré l'épisode de leurs ombres errantes qui se cherchent sans jamais pouvoir se rencontrer.

Chant quatrième — L'INAUGURATION.

Page 68, *vers* 3. Ce fut dans l'année 1824, que le roi Charles Félix visita ses états; dans son voyage en Savoie, dans l'été de la même année, ayant été explorer les ruines d'Haute-Combe, il conçut le généreux dessein d'ordonner sa restauration et d'élever de nouvelles tombes aux ossements de ses nobles ayeux.

Page 75, *vers* 17. L'intervention visible d'un ange n'est elle pas justifiée par la protection miraculeuse que laissa éclater la Providence, en sauvant les restes des Comtes de Savoie des fureurs de ces forcenés qui étaient venus profaner leurs tombes?

Page 77, *vers* 5. La nouvelle abbaye s'élevait comme par enchantement, puisque les travaux commencés en février 1825 se trouvèrent entièrement achevés au mois de juillet 1826.

Page 80, *du vers* 5 *au* 12. Drapeau national de Savoie — Voici les devises attribuées aux premiers princes de la Maison de Savoie: Philippe Ier prit un lion captif; le Comte Vert avait adopté un fleuve majestueux qui acquiert de nouvelles forces à mesure qu'il coule, plusieurs ruisseaux en grossissaient le cours; la devise d'Aymon était un cerf qui en dépassait un autre à la course; Edouard le Libéral, souvent trahi par des ingrats, prit pour devise un singe qui se pique à une châtaigne; le Comte Rouge prit pour symbole une grue.

Page 80, *vers* 17. Le 3 août 1826, le roi Charles Félix, la reine Marie Christine, accompagnés de toute leur cour, des chevaliers de l'Ordre de l'Annonciate, etc., se rendirent à Haute-Combe; l'église fut consacrée par l'archevêque de Chambéry; malgré la longueur des rites, LL. MM. voulurent assister à cette solennité. Le 6 août eut lieu le translation des dépouilles mortelles des Princes de Savoie dans les nouvelles tombes qu' on leur avait préparé.

Page 85, *vers* 15. Le roi Charles Félix eut effectivement à Haute-Combe le préssentiment de sa fin prochaine, ainsi que l' attestent, sa lettre écrite au supérieur du convent qui ne devait l'ouvrir qu'à la mort du Roi, la place de sa tombe qu'il désigna lui même, etc.

Page 86, *vers* 11. Le Roi était à Haute-Combe au mois d'août 1826, il mourut au mois d'avril 1831, juste quatre printems qui lui restaient encore !...

Chant cinquième — LA MORT.

Page 92, *vers* 17. Bulbul, nom du rossignol en Orient.

Page 95, *vers* 14. Le roi Charles Félix désigna le jour et l'heure de sa mort.

Page 104, *vers* 1. Tout le discours de Charles Félix est historique.

Page 105, *vers* 16. Le Roi après avoir rendu un éclatant hommage aux vertus de la Reine, la recommanda à son jeune et illustre successeur, auquel il adressa un discours touchant et paternel.

Page 106, *vers* 2. Allusion au Code dont S. M. Charles Albert a enrichi ses états; le système pénitentiaire adopté par la clémence de Charles Albert; les salles d'asile pour l'enfance; les divers dépôts de mendicité établis dans le royaume; Charles Albert protecteur éclairé des lettres et des arts; les tombes d'Emmanuel Philibert et d'Amédée VIII, élévées dans la chapelle du Saint-Suaire à Turin; les Ss. Humbert et Boniface, et Ste-Louise de Savoie, beatifiés par les soins de S. M. le roi Charles Albert, qui fait également porsuivre la beatification des deux bienheureux Pierre et Jean de Savoie.

Page 107, *vers* 3. Au moment d'expirer Charles Félix voulut bénir le Prince de Carignan et toute son auguste famille.

Page 111, *vers* 9. L'église de la *Gran Madre di Dio*, élévée sur les dessins de l'architecte, chevalier Bonsignore.

Page 111, *vers* 11. Le pont sur la Doire, un des plus beaux monuments de ce genre qui existent en Europe; on est fier qu'une telle œuvre soit due à un Piémontais, M. le chevalier Mosca, premier architecte de S. M., etc. etc.

Page 112, *vers* 2. Allusion aux nombreux achats de tableaux et de statues, ordonnés par Charles Félix; mais il était réservé à son successeur d'avoir la gloire de créer un musée national ; la galerie des tableaux au Palais-Madame est une des plus remarquables fondations de notre Souverain, dont le règne annonce toujours de nouveaux bienfaits.

Page 112, *vers* 6. La fondation du musée Egyptien, la plus riche et la plus complète collection de ce genre, est due au roi Charles Félix.

Chant sixième — SUPERGA.

Page 117, *vers* 9. La basilique de Superga fut fondée par Victor Amédée II, en mémoire de la bataille de Turin, qu'il gagna sur les Français, conjointement avec le Prince Eugène; les caveaux de cette église servent de sépulture à nos rois; dans la première salle, en entrant, s'élève dans le fond la tombe de Victor Amédée III; au milieu on voit le magnifique mausolée de Victor Emmanuel; dans le caveau à droite, en entrant, on trouve le beau tombeau de Charles Emmanuel III; à gauche est celui de Victor Amédée II.

Page 118, *vers* 11. Victor Amédée III mort à Moncalier, le 16 octobre 1796, peu de tems après le traité désastreux de Cherasco.

Page 121, *vers* 12. Charles Félix n'étant encore que Duc de Génevois, refusa d'abandonner la Sardaigne, dont il était vice-roi pendant l'absence de son frère Charles Emmanuel IV; quoique cette île fut infectée par les ravages de la fièvre-jaune, le Prince visitait lui même les malades, les gens de sa maison rendirent les derniers devoirs aux morts, que le peuple, glacé d'épouvante, refusait d'ensevelir.

Page 122, *vers* 15. Historique.

Page 123, *vers* 20. Un ancien usage veut que le mausolée d'honneur qui s'élève en entrant dans les caveaux de Superga, et où repose Victor Emmanuel, soit toujours occupé par le dernier Roi qui a cessé de vivre; l'idée de troubler les cendres de son frère répugnait tellement à Charles Félix, qu'il choisit lui même sa tombe à Haute-Combe, pour éviter cette espèce de violation des tombeaux.

Page 125, *vers* 18. La bataille de Guastalla fut gagnée le 19 septembre 1734 par Charles Emmanuel III.

Page 126, *vers* 4. Le combat de Bellin eut lieu le 8 octobre 1743; la bataille de l'Assiète fut gagnée le 19 juillet 1747; on connaît assez la brillante témérité du comte de Bricherasio qui assura la victoire: l'affaire de Plaisance eut lieu le 16 juin 1746.

Page 126, *vers* 13. Victor Amédée II; il fut le premier de nos souverains qui reçut le titre de roi, il le fut d'abord de Sicile, puis de Sardaigne; on n'oublie pas le sublime et généreux dévouement de Pietro Micca, qui empêcha la prise de Turin.

Page 127, *vers* 9. Victor Amédée III; les dernières années de ce prince furent si malheureuses, qu'il est permis de jeter un voile de tristesse sur son souvenir.

Page 127, *vers* 17. Victor Emmanuel; on se souvient qu'il abdiqua la couronne en faveur de son frère Charles Félix, en 1821; envain ce dernier le pressait de la reprendre, il persista dans son refus; heureux, disait-il, de vivre sous un si bon roi; il mourut en 1824.

Page 131, *vers* 14. La bataille de Mombaldon gagnée par Victor Amédée I en 1637.

Page 132, *vers* 6. Allusion au concordat entre le pape Léon XII et le roi CHARLES FÉLIX; S. Ex. le comte D. Philibert Avogadro de Colobiano fut chargé de cette importante négociation : j'ai cru que les interêts de l'Eglise devaient être représentés par l'ombre d'Amédée VIII, qui fut élu Pape à Bâle le 17 9bre 1439, sous le nom de Félix V.

Page 133, *vers* 4. La bataille de St-Quentin, gagnée par Emmanuel Philibert le 10 août 1557.

Page 133, *vers* 18. La mémorable bataille de Turin, dont le succès est presqu'entièrement dû au Prince Eugène, eut lieu le 7 septembre 1706.

Page 134, *vers* 12. Victor Amédée III se distingua beaucoup dans diverses affaires sanglantes. La journée de Raus et de l'Anthion, 12 juin 1793, est un des plus beaux faits d'armes de cette campagne savante et malheureuse.

Page 135, *vers* 4. Victor Emmanuel était d'une grande bravoure personnelle : étant encore Duc d'Aoste en 1793, nommé Capitaine général des armées de son père, on le vit tour-à-tour voler à la défense des Vallées d'Aoste, de Suse, de Pignérol, et des montagnes de Tende; il se distingua surtout à Bayon, à Flaut, à Gilette, à St-Sévéro, etc.

Page 135, *vers* 14. Charles Emmanuel I, dit le Grand.

CHANT SEPTIÈME — LES FUNÉRAILLES.

Page 140, *vers* 3. Le corps du Roi CHARLES FÉLIX fut transporté à Haute-Combe avec une grande pompe; le cadavre était placé sur un char funèbre, décoré avec autant de dignité que d'apparat; ses Ecuyers, ses principaux Officiers, ses Gardes du corps, les Suisses suivaient à pieds, à coté des prêtres, les dépouilles de ce Monarque qu'ils pleuraient comme un père; chaque soir l'escorte venait déposer son noble fardeau dans l'église paroissiale du lieu où il se trouvaient; des prêtres y passaient la nuit en prière. Le cortège mit dix jours à arriver à l'Abbaye d'Haute-Combe.

Page 144, *vers* 6. Le lac de Bourget.

Page 146, *vers* 9. Voici ce que dit Richard dans son *Guide des étrangers aux Eaux d'Aix:*

« On ne sait pas au juste si le canal du lac de Bourget est entièrement « l'œuvre de la nature, ou si la main des hommes y a été pour quelque chose. « L'uniformité de longueur et de largeur qu'il conserve dans tout son par- « cours semble néanmoins indiquer que l'art humain n'est pas étranger à sa « construction. D'après une tradition du pays, une princesse de Lavaur (Bu- « gey) aurait fait creuser ou élargir ce canal pour pouvoir communiquer avec « son amant qui abitait Chambéry. »

Page 160, *vers* 13. Les moines et les prêtres qui s'étaient rendus à Haute-Combe pour la cérémonie funèbre, passèrent la nuit à psalmaudier auprès du cadavre du Roi, déposé dans l'église.

CHANT HUITIÈME — LA TOMBE.

Page 174, *vers* 10. Le roi CHARLES FÉLIX défendit qu'on lui éleva un pompeux mausolée; il voulut que ses cendres fussent recouvertes d'un simple marbre portant son nom, la date de sa naissance et celle de sa mort.

Page 175, *vers* 2. La cérémonie de la déposition du drapeau des Gardes du corps de la compagnie savoyarde, n'eut lieu que onze mois après la mort du roi CHARLES FÉLIX, comme on pourra s'en convaincre par l'extrait suivant du procès verbal dressé à cette occasion. J'ai cru qu'il était du domaine de la poésie de dévancer une cérémonie, qui complète en quelque sorte les funérailles du roi CHARLES FÉLIX, de même que j'ai fait remplacer l'éloge funèbre prononcé en cette occasion, par le récit de l'expédition de Tripoli, l'un des plus brillants et hardis faits d'armes moderne.

Extrait du procès verbal de la remise du drapeau de la première compagnie des Gardes du corps entre les mains du R. Abbé Prieur de l'Abbaye Royale d'Haute-Combe. « L'an 1832 et le 15 du mois de mars, nous D. Emile « Comino, Abbé de l'ordre des Citeaux, et Prieur de l'Abbaye d'Haute-Combe, « faisons savoir à tous ceux à qui il appartiendra, que ce aujourd'hui, M^r le cheva- « lier Ernest Melano, capitaine du Génie, nous a exhibé une lettre en date du 11 « février dernier, par laquelle M^r le comte don Philibert Avogadro de Colobiano. « secrétaire de Cabinet de S. M. la reine MARIE CHRISTINE, le charge de re- « mettre entre nos mains et de confier à notre garde le drapeau de la com- « pagnie savoyarde des Gardes du corps du Roi, dernièrement supprimée, que « S. Exc. M^r le marquis de la Chambre, ancien capitaine de la dite compagnie, « dédie, avec l'agrément de S. M. le roi CHARLES ALBERT, aux cendres du roi « CHARLES FÉLIX de glorieuse mémoire. »

Plus bas il est dit dans le même acte :

« La cérémonie terminée, nous avons fait porter le drapeau, qui nous a été « remis dans la sacristie où il sera religieusement gardé jusqu'à ce qu'il « puisse être convenablement placé sur la tombe du roi CHARLES FÉLIX. »

Page 181, *vers* 11. L'affaire de Tripoli est d'autant plus glorieuse pour nos armes, qu'elle eut lieu six ans avant la prise d'Alger.

Page 185, *vers* 13. L'escadre partit du port de Gênes; elle se composait de deux frégates: le *Commerce*, de 60, commandée par le chef de division chevalier Sivori, commandant l'expédition; la *Christine*, de 40, capitaine le chevalier Serra, capitaine de frégate; une corvette, le *Triton*, de 20, le chevalier Zicaro; un brick, la *Néreïde*, de 16, le chevalier de Villarey; divers petits bâtimens de transports.

Page 185, *vers* 19. Le chevalier Mameli, qui fut chargé d'effectuer et de commander le débarquement; voici quelques uns des noms des officiers qui se distinguèrent le plus dans cette occasion : les chevaliers Millelire, Peletta, Chizì, Malaussène, Tanca, Bargagli, Todon et Tholosano.

Page 187, *vers* 8. Christophe Colomb et Andrea Doria.

CHANT NEUVIÈME — LA TRAVERSÉE.

Page 198, *vers* 12. Le volcan de Stromboli.

Page 199, *vers* 9. Les détails mythologiques que rappelle ce passage sont trop connus, pour qu'il soit nécessaire de les expliquer ici.

Page 200, *vers* 16. Il est inutile de mettre sous les yeux du lecteur le tableau des guerres qu'eut à soutenir la Sicile contre les Carthaginois, les Grecs et les Romains, qui finirent par l'asservir entièrement; la ville de Syracuse fut prise par Marcellus, après un siège long et désastreux vers l'an 212 avant J.-C.

Page 200, *vers* 17 et 18. Archimède, le plus étonnant génie de l'antiquité, mort au siège de Syracuse. Dion, le digne ami de Platon; il délivra Syracuse de la tyrannie de Dénis le jeune, et mourut assassiné par Callipe, l'an 358 avant J.-C. Hermocrate, général syracusain; il se distingua pendant le long siège de Syracuse par Nicias, général athénien. Gyllipe, général des troupes lacédémoniennes envoyées au secours de Syracuse, en fait lever le siège; Nicias fut mis à mort par les Athéniens.

Page 201, *vers* 23. Par le traité d'Utrecht en 1713, Victor Amédée II fut nommé roi de Sicile; en 1719 il reçut la Sardaigne en échange de cette Ile.

Page 202, *vers* 2. Le cap de Pachynum que les modernes nomment le cap de la *punta di Pelo*.

Page 202, *vers* 10. La ville de Tunis s'élève non loin de l'emplacement qu'occupait la superbe Carthage; St-Louis, roi de France, ayant mis le siège devant la première de ces villes, y mourut de la peste le 25 août 1270.

Page 205, *vers* 11. Emmanuel Philibert duc de Savoie, Henry IV roi de France, Louis XIV et Charles Emmanuel le Grand.

Page 205, *vers* 13 et 14. Victor Amédée II et Victor Amédée III, le prince Eugène de Savoie-Carignan, S. M. le roi CHARLES ALBERT heureusement régnant.

Page 209, *vers* 11. Auguste fit reconstruire Carthage, à laquelle il essaya, mais envain, de rendre son ancienne splendeur. Dans la suite elle devint la capitale de l'empire de Genseric en Afrique. Carthage tomba sous le joug des musulmans en 698; ils en rasèrent jusqu'aux fondements.

Page 210, *vers* 11. « Le vaisseau sur lequel j'étais parti d'Alexandrie étant arrivé au port de Tunis, nous jetâmes l'ancre en face des ruines de Carthage : « je regardais sans pouvoir deviner ce que c'était; j'apercevois quelques cabanes de Maures, un ermitage musulman sur la pointe d'un cap avancé, des « brébis paissant parmi des ruines ; ruines si peu apparentes, que je les distinguais à peine du sol qui les portait : c'était là Carthage » (Châteaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*).

Page 210, *vers* 13. Qu'il me soit encore permis d'emprunter quelques lignes à l'illustre Auteur du *Génie du Christianisme* ; il dit, dans l'ouvrage déjà cité, en parcourant les ruines de Carthage :

« Environné des plus grands et des plus touchants souvenirs, je pensais à « Didon, à Sophonisbe, à la noble épouse d'Asdrubal; je contemplais les vastes

« plaines où sont ensevelies les légions d'Annibal, de Scipion et de César ;
« mes yeux voulaient reconnaître l'emplacement d'Utique; hélas! les débris
« du palais de Tibère existent encore à Caprée, et l'on cherche envain à
« Utique la place de la maison de Caton! Enfin, les terribles Vandales, les
« légers Maures passaient tour-à-tour devant ma mémoire, qui m'offrait pour
« dernier tableau St-Louis expirant sur les ruines de Carthage. »

Page 211, *vers* 1. « Le sommet de l'Acropole offre un terrain uni, semé de pe-
« tits morceaux de marbre et qui est visiblement l'aire d'un palais ou d'un
« temple. Si l'on tient pour le palais, ce sera le palais de Didon ; si l'on pré-
« fère le temple, il faudra reconnaître celui d'Esculape. Là, deux femmes se
« précipitèrent dans les flammes, l'une (Didon) pour ne pas survivre à son
« déshonneur; l'autre (l'épouse d'Asdrubal) à sa patrie » (*Itinéraire de Paris à Jérusalem*).

Page 213, *vers* 15. L'illustre écrivain continue ainsi :

« En montant à l'ouest, on arrive aux belles citernes qui passent pour être
« les seuls restes de Carthage : elles recevaient peut être les eaux d'un aque-
« duc dont on voit les fragmens dans la campagne. »

Page 215, *vers* 11. Il n'est pas rare de trouver sur le sol de Carthage des restes
« de l'antiquité, tels que temples, théâtres, inscriptions, etc. » (Adrien Balbi).

Page 217, *vers* 9. « Du Sommet de Byrsa l'œil embrasse les ruines de Carthage,
« qui sont plus nombreuses qu'on ne le pense généralement : elles ressemblent à
« celles de Sparte, n'ayant rien de bien conservé , mais occupant un espace
« considérable » (Châteaubriand).

Page 217, *vers* 13. « Le major Humbert découvrit en 1817, parmi les ruines de
« Carthage, quatre cippes funéraires et deux pierres fracturées offrant des in-
« scriptions puniques. Ces objets présentent aussi entre autres symboles une fi-
« gure de cheval et un bras avec les doigts de la main écartés. Le cheval était
« remarqué depuis long-tems sur les médailles Carthaginoises frappées en Sicile;
« il paraît que c'était le type national » (Adrien Balbi).

Page 218, *vers* 21. Les pirates levantins se mettaient souvent en embuscade dans les environs de Carthage, pour tacher de surprendre les marins qui seraient venus y faire eau.

CHANT DIXIÈME — TRIPOLI.

Page 227, *vers* 5. Tripoli est situé sur la côte de la Méditerranée, dans une plaine sablonneuse, à 110 lieues S. p. E. de Tunis, 220 S. E. d'Alger: long. 30° 45' 15", lat. 32° 53' 40". La république de Tripoli est bornée au nord par la Méditerranée, etc.; elle répond à la partie de l'ancienne Afrique propre, qu'on appelait la Tripolitaine, et à la partie de l'ancienne Lybie. La ville de Tripoli possède un bon port défendu par plusieurs batteries et un château fort.

Page 228, *vers* 14. L'invocation suivante à l'Orient se rapporte à la race Arabe qui peuple les côtes de l'Afrique.

Page 228, *vers* 21. La réligion chrétienne et toutes les grandes verités humanitaires nous viennent de l'Orient.

Page 229, *vers* 11. L'escadre arriva devant Tripoli le 25 septembre 1825; le 26 le chef de division entre en pourparler avec le Dey, mais sans pouvoir en venir à un accord honorable.

Page 232, *vers* 17. Réponse historique du chevalier Sivori au Dey.

Page 233, *vers* 6. Le Dey fut sommé le 27 au matin.

Page 234, *vers* 15. « Le 27 au soir, vers minuit, l'expédition des chaloupes armées « en guerre de toute la division s'effectue de la manière la plus hardie, sous « la protection du brick la *Néréïde*, qui appareille et se porte sous le feu de « la ville; le combat devient général et le canon joue de toutes parts; nos « marins, guidés par le ch.er Mameli, jettent le feu dans le port, et répandent « l'épouvante dans la ville; plusieurs bâtimens Tripolitains deviennent la proie « des flammes, l'arsenal est également incendié » (*Extrait d'une note communiquée*).

Page 238, *vers* 3. Le ch.er Mameli effectua cette descente hardie à la tête de 110 hommes, dont il était le plus agé, quoiqu'il n'eût que 27 ans! Les soldats qui le suivaient étaient tous de l'âge de 20 à 24 ans.

Page 245, *vers* 7. Ce fut par l'entremise du consul d'Angleterre résidant, Mr Warington, que des relations s'établirent entre le chef de division Sivori et le Dey.

Page 248, *vers* 1. Le consul Anglais avait à son bord un envoyé du Dey chargé de traiter la paix.

Page 249, *vers* 1. Les bases du traité étaient que le gouvernement Sarde jouirait des mêmes prérogatives que l'Angleterre et la France, l'affranchissement du tribut annuel, la délivrance des captifs chrétiens, et que le drapeau national de Savoie serait arboré sur la citadelle de Tripoli, pendant que vingt et un coup de canon lui rendraient le salut d'honneur.

Notes des Choeurs.

Page 272, *vers* 12. LL. AA. RR. les Ducs de Savoie et de Gênes.

Page 274, *vers* 3. La salle d'asile d'Aglié, fondée presqu'entièrement par S. M. la reine Marie Christine.

Page 274, *vers* 5. Les nombreux bienfaits de cette Auguste Souveraine, qui si souvent apportent l'espoir et le bonheur dans l'humble cabane, ne se bornent pas à soulager la faim, à rendre la santé aux malades, mais une charité large et bien entendue offre du travail à l'indigent, sauvé ainsi de la misère et de la honte d'une aumône; grace à cette noble Princesse, beaucoup de jeunes filles trouvèrent un sort heureux, soit en prenant le voile, soit en choisissant un époux.

Page 276, *vers* 7. S. A. I. R. la Duchesse de Savoie; l'action de mon poème ayant lieu en 1831, le peuple ne peut que la nommer vaguement en prédisant que ses vertus seront la récompense accordée par le Seigneur à la sublime piété de S. M. la reine Marie Thérèse, son Auguste Belle-Mère.

TABLE

CHANT SEPTIÈME

CHANT HUITIÈME

CHANT NEUVIÈME

CHANT DIXIÈME



[illegible] [illegible]

[illegible]

